

ÉCOLE DU LOUVRE

Marine PICHARD

Photographies d'un voyage en Alaska

Etude du fonds Xavier de Monteil
Musée du Quai Branly, Paris



Mémoire de recherche
(2nde année de 2^{ème} cycle)
en histoire de l'art appliquée aux collections
présenté sous la direction
de Dominique de FONT-REAULX et de Michel POIVERT

Septembre 2013

PHOTOGRAPHIES D'UN VOYAGE EN ALASKA
ETUDE DU FONDS XAVIER DE MONTEIL, MUSEE DU QUAI BRANLY

Remerciements

Je tiens à remercier Mme Dominique De-Font-Réaulx, Conservatrice en chef au Musée du Louvre, ainsi que Michel Poivert, professeur à l'Université de Paris I pour la bienveillance avec laquelle ils ont dirigé mon travail.

Mes remerciements vont également à Christine Barthe qui m'a permis de découvrir ce fonds et m'a donné envie de l'étudier ainsi qu'à Gwénaële Guigon pour ses précieux conseils.

Je tiens ensuite à témoigner ma gratitude au personnel des archives et des bibliothèques dans lesquelles j'ai effectué mes recherches : Archives de la Société d'Agriculture de France, Archives et Bibliothèque du Muséum d'Histoire Naturelle, Bibliothèque Nationale de France, Archives du Musée du Quai Branly et plus particulièrement à Carine Peltier, responsable de l'iconothèque du Musée du Quai Branly, qui m'a permis d'accéder à l'intégralité du fonds et de le photographier.

Merci à Christian de la Sablière pour m'avoir réservé un si bon accueil et m'avoir aidée à trier, classer, mais surtout mieux comprendre les archives familiales conservées au domaine de Gouesna'ch. Ce travail n'aurait pu être réalisé sans son aide.

Mes derniers remerciements vont à Joël Pichard, Philippe-Alexandre Pierre et Jessica Watson pour leur patience, pour le temps et l'intérêt qu'ils ont bien voulu accorder à mon travail de recherche.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	2
I- LES INTENTIONS	7
1- <i>Les membres du voyage</i>	7
A- Présentation	7
B- Membres de sociétés savantes	9
2- <i>Le choix de l'Alaska</i>	13
A- L'accessibilité du voyage aux Etats-Unis d'Amérique	13
B- La sphère Scientifique	15
C- La Vulgarisation scientifique et l'Amérique Romantique	16
D- Le cas particulier de l'Alaska	22
3- <i>Le voyage de 1886</i>	28
A- L'Aller	28
B- L'Alaska	29
C- Le Retour	33
4- <i>Le rôle de la Photographie</i>	35
A- Evolution des techniques photographiques de la fin du XIXe siècle	35
B- Intérêt de ces évolutions pour l'utilisation de la Photographie en Voyage	39
C- Les Usages Scientifiques	42
D- Les membres du voyage et la Photographie	47
II- ETUDE DU FONDS : « AMERIQUE 1889 »	50
1- <i>L'itinéraire Aller</i>	50
A- La Floride et la Louisiane	51
B- L'Arizona	58
C- La côte Ouest des Etats-Unis	64
2- <i>Les photographies de la « côte Nord-Ouest »</i>	69
A- L'Environnement	71
B- La population	79
C- L'Economie	92
D- La production artistique	101
E- Photographie « souvenir »	110
3- <i>L'itinéraire retour</i>	114

III- INTERET ET DIFFUSION	117
1- <i>Les résultats du voyage</i>	117
A- La création d'albums photographiques	117
a- Les Photographies de Georges de la Sablière	117
b- Les photographies collectées au fil du voyage	121
B- La collecte d'objets	127
2- <i>La diffusion auprès du monde savant</i>	131
A- Les sociétés savantes	131
B- Photographes et Explorateurs	135
Les membres de l'expédition du New-York Times : Frederick Schwatka, William Libbey, et Heywood Walter Seton-Karr	135
John M. Vanderbilt & Edward De Groff	139
C- Une figure emblématique : George Thornton Emmons	141
D- Les autres personnalités du monde scientifique	145
James Christie	145
Correspondant X	145
James Duval Phelan (1861-1930)	146
Edmond Cotteau (1833-1896).....	147
CONCLUSION	150
INDEX DES PERSONNALITES ET DES LIEUX.....	155
BIBLIOGRAPHIE.....	158

INTRODUCTION

Le 22 Février 1984, Xavier-Martin du Puytison, oncle de Xavier de Monteil, dépose au Musée de l'Homme¹ deux albums de photographies, un carnet de notes, un carnet de croquis et quelques documents complémentaires : quatre polaroids et un portrait de Sitting Bull². Le premier album³ mesure 31 x 47 cm et les planches font 29,5 x 44 cm⁴. La majeure partie des tirages est de taille 12 x 17 cm et a été réalisée avec des plaques de verre 13 x 18 cm. L'album, intitulé *Amérique 1889*, comprend 114 photographies et il est accompagné de trois planches solitaires comportant 13 photographies. Les tirages ont été réalisés sur papier albuminé pour la majorité, on trouve également des cyanotypes et des aristotypes. Les planches sont montées sur un onglet en toile et l'album est relié en pleine toile rouge. Le deuxième album⁵ mesure 35 x 33 cm, il est également relié en toile rouge et contient 42 tirages photomécaniques collés sur planches montées sur onglet.

Une lettre signée par Marie-France Fauvet Berthelot⁶ en 1984, qui accuse le dépôt du fonds par Xavier-Martin du Puytison au Musée de l'Homme est le seul document relatif au dépôt qui est aujourd'hui conservé les archives du Musée du Quai Branly. L'absence d'archives complexifie la documentation du fonds photographique et exige une retranscription puis une étude du carnet de notes rédigé par le neveu de Xavier-Martin du Puytison, Xavier de

¹ Voir Ann. 25

² Ne sont pas inscrits dans la note de dépôt deux objets présents dans les collections du Musée du Quai Branly dont le donateur est indiqué comme étant Xavier-Martin du Puytison. Les objets, produits par des indiens Tlingit, ont vraisemblablement été déposés au Musée de l'Homme en même temps que le fonds photographique. Voir Fig. 248 et 249

³ Le n° de gestion est PA000184

⁴ Toutes les informations concernant les dimensions et caractéristiques des albums et des tirages proviennent de la base de données de l'iconothèque, accessible en ligne sur le site du musée.

⁵ Le n° de gestion est PA000183

⁶ Voir Ann. 25

Monteil. Le carnet de notes joint aux deux albums photographiques⁷ porte le titre « *Copie des notes prises pendant mon voyage en Amérique, 1889* », qui fait écho au titre des albums photographiques « Amérique 1889 ». Le fonds a donc été constitué à la suite d'un voyage en Amérique, plus précisément en Amérique du Nord, réalisé durant l'année 1889 par Xavier de Monteil. Les archives de l'ancien Ministère de l'Instruction Publique⁸, de la Société de Géographie ou du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris ne révèlent aucune information quant à la personne de Xavier de Monteil, inconnu ayant pourtant entrepris un voyage de grande ampleur. Il nous paraît alors peu probable que Xavier de Monteil soit parti dans une région subarctique par lui-même, ne prenant part à aucune mission financée par le gouvernement, ne disposant d'aucune recommandation d'une société savante quelle qu'elle soit et ne laissant aucune trace de ses possibles découvertes.

On suppose que Xavier de Monteil, qui parle dans ses notes de « notre appareil photographique »⁹ est le photographe de ce voyage ; mais le peu d'informations dont nous disposons¹⁰ alors ne permet pas de l'affirmer avec certitude. En effet, s'il est fait mention à plusieurs reprises de l'appareil photographique, le voyageur n'emploie jamais la première personne du singulier et ne donne aucun détail sur les conditions de prise de vue des clichés. Les photographies présentes dans les albums du fonds ont été prises selon leurs légendes en Floride, Louisiane, Arizona, Californie et Orégon pour la première partie, en Alaska pour la seconde, et dans les Montagnes Rocheuses et au Canada pour les derniers clichés. Si le but du voyage est l'Alaska, les albums photographiques ne comportent pas exclusivement des clichés de la nouvelle acquisition américaine.

Le voyage dure près de cinq mois (avril-septembre 1889), mais Xavier de Monteil ne l'a cependant pas effectué en solitaire : on apprend par quelques clichés photographiques¹¹ qu'il était accompagné de L. de la Brosse¹², G. de Massol¹³ et L. du Bouëxic¹⁴, qui sont les seuls noms mentionnés en légende de photographies et dans le corps du texte. Un autre couple

⁷ Le n° de gestion est PA000186

⁸ Il était alors chargé de gérer les attributions de subventions pour les missions scientifiques à l'étranger pour lesquelles l'Etat acceptait de donner une contribution financière.

⁹ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *Copie des notes prises pendant mon voyage en Amérique, 1889*, Chapitre III, p. 21

¹⁰ Les seules informations que nous possédons de Xavier de Monteil sont issues de son Carnet de notes et de la rubrique nécrologique du Bulletin de la société d'histoire et d'archéologie du Périgord, dont il était membre : « Nécrologie », *Bulletin de la société d'histoire et d'archéologie du Périgord*, Tome LXVI, Périgueux, Imprimerie de la Dordogne, 1939

¹¹ Voir Fig. 54-147

¹² On découvrira qu'il s'agit de Louis de la Brosse.

¹³ On découvrira qu'il s'agit de Georges de Massol, qui sera également accompagné par Abel de Massol.

¹⁴ On découvrira qu'il s'agit de Lionel du Bouëxic.

d'initiales est mentionné sans plus d'informations : « G. de la S. »¹⁵. Grâce à quelques recherches sur l'utilisation de la photographie en voyage au XIXe siècle, nous découvrons la présence de plusieurs clichés précédemment rencontrés dans les albums de Xavier de Monteil, dans le livre d'Antoine Lefébure : *Explorateurs photographes : territoires inconnus 1850-1930*¹⁶. Ces photographies, au nombre de quatorze, sont reproduites dans le chapitre « Georges de la Sablière en Alaska » qui traite des photographies prises par Georges de la Sablière durant deux voyages (1886 et 1889). Antoine Lefébure fait référence dans son article aux compagnons de Georges de la Sablière : « Dès le printemps 1889, de la Sablière s'embarque à nouveau pour l'Amérique, avec cinq compagnons – cousins et amis tous liés à l'aristocratie bretonne »¹⁷. Nous sommes désormais certains que Xavier de Monteil et ses compagnons accompagnaient en 1889 Georges de la Sablière lors de son second voyage en Alaska.

Si Xavier de Monteil a constitué les albums photographiques déposés par son neveu au Musée de l'Homme¹⁸, son rôle de photographe est entièrement remis en question : les photographies auraient été prises par Georges de la Sablière, qui avait déjà fait, avant le départ en Avril 1889, deux dépôts officiels d'une quarantaine de photographies chacun, à la Société de Géographie¹⁹, remettant ainsi en question l'attribution des clichés présents dans le fonds de l'iconothèque du Musée du Quai Branly²⁰. Par conséquent, la datation des clichés est elle aussi à revoir : datés dans les albums du voyage de 1889, certains ont cependant été déposés par Georges de la Sablière à la Société de Géographie en 1886.

L'attribution des photographies à Georges de la Sablière permet une étude plus complète et plus précise du fonds conservé à l'iconothèque du Musée du Quai Branly, notamment parce qu'elle permet de lui associer d'autres fonds photographiques et fonds d'archives. Le fonds de la Société de Géographie n'est effectivement pas le seul à posséder des photographies de Georges de la Sablière. Les descendants et ayant-droits de ce dernier, résidant aujourd'hui au

¹⁵ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *Copie des notes prises pendant mon voyage en Amérique*, 1889, Chapitre VI

¹⁶ Antoine Lefébure, *Explorateurs photographes : territoires inconnus 1850-1930*, Paris, Editions La Découverte, 2003, pp. 148-155

¹⁷ Antoine Lefébure, *ibid.*, p. 150

¹⁸ Les albums portent son ex-libris en deuxième de couverture.

¹⁹ Les photographies de Georges de la Sablière qui ont été déposées à la Société de Géographie en 1887 et 1890 ont été reproduites dans la partie II des Annexes. Les références des fonds sont : Paris, Bibliothèque Nationale de France, (SG WF-82), "50 photographies du Colorado et surtout d'Alaska, par Georges de La Sablière", don G. de la Sablière en 1887 et Paris, Bibliothèque Nationale de France (SG WF-152), "49 photographies de Floride, Arizona, Californie et Alaska en 1889 par Georges de La Sablière", don G. de la Sablière en 1890.

²⁰ Ce que confirme le dépôt fait par Georges de la Sablière à la Société de Géographie en 1890.

domaine de Gouesnac'h, en Bretagne, conservent plusieurs albums photographiques, trois carnets de notes, un nombre important de lettres envoyées et reçues par Georges de la Sablière, ainsi que de nombreux documents d'archives de nature diverse²¹. Ces documents supplémentaires, bien que l'on ait pu les étudier qu'en partie en raison de la quantité importante d'archives à retranscrire et à analyser, sont des sources d'information précieuses qui nous permettent de mieux documenter le fonds.

Nous avons donc à notre disposition plusieurs fonds (Musée du Quai Branly, Société de Géographie-Bibliothèque Nationale de France, Archives familiales de Gouesnac'h) qui vont nous permettre de réaliser une étude des photographies prises par Georges de la Sablière durant ses deux voyages en Alaska en 1886 et 1889. Si le voyage de Georges de la Sablière et de ses compagnons n'est pas considéré comme une mission scientifique majeure du XIXe siècle, les résultats produits par ce voyage s'inscrivent dans une histoire des pratiques sociales (tourisme), scientifiques (exploration) et artistiques (photographie) : « Les voyageurs ont non seulement nourri à travers leurs relations de voyage une production spécifique qui peut, sous bien des aspects encore, nous étonner. Il n'est pas rare que certains d'entre eux inspirent la recherche scientifique ou que d'autres rendent compte des connaissances, des aspirations et des mentalités d'une époque »²².

La faible quantité de documentation et d'informations sur le travail photographique de Georges de la Sablière aurait pu nous faire supposer une non-diffusion par Georges de la Sablière de ses résultats de voyage et un faible intérêt scientifique de ces derniers. Il n'en est rien et nous pouvons nous demander, à travers l'étude du fonds photographique « Amérique 1889 » et des fonds annexes, en quoi les photographies prises par Georges de la Sablière lors de ses voyages en Alaska ont-elles largement contribué à la recherche scientifique et en quoi elles constituent un fonds particulier, reflet d'une époque singulière.

Nous définirons dans une première partie les intentions de Georges de la Sablière et de ses compagnons de voyage avant leur départ pour l'Alaska, en inscrivant notamment les intérêts personnels des voyageurs dans une histoire de l'exploration de l'Amérique du Nord largement

²¹ Notes d'estimation de budgets, Menus donnés par le restaurant du paquebot *La Gascogne*, Diplôme de la Société de Géographie, Listes d'envoi de photographies etc.

²² Mona Huerta, *Le voyage aux Amériques et les revues savantes françaises au XIXe siècle* in Michel Bertrand et Laurent Vidal (dir.), *A la redécouverte des Amériques : les voyageurs européens au siècle des indépendances*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2002, p. 88

servie par la photographie. Nous étudierons dans cette partie le voyage effectué par Georges de la Sablière en 1886 qui l'a amené à repartir en 1889²³.

Dans une deuxième partie, nous procéderons à une étude aussi précise que possible du fonds photographique conservé au Musée du Quai Branly, réalisée avec l'aide des carnets de notes et de la correspondance de Georges de la Sablière et Xavier de Monteil. Les photographies seront étudiées chronologiquement pour le trajet aller de l'Arizona en Orégon, puis de manière thématique pour les clichés pris en Alaska, permettant d'établir des comparaisons selon les sujets photographiés, puis à nouveau chronologiquement pour le trajet retour jusqu'à New-York²⁴.

Dans une troisième partie sera étudiée la diffusion des photographies de Georges de la Sablière depuis leur tirage et la constitution d'albums jusqu'à leur envoi par le photographe à ses proches ou à des membres éminents de la communauté scientifique.

²³ Dans un souci de clarté, les photographies prises en 1886 seront étudiées avec les autres photographies du fonds.

²⁴ Le grand nombre de photographies prises en Alaska qui reste non daté et le manque de précisions sur les lieux visités (qui sont les mêmes en 1886 et 1889) ne permet pas de faire une étude chronologique. De plus, lors de leur séjour en Alaska en 1889 les voyageurs ont rayonné depuis plusieurs villes (Sitka, Juneau), ce qui rend l'établissement d'une chronologie précise très complexe.

I- LES INTENTIONS

1- Les membres du voyage

A- Présentation

Ce sont six personnalités qui vont réaliser ce voyage en Alaska en 1889. L'initiateur est Georges de la Sablière, sans qui le voyage n'aurait pas été possible. Les cinq autres sont des membres de sa famille ou de très bons amis : Abel et George de Massol et Lionel du Bouëxic de la Driennays sont trois de ses cousins germains, Louis de la Brosse et Xavier de Monteil sont des amis.

Né à Angoulême, le 25 Août 1861²⁵, Xavier de Monteil est élevé dans un milieu aisé et part, au début des années 1880²⁶, à Paris pour faire ses études de droit. Brillamment licencié, il est envoyé au sein de l'armée pour faire son volontariat et revient ensuite s'occuper de «la direction des terres ancestrales»²⁷, à savoir du domaine du Bourbet, situé à Cherval, dans le Périgord, berceau de sa famille. En effet, selon la rubrique « Nécrologie » du *Bulletin de la Société Historique du Périgord* de 1939²⁸, Xavier de Monteil s'est retrouvé très tôt chef de famille, ce qui l'a contraint à revenir dans le Périgord s'occuper du domaine familial. C'est par l'étude que ce jeune homme souhaitait se distraire. Il s'était constitué une librairie « à la manière de Montaigne »²⁹ où il avait réuni les archives accumulées par sa famille au fil des années qu'il prenait plaisir à dépouiller. Sa formation en droit et son vif intérêt pour les

²⁵ Angoulême, Archives municipales, Acte de naissance de M. Xavier de Monteil, Registres d'état civil des Archives municipales d'Angoulême, Année 1861

²⁶ Nous n'avons pas plus d'informations sur ses années d'études.

²⁷ « Nécrologie », *Bulletin de la société d'histoire et d'archéologie du Périgord*, Tome LXVI, Périgueux, Imprimerie de la Dordogne, 1939

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*

Lettres en firent très vite un érudit, qui fut admis à la Société Historique et Archéologique du Périgord, en 1885³⁰. Il fut un membre très actif de la Société, à laquelle il envoya des articles concernant le patrimoine français (la chapelle d'Aubeterre, le château de Luzignac) le plus souvent accompagnés de dessins de très bonne qualité. La photographie semble également être un de ses passe-temps : « [...] né artiste, il avait élevé le cliché d'ordinaire un peu mécanique, à un rare degré de perfection. »³¹. Aucun don de photographies ne semble pourtant avoir été fait en faveur de la Société. De plus, il est vraisemblable que Xavier de Monteil ait développé sa passion pour la photographie après son voyage de 1889 puisqu'aucune mention précise n'indique qu'il l'ait utilisée avant. Attaché à ses terres familiales, Xavier de Monteil devient également membre de la Société d'Agriculture de France³² avant 1889, témoignant par là de son intérêt pour la terre et pour la nature, que l'on retrouvera dans ses croquis et ses notes de voyage. Nous découvrirons dans ces dernières des références aux multiples voyages de Xavier de Monteil en Europe (Alpes, Tyrol, Italie) qui sont autant de témoignages de son attachement pour la découverte de nouveaux paysages et de différentes cultures.

Georges de la Sablière³³ naît le 16 mai 1863, au Château de Lanniron, en Bretagne³⁴. Issu d'un milieu aisé, il part faire ses études de droit à Orléans puis à Paris. Il est inscrit en troisième année à la faculté de droit de Paris en 1884-1885³⁵, où il rencontre Xavier de Monteil. En 1882, Georges de la Sablière part au Spitzberg, alors qu'il n'a que 19 ans. A peine rentré, il organise un autre voyage en Juillet 1884 qui lui fera traverser l'Allemagne, puis la Russie de Moscou à Saint-Petersbourg pour enfin longer les côtes de la Norvège, de la Suède et de la Finlande. A son retour, il fera don de 31 photographies³⁶ à la Société de Géographie, dont il est reçu membre le 19 Mars 1886³⁷. C'est avec son cousin Raoul Chereil

³⁰ Selon la rubrique nécrologique du *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord* de 1939, Xavier de Monteil a été présenté à la Société par M. Léon du Pavillon, vice-président de la Société d'agriculture, et par M. Gérard de Fayolle, décrit comme un érudit.

³¹ « Nécrologie », *Bulletin de la société d'histoire et d'archéologie du Périgord*, Tome LXVI, Périgueux, Imprimerie de la Dordogne, 1939

³² Il en fait brièvement mention dans son carnet de notes, lors de l'exposition de produits floridiens. Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, PA000186, Xavier de Monteil, *Copie des notes prises pendant mon voyage en Amérique*, 1889

³³ Portrait reproduit en Annexe 11.

³⁴ « L'ancienne résidence des évêques de Cornouaille est la propriété de ses parents, Georges de La Sablière et Hermine de Kerret. », Serge Duigou, « Georges de la Sablière : Un quimpérois en Alaska en 1886 », *Revue Pays de Quimper*, n°3, Pont Labbé, Editions Cap Caval, p.7

³⁵ Gouesnac'h, Archives familiales de M. Christian de la Sablière, Carte d'inscription à la Faculté de droit de Paris aux cours de 3^{ème} année pour l'année scolaire 1884-1885 attribuée à M. Blanchet de la Sablière, n°315

³⁶ Paris, Bibliothèque Nationale de France, (SG WC – 26), 31 photographies par Georges de La Sablière: 23 de la Norvège de Christiania au Telemark, 3 de Suède (Upsala, Drottningholm Dannemora), 5 de Finlande (Abo, Viborg, Imatra), don de G. de La Sablière en 1885

³⁷ Contrairement à ce qui est indiqué par Antoine Lefébure dans son livre *Explorateurs Photographes* (voir Bibliographie pour les références exactes), Georges de la Sablière est reçu en Mars 1886 à la Société de Géographie, ce que prouve le

de La Rivière qu'il décidera de partir pour la première fois en Alaska en Avril 1886, avant d'y retourner en 1889 avec cinq compagnons.

Georges de la Sablière a développé très tôt un goût pour le voyage. Ses oncles Carl de Kerret et Jean-René-Maurice de Kerret ont tous deux beaucoup voyagé et vraisemblablement transmis leur passion à leur neveu. Carl de Kerret était attaché à la Banque Ottomane à Constantinople, avant d'acheter le domaine de Boutiguéry à Gouesnac'h, et il a financé les premiers voyages de Georges de la Sablière, en particulier le voyage en Alaska de 1886. Jean-René-Maurice de Kerret, est quant à lui parti à l'âge de dix-neuf ans comme dessinateur sur *La Forte*, frégate de la Marine Impériale, de 1852 à 1855³⁸. Il rapporta ainsi des centaines de dessins de très bonne qualité d'Amérique (Pérou, Brésil, Californie, Mexique, Equateur...) mais aussi du Pacifique (Tahiti, Honolulu ...). Les dessins et les récits de voyage de ses oncles ont fait naître chez Georges de la Sablière un désir d'évasion, qu'il assouvit très tôt.

Georges de la Sablière convie trois de ses cousins germains à l'accompagner durant son second voyage en Alaska. Georges (1862-1949) et Abel de Massol (1856- ?), deux frères, et Lionel du Bouëxic de la Driennays ; le dernier membre de l'expédition est Louis de la Brosse. Les seules informations que nous avons sur ces quatre membres nous sont données par l'article de Serge Duigou dans la *Revue de Quimper* : « Abel et Georges de Massol, 33 et 37 ans, frères, comtes et issus de germain, cousins par les Malartie de Fondat ; Louis de la Brosse, qui réside au château d'Orvault aux portes de Nantes ; [...] »³⁹.

B- Membres de sociétés savantes

Georges de la Sablière invite des compagnons de voyage de son âge, et qui sont du même milieu social que lui. Issus de l'aristocratie, ils ont tous eu accès à une éducation de qualité et il n'est donc pas étonnant que certains d'entre eux soient devenus membres de sociétés savantes très jeunes : Xavier de Monteil est admis à la Société Historique et Archéologique du Périgord à 24 ans et Georges de la Sablière est admis à la Société de Géographie à 23 ans.

diplôme qu'il reçoit par cette dernière : Gouesnac'h, Archives familiales de M. Christian de la Sablière, Diplôme de membre délivré à Georges de la Sablière par la Société de Géographie de Paris le 19 Mars 1886, voir Ann. 13

³⁸ Tugdual de Kerros, *Journal de mes voyages autour du monde 1852-1855*, Texte et illustrations originales de Jean-René Maurice de Kerret, Brest, Cloître, 2004

³⁹ Serge Duigou, « Georges de la Sablière : Un quimpérois en Alaska en 1889 », *Revue Pays de Quimper*, n°5, Pont Labbé, Editions Cap Caval, p.7

Le principe de la Société Savante naît au XVIII^e siècle, en accord avec « l'idéal encyclopédique »⁴⁰ du Siècle des Lumières : elle est une réunion d'érudits partageant un intérêt commun pour plusieurs domaines de connaissances. En effet, la société érudite du XVIII^e siècle est une société aux intérêts multiples, qui pouvaient être aussi bien littéraires que scientifiques. C'est au début du XIX^e siècle que vont se spécialiser les Sociétés Savantes et que le phénomène va connaître un véritable essor : « C'est en effet un phénomène majeur que la floraison massive et durable de ces organismes érudits. Un bon millier, voire davantage, selon la définition adoptée, se développèrent en France au siècle dernier, répartis sur tout le territoire national et totalisant sans doute quelque 200 000 membres »⁴¹. Les sociétés savantes ne sont en effet pas concentrées sur la capitale parisienne, et nombreux sont les membres des sociétés de province : c'est le cas de Xavier de Monteil. Ces membres sont le plus souvent issus d'un milieu très favorisé et ont bénéficié d'un niveau d'instruction élevé et de relations haut-placées leur permettant d'entrer dans ces sociétés. Il est difficile de déterminer les motivations des candidats à l'entrée de ces sociétés savantes, car même s'ils sont le plus souvent de réels passionnés, certains y viennent seulement apprécier l'aspect élitiste et mondain de ces réunions, utilisées comme un faire-valoir social. L'activité de Xavier de Monteil et de Georges de la Sablière au sein de leurs sociétés prouve leur intérêt pour l'avancement de la connaissance; dans le domaine historique et archéologique⁴² pour Xavier de Monteil, avec une passion certaine pour la conservation et la sauvegarde du patrimoine qu'il soit naturel ou culturel; dans le domaine géographique pour Georges de la Sablière avec un goût prononcé pour le voyage et les découvertes, en particulier dans les régions septentrionales.

Si l'engagement de Xavier de Monteil est déjà visible par ses dons, ses articles et ses dessins, témoignant de ses différentes études de monuments et d'objets du patrimoine, le rôle de la société savante, comme l'explique Jean-Michel Leniaud, ne s'arrête pas à la collecte d'informations : « Mieux, elles⁴³ ne se contentent pas d'intervenir dans la sphère de la connaissance en accumulant les publications, mémoires, inventaires, éditions de textes, etc.,

40 Jean-Pierre Chaline, *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France: XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Editions du CTHS, 1995, p.42

41 Jean-Pierre Chaline, *ibid.*, p.9

42 « Les sociétés savantes qui naissent, désormais, sont avant tout à caractère plus ou moins historique ; leur science s'applique en priorité à l'étude du passé et leur activité, souvent, consiste en la défense et illustration d'un patrimoine monumental ou artistique », Jean-Pierre Chaline, *ibid.*, p.45

⁴³ L'auteur parle ici des sociétés savantes.

elles agissent concrètement dans le domaine de la sauvegarde [...] »⁴⁴. Une société savante est, contrairement à l'opinion admise, une société active, et la Société de Géographie, dont Georges de la Sablière fait partie dès 1886, en est un exemple manifeste. Première société de géographie au monde, la Société de Géographie de Paris est créée en 1821 pour encourager les voyages et les missions d'exploration dont elle recueille les résultats. Elle communique ces derniers lors des séances de réunion et les publie dans ses procès verbaux et dans le Bulletin de la Société de Géographie, ces résultats visant à améliorer et à préciser notre connaissance du monde : « Elle missionne des scientifiques - géographes, botanistes, physiciens - pour procéder à des relevés topographiques, prélever des échantillons, observer et rendre compte des flores et faunes les plus reculées »⁴⁵. La Société de Géographie vise un savoir parfait, non seulement en ce qui concerne les caractéristiques géographiques et environnementales des territoires inconnus ou mal connus, via la cartographie, la topographie, l'étude du climat etc. ; mais elle s'intéresse également aux populations découvertes par ses voyageurs sur ces terres nouvelles, aussi bien pour leurs caractéristiques physiques que pour leur mode de vie et leurs traditions.

S'ajoute à la dimension scientifique de la découverte la dimension pittoresque que l'on retrouve régulièrement dans les comptes rendus de voyage et qui permet notamment de mieux comprendre l'état d'esprit du voyageur. Charles Maunoir, dans son *Rapport sur les travaux de la société de géographie et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1888*, rappelle : « Nous sommes habitués à entendre ici les voyageurs eux-mêmes exposer leurs relations. Nous admirons ce qu'ils ont vu, nous prenons part à leurs fatigues, aux périls qui les ont menacés; nos applaudissements les félicitent d'être revenus, les remercient des services rendus à la cause de notre science »⁴⁶. Charles Maunoir admet ici que les comptes rendus, les relations de voyage transmises par les membres à la Société ne sont pas que des relevés scientifiques mais de véritables récits, avec toute leur dimension personnelle. De fait, les membres de la Société de Géographie ne sont pas tous scientifiques de formation, « géographes, botanistes et physiciens »⁴⁷ pour reprendre Antoine Lefébure, mais ont été admis car ils manifestaient un intérêt pour l'action de la Société de Géographie et ont été

⁴⁴ Jean-Michel Leniaud, « L'Etat, les sociétés savantes et les associations de défense du patrimoine : l'exception française », *Patrimoine et passions identitaires : actes des entretiens du patrimoine*, Paris, Fayard, 1998

⁴⁵ Antoine Lefébure, *Explorateurs photographes : territoires inconnus 1850-1930*, Paris, Editions La Découverte, 2003, p.14

⁴⁶ Charles Maunoir, « Rapport sur les travaux de la Société de Géographie sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1888 », *Bulletin de la Société de Géographie*, Septième Série, Tome Dixième, Année 1889, pp. 13-14

⁴⁷ Antoine Lefébure, *ibid.*

considérés comme capables de l'améliorer : c'est le cas de Georges de la Sablière. Membre depuis 1886, il effectua deux voyages en Alaska après son admission à la Société de Géographie, voyages pour lesquels il a dû trouver les fonds : les missions des voyageurs sont très peu subventionnées par la Société de Géographie. C'est le Ministère de l'Instruction Publique qui accordait la majorité des subventions pour les missions d'exploration, lorsque celles-ci n'étaient pas gouvernementales.

Xavier de Monteil et Georges de la Sablière, membres de l'aristocratie périgourdine et bretonne, ont bénéficié d'une éducation de qualité qui a très vite fait d'eux de véritables érudits, dont la soif de connaissances ne pouvait être comblée que par une inscription dans une société savante, véritable lieu d'apprentissage et de partage.

2- Le choix de l'Alaska

A- L'accessibilité du voyage aux Etats-Unis d'Amérique

La France a développé des relations politiques et économiques avec les Etats-Unis dès le XVI^e siècle, et le développement des différentes colonies françaises, au Canada également, a encouragé de nombreux français à y effectuer des séjours touristiques ou à y émigrer définitivement. La Nouvelle-France et la Louisiane sont des territoires qui suscitent l'intérêt et sur lesquels les voyageurs français recueillent un grand nombre d'informations alimentant l'imaginaire américain en France. Après la prise de Québec par les Britanniques en 1763 et la vente de la Louisiane par Napoléon en 1803, on peut penser que l'intérêt des voyageurs pour le continent américain diminua : il n'en est rien. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, les Etats-Unis ne représentent pas un concurrent de taille pour la France en matière d'innovation dans le domaine de l'industrie comme de l'économie. La guerre de Sécession (1861-1865) a sollicité toute la force et l'attention du gouvernement⁴⁸ et c'est dans la deuxième moitié du siècle que les Etats-Unis vont connaître un développement économique et industriel sans précédent et rattraper leur retard face à la puissance européenne : les progrès faits dans le domaine des transports et de la communication vont alors jouer un rôle primordial.

Le réseau ferré américain se développe en premier lieu sur la côte Est des Etats-Unis avec la ligne *Baltimore & Ohio* créée en 1830, puis le rythme s'accélère et les Etats-Unis totalisent dès 1860 autant de kilomètres de voies ferrées que le reste du monde⁴⁹. En parallèle de ces constructions, la connaissance de l'Ouest des Etats-Unis se développe. La chaîne des Rocheuses a été franchie et l'on a enfin atteint le Pacifique, notamment grâce aux voyages de

⁴⁸ « Pourtant, le prodigieux essor des Etats-Unis contribue aussi à rapprocher les deux pays, malgré la disparité de résultats. Avant la guerre de Sécession, la Grande République est essentiellement agricole, marquée par l'archaïsme honteux de l'esclavage, et ne joue qu'un rôle extrêmement mineur sur le plan international; ce qui la différencie nettement d'une France déjà entrée dans l'ère du développement industriel et toujours très présente dans les affaires du monde. », Jacques Portès, *Une fascination réticente. Les Etats-Unis dans l'opinion française (1870-1914)*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 17

⁴⁹ « La *railroad mania* (folie du chemin de fer) revêt un caractère gigantesque. En 1860, les Etats-Unis comptent 48 000 kilomètres de voies ferrées ; en 1870, près de 85 000 ; en 1882, 193 000, soit la moitié du réseau mondial. Huit ans plus tard, il y a 267 000 kilomètres de voies construites et près de 320 000 à la fin du siècle. Jamais les chemins de fer ne connaîtront aux Etats-Unis un tel succès. Ils triomphent. », André Kaspi, *Les Américains*, Paris, Seuil, Points Histoire, 2008, p.213

John Charles Frémont⁵⁰. Peu de temps après, en 1848, James Marshall est le premier homme à découvrir de l'or en Californie, ce qui entraîne une arrivée massive de mineurs, pionniers et autres chercheurs d'or venus du monde entier, par les routes ou plus vraisemblablement les pistes pour certains américains⁵¹ et pour la plupart par voie maritime, grâce aux bateaux à vapeur, qu'ils quittent à San Francisco. La ruée vers l'or attire un grand nombre d'européens mais aussi d'asiatiques, en particulier des chinois, qui construiront le *Chinatown* de San Francisco, que Xavier de Monteil évoque dans ses notes de voyage⁵². La ruée vers l'or de Californie dure une dizaine d'années, puis d'autres gisements sont trouvés un peu partout sur le territoire américain. De 1861 à 1865, la Guerre de Sécession paralyse et absorbe toutes les forces du pays. Pourtant, l'accord pour la construction du premier chemin de fer transcontinental⁵³, le *Pacific Railroad*, est signé en 1862 par le Congrès et le président Lincoln, la voie sera terminée en 1869⁵⁴. Le ton est alors donné : les Etats-Unis se construisent alors peu à peu un réseau de communications qui va devenir le plus dense au monde et permettra aux voyageurs européens d'atteindre la côte Ouest de manière beaucoup plus rapide (et agréable). Xavier de Monteil évoquera dans son carnet de notes l'étendue du réseau ferré américain et ses avantages pour le voyageur :

« Quoi qu'on en dise, les accidents sont rares - surtout si on voyage à (*sic.*) l'immense réseau qui couvre le sol américain et dus presque toujours à la mauvaise construction des voies, établies à la hâte et en dehors de tout contrôle sérieux. Dans les états de l'Est, la concurrence est telle que le prix des transports est devenu infime, ce dont bénéficient voyageurs et expéditeurs. »⁵⁵

Le grand choix proposé aux voyageurs en matière d'itinéraires, de compagnies⁵⁶ et de confort⁵⁷ favorisera l'afflux de voyageurs (ne venant plus seulement pour s'installer ou pour des motifs économiques) et de touristes européens dans l'Est mais aussi dans l'Ouest du Pays, dont les territoires restaient encore très peu connus à la fin du XIXe siècle.

⁵⁰ « John C. Frémont », *Encyclopaedia Britannica Online*, consulté le 3 Juillet 2013, <http://www.britannica.com/EBchecked/topic/218890/John-C-Fremont>

⁵¹ Le chemin le plus emprunté par les pionniers avait été baptisé : *California Trail*

⁵² Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *Copie des notes prises pendant mon voyage en Amérique*, 1889, Chapitre VII

⁵³ Il ne commence qu'à Omaha, Nebraska, U.S.A.

⁵⁴ Voir Carte des voies ferrées de 1885, Ann. 8

⁵⁵ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.* p. 11

⁵⁶ Le réseau est partagé entre plusieurs compagnies privées.

⁵⁷ L'apparition de différentes classes et notamment de la voiture *Pullman*, sont des témoins majeurs de cette augmentation du confort dans les wagons.

B- La sphère Scientifique

L'intérêt développé à partir de 1870 pour les Etats-Unis se ressent au sein de la sphère scientifique française. Bien qu'on ne puisse parler d'Américanisme avant 1895, date de la création officielle de la Société des Américanistes de Paris par Ernest Théodore Hamy⁵⁸, il existe en France, dès le XVI^e siècle et l'arrivée des français sur le sol américain un vif intérêt pour le Nouveau Monde : « Au regard ethnographique du missionnaire, encore présent au milieu du XVIII^e siècle et qui prolonge celui des premiers franciscains du XVI^e siècle, succède dès le début du XIX^e siècle les premiers pas d'une ethnologie américaniste en cours d'élaboration. »⁵⁹. En effet, dès le début du XIX^e siècle commence une entreprise universelle de collecte de données ethnographiques visant à enrichir la connaissance des différents peuples de la planète. Pascal Riviale précise :

« La maîtrise de la planète nécessitait aux yeux de beaucoup une compréhension et un inventaire des différents éléments la constituant. L'ethnologie (souvent entendue en France au siècle dernier comme « science des races ») devait servir à la réalisation de cet inventaire, en proposant, selon des critères « scientifiques », un tableau classificatoire des races et des peuples de la terre. Dans cette optique, la collecte de spécimens de crânes, d'objets représentatifs de l'«industrie» et d'observations sur les mœurs des différentes peuplades rencontrées revêtait une importance cruciale, [...] »⁶⁰

Cette volonté de la part du monde scientifique de procéder à un inventaire exhaustif de toutes les « races » s'applique naturellement au continent américain même si certaines régions restent privilégiées. Ainsi, un grand nombre d'études est réalisé concernant le Mexique et les Andes⁶¹ alors que l'Amérique du Nord et l'Amazonie, dont l'exploration est plus tardive, sont délaissées par la Recherche. La tradition anthropologique se développe cependant durant tout le XIX^e siècle et de grandes institutions comme le Muséum d'Histoire Naturelle mais aussi les Sociétés Savantes comme la Société de Géographie ou la Société d'Anthropologie, créée en 1859 par Paul Broca⁶², multiplient les missions : c'est au travers de leurs comptes rendus et de leurs publications que vont être largement diffusées les informations recueillies

⁵⁸ Fondateur de la Société des Américanistes de Paris en 1895, Ernest Théodore Hamy (1842-1908) en fut le directeur de 1895 à 1908.

⁵⁹ Michel Bertrand et Laurent Vidal, « Introduction », *A la redécouverte des Amériques : les voyageurs européens au siècle des indépendances*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2002, p. 10

⁶⁰ Pascal Riviale, « L'américanisme français à la veille de la fondation de la Société des Américanistes », *Journal de la Société des Américanistes*, Tome 81, 1995, Paris, Société des Américanistes

⁶¹ Pascal Riviale, *Ibid.*

⁶² Paul Broca (1824-1880) était un médecin et un anthropologue français. Il a fondé la Société d'Anthropologie de Paris en 1859.

par les voyageurs. Le public peut donc s'informer, « à la source » des avancées scientifiques en matière d'exploration, connaître les derniers relevés topographiques d'une région donnée, prendre connaissance des données anthropologiques collectées. Des ouvrages scientifiques viennent s'ajouter à ces revues, notamment les récits d'exploration, les publications émanant des organismes gouvernementaux ou les comptes rendus de voyageurs s'y étant installés. Dans une lettre datée du 9 Février 1886, Heywood Walter Seton-Karr⁶³ conseille à Georges de la Sablière⁶⁴ quelques ouvrages à lire pour se documenter avant d'entreprendre son premier voyage en Alaska. Il lui recommande d'étudier les recensements de population produits par le gouvernement d'Alaska mais aussi deux livres d'Henry Wood Elliott⁶⁵, *The Seal Islands of Alaska* publié en 1884 et *Our Arctic province*, publié en 1886. Le premier livre traite du commerce de fourrure propre aux *Seal Islands* et des répercussions économiques de celui-ci, le second est d'ordre plus général et se charge de regrouper avec précision les caractéristiques de la région Sud Est de l'Alaska, concernant son histoire, sa géographie, sa population, son économie, sa flore, sa faune et servant ainsi d'introduction complète pour tout voyageur souhaitant s'y rendre. Les récits de James Cook⁶⁶, George Vancouver⁶⁷, Vitus Béring⁶⁸, « Beleker »⁶⁹ font également partie des conseils de lecture de Seton-Karr car ils sont des ouvrages de première main dont les informations peuvent être précieuses.

C- La Vulgarisation scientifique et l'Amérique Romantique

L'important rayonnement scientifique de ces institutions et de leurs publications permet à un large public d'être touché, mais c'est ensuite par le phénomène de vulgarisation, conséquence nécessaire de l'engouement pour ces nouvelles régions, que va se propager le goût pour le voyage et plus particulièrement pour le nouveau continent.

⁶³ Heywood Walter Seton-Karr (1853-1914) était un militaire et un chasseur britannique, membre de nombreuses sociétés de géographie.

⁶⁴ Gouesnac'h, Archives familiales de M. Christian de la Sablière, Lettre datée du 9 Février 1886, envoyée par Heywood Walter Seton-Karr à Georges de la Sablière

⁶⁵ Henry Wood Elliott (1846-1930) était un naturaliste américain, envoyé par le gouvernement américain pour recueillir des informations notamment sur les *Seal islands* et le commerce de fourrure.

⁶⁶ James Cook (1728-1779) était un explorateur, navigateur et cartographe britannique. Il a tenté lors de son troisième voyage (1776-1779) de franchir le détroit de Béring, sans succès. Il laissa cependant des notes précieuses sur les terres et populations du détroit, des îles aléoutes et du reste de l'Alaska.

⁶⁷ George Vancouver (1757-1798) était un navigateur et officier de marine britannique ayant été formé par James Cook. Il s'employa comme son ancien mentor à tenter de trouver le « passage nord-ouest » reliant l'Océan Atlantique à l'Océan Atlantique par le Nord du Canada.

⁶⁸ Vitus Béring (1681-1741) était un explorateur d'origine danoise qui découvrit le détroit qui porte aujourd'hui son nom, séparant le continent américain du continent asiatique.

⁶⁹ Le nom « Beleker » ne renvoyant à aucune personnalité connue, il est possible que Seton-Karr fasse référence aux guides de voyage franco-américains de référence portant le nom de « Baedeker ».

« A ses côtés, ou plutôt comme l'un de ses prolongements, contribuant à une sorte de vulgarisation de cette anthropologie naissante, se mettent en place des relais destinés à toucher un public toujours plus large et curieux des réalités identifiées à l'exotisme »⁷⁰ : Ces relais, mentionnés par Pascal Riviale, sont notamment les revues spécialisées dans les récits de voyage et d'exploration qui apparaissent au début du XIXe siècle en France et vont alimenter la curiosité d'un public plus divers et plus large que celui qui était touché par les publications scientifiques, au contenu dense et précis, pour la plupart difficiles d'accès.

« Plus que de vulgarisation scientifique c'est d'information qu'il s'agit »⁷¹ : tout voyageur obtient alors la possibilité de publier ses relations de voyage dans ces revues spécialisées dès le début du siècle. Selon Mona Huerta, l'on pouvait déjà publier de tels récits dans *Le Globe*⁷² sous la Restauration, puis dans *La Revue des Deux Mondes* à partir de 1829. Cette dernière s'intéresse surtout à « la politique intérieure et aux questions diplomatiques »⁷³ concernant les Etats-Unis tout en contribuant à la diffusion d'articles de fonds permettant d'approfondir la connaissance du public. C'est la revue *Le Tour du Monde*⁷⁴, créée en 1860⁷⁵ qui va connaître le plus grand succès. Elle est publiée chez Hachette, sous la direction d'Edouard Charton, connu comme rédacteur en chef du *Magasin Pittoresque*⁷⁶, puis de Thomas Albert jusqu'à la veille de la première guerre mondiale. La fréquence de la livraison est hebdomadaire, chaque numéro relate une expédition avec une moyenne d'une vingtaine de pages⁷⁷, illustrées par de grands graveurs (travaillant d'après dessins puis d'après photographies dès la fin du siècle) dont les plus connus sont Gustave Doré ou encore Edouard Riou, qui devint par la suite une figure emblématique de la revue. Le grand hebdomadaire *L'Illustration* commencera également à publier des récits d'exploration, au vu du succès de ces nouvelles relations de voyage : « L'attente du public était telle, que furent publiés aussi des récits fantaisistes écrits par des voyageurs en chambre »⁷⁸. Les lecteurs de ces revues ne prêtent guère attention à la précision, à l'exactitude des faits et à la véracité du récit, ils recherchent l'aventure. Les lecteurs veulent s'évader dans des endroits exotiques et inconnus, où ils ne peuvent aller par

⁷⁰ Pascal Riviale, « L'américanisme français à la veille de la fondation de la Société des Américanistes », *Journal de la Société des Américanistes*, Tome 81, 1995, Paris, Société des Américanistes, p. 10

⁷¹ Mona Huerta, *Le voyage aux Amériques et les revues savantes françaises au XIXe siècle* in Michel Bertrand et Laurent Vidal (dir.), *A la redécouverte des Amériques : les voyageurs européens au siècle des indépendances*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2002, p. 80

⁷² Journal parisien dont la publication fut de courte durée (15 Septembre 1824 - 20 Avril 1832)

⁷³ Mona Huerta, *ibid.*

⁷⁴ La revue est sous titrée : « Nouveau journal des voyages, publié sous la direction de M. Édouard Charton et illustré par nos plus célèbres artistes ».

⁷⁵ Certaines sources mentionnent 1857 mais nous choisirons ici la date officielle de publication, 1860.

⁷⁶ Il est également l'auteur des *Voyageurs anciens et modernes*, publié en 1863.

⁷⁷ Les récits plus longs sont répartis sur plusieurs livraisons. Certains récits sont excessivement longs puisque *Voyage de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique* de Paul Marcoy faisait 598 pages. (Lire Mona Huerta, *ibid.*)

⁷⁸ Mona Huerta, *op. cit.*

eux-mêmes, par manque de temps ou de moyens, ils sont « avides d'aventures vécues par procuration, à la recherche de rêves et de fantastique que leur environnement immédiat, en passe d'être complètement maîtrisé et quadrillé, se révèle incapable de [leur] offrir »⁷⁹. La création de revues spécialisées permet donc de démocratiser l'accès à l'information issue des nombreux voyages d'exploration et missions du XIXe siècle, dont les résultats étaient auparavant réservés à une France érudite.

Grâce au tableau récapitulatif de la répartition des relations du *Tour du Monde* par zone géographique créé par Jean-Etienne Huret⁸⁰, on constate que sur les 733 relations de voyage publiées par *Le Tour du Monde*, 121 sont consacrées à l'Amérique, dont 52 à l'Amérique du Nord. Les Etats-Unis sont premiers avec 28 relations publiées et alors que l'Alaska n'en compte que 3. La place accordée aux Etats-Unis paraît infime en vue de la somme de relations communiquées mais c'est finalement le pays le plus traité sur l'ensemble du continent américain. Depuis la découverte du Nouveau-Monde, les différents récits de colons, d'explorateurs, puis de simples touristes ont contribué en France⁸¹ à la création d'un imaginaire stéréotypé relatif aux Etats-Unis. Les tribus indiennes aux mœurs sauvages, la vie simple du *cow-boy* et les vastes étendues désertes font désormais partie du mythe américain : c'est un pays archaïque où, pour le français, tout reste à faire en matière de civilisation.

En Amérique comme en Europe, ces rêveries sont alimentées par les romans d'aventures de James Fenimore Cooper⁸² dont le plus connu est *Le dernier des Mohicans*, paru en 1826, issu d'un cycle de cinq romans de fiction historique, nommé les « Histoires de bas-de-cuir »⁸³ dont Natty Bumppo⁸⁴ surnommé Bas-de-cuir est le héros, un homme blanc élevé parmi les indiens. Ce cycle romanesque est le premier à raconter la vie et le destin des indiens et des pionniers à la frontière de l'état de New-York⁸⁵, au niveau du Delaware, qui était à l'époque la frontière américaine. L'intérêt artistique et littéraire de ces romans a

⁷⁹ Pascal Riviale, « L'américanisme français à la veille de la fondation de la Société des Américanistes », *Journal de la Société des Américanistes*, Tome 81, 1995, Paris, Société des Américanistes, p. 11

⁸⁰ Jean-Etienne Huret, *La revue le Tour du Monde, 1860-1914. Etude d'ensemble et tables*, Paris, Librairie Le Tour du monde, 1996, 2^e éd. corrigée. , Le tableau a été reproduit par Mona Huerta dans *Le voyage aux Amériques et les revues savantes françaises au XIXe siècle* in Michel Bertrand et Laurent Vidal (dir.), *A la redécouverte des Amériques : les voyageurs européens au siècle des indépendances*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2002

⁸¹ Il ne faut pas oublier que la France est une des deux grandes puissances d'Amérique du Nord, ce qui justifie ses relations avec celle-ci.

⁸² James Fenimore Cooper (1789-1851) était un romancier américain très populaire au XIXe siècle, connu pour ses récits concernant les indiens d'Amérique du Nord.

⁸³ Le titre original est *The Leatherstocking Tales*

⁸⁴ L'intrigue du cycle se déroule de sa naissance en 1740 à sa mort en 1804.

⁸⁵ « The Leatherstocking Tales (novels by Cooper) », *Encyclopaedia Britannica Online*, <http://global.britannica.com/EBchecked/topic/1765664/The-Leatherstocking-Tales>

souvent été discuté⁸⁶ mais leur succès ne peut quant à lui être contesté. En France, il est tel qu'un auteur français, Gustave Aimard⁸⁷ va prendre le relais des romans de Fenimore Cooper et commencer à publier ses fictions d'aventures dans des journaux, sous la forme de séries puis sous la forme de romans. Il en écrira au total plus de soixante-dix, dont certains ont été traduits en anglais. Ce que Gustave Aimard sait de l'Amérique du Nord, il l'a appris en 1854 lors d'une expédition armée réalisée à Sonora, au Mexique⁸⁸, et ne commencera à écrire ses romans feuilletons qu'à son retour. Emmanuel Dubosq précise : « Gustave Aimard joue tout au long de sa carrière avec son aura d'aventurier et revendique une lecture autobiographique de ses œuvres »⁸⁹. En effet, Gustave Aimard insiste, notamment dans sa note à la première édition des *Trappeurs de l'Arkansas*, son premier roman-feuilleton, sur le fait qu'il a parcouru l'Amérique d'un océan à l'autre, vécu avec des indiens et a même été torturé par eux.⁹⁰ Ces récits d'aventures donnent une vision épique de la lutte entre les anciens colons européens et les tribus indiennes, et contribuent à développer, dans un premier temps, une vision romantique, qui avait été préalablement illustrée par René de Chateaubriand dans *Les Natchez*⁹¹, reprenant le mythe du « bon sauvage »⁹² : « For the urban intellectual the Indian has since the sixteenth century been a child of nature, a *naturel*, if not a noble savage or woodsman »⁹³.

Cette vision romantique d'une population indienne sur le déclin est systématiquement associée à une image violente et rusée⁹⁴, qu'on connaît depuis les débuts de la colonisation : cette image est perpétuée par la création des *Wild West Shows*, créés par William Frederick

⁸⁶ Mark Twain s'est notamment miqué de ces cycles littéraires dans Fenimore Cooper's Literary Offences, Lire « The Leatherstocking Tales (novels by Cooper) », *Encyclopaedia Britannica Online*, <http://global.britannica.com/EBchecked/topic/1765664/The-Leatherstocking-Tales>

⁸⁷ Gustave Aimard (1818-1883), de son vrai nom Olivier Gloux, était un romancier français spécialisé dans les récits d'aventures, notamment ceux mettant en scène des indiens d'Amérique du Nord.

⁸⁸ « Gustave Aimard », *Encyclopaedia Britannica Online*, <http://global.britannica.com/EBchecked/topic/10531/Gustave-Aimard>

⁸⁹ Emmanuel Dubosq, Note 19, *Aventure, idéologie et représentation du monde indien chez Gustave Aimard*, Mémoire pour l'obtention de la maîtrise de lettres modernes, sous la direction de M. Gérard Gengembre, Université de Caen, Octobre 2003, accessible en ligne, <http://www.bmlisieux.com/inédits/aimard01.htm#note19>

⁹⁰ « Tour à tour squatter, trappeur, partisan, *gambusino* ou mineur, il a parcouru l'Amérique, depuis les sommets élevés des cordillères jusqu'aux rives de l'Océan, vivant au jour le jour, heureux du présent, sans souci du lendemain, enfant perdu de la civilisation. », Emmanuel Dubosq, *Aventure, idéologie et représentation du monde indien chez Gustave Aimard*, Mémoire pour l'obtention de la maîtrise de lettres modernes, sous la direction de M. Gérard Gengembre, Université de Caen, Octobre 2003, accessible en ligne : <http://www.bmlisieux.com/inédits/aimard.htm>

⁹¹ *Les Natchez* a été écrit par Chateaubriand à la fin du XVIIIe siècle et a été publié en 1826. Les Natchez étaient une tribu indienne établie dans le sud de l'état actuel du Mississippi.

⁹² Le mythe du bon sauvage est né avec les premiers grands récits de voyage de Christophe Colomb, Vasco de Gama et Magellan. Il sera ensuite repris par Jean Jacques Rousseau ou par René de Montaigne dans *Des Cannibales*. L'indien vu comme bon sauvage est un idéal en tant qu'il est un homme proche de la nature, étranger à la civilisation et de fait non corrompu : c'est un être pur.

⁹³ « Pour le milieu intellectuel urbain, l'Indien a été depuis le XVIe siècle un enfant de la nature, un *naturel*, si ce n'est un bon sauvage ou un homme des bois », Traduction personnelle, J.C.H. King et Henrietta Lidchi (dir.) *Imaging the arctic*, Seattle [Washington]/Vancouver, University of Washington press/UBC press, 1998, p. 14

⁹⁴ Emmanuel Dubosq, *ibid.*

Cody⁹⁵ et surnommé « Buffalo Bill », en 1883. Durant le spectacle, d'une durée de quatre heures, le public assiste à des scènes de tir, de dressage de chevaux, de courses poursuites, de danses indiennes mais aussi à une attaque de diligence. Jusqu'à son arrêt en 1913⁹⁶, le *Wild West Show* va évoluer en fonction des nouveaux événements et des dernières révoltes indiennes⁹⁷. Plus de cent acteurs participaient au spectacle, avec des personnalités comme Martha Canary⁹⁸, Annie Oakley⁹⁹ ou encore Wild Bill Hickock¹⁰⁰ pour les figures de héros de l'Ouest. De véritables indiens des Plaines étaient payés par Cody pour jouer leur propre rôle et même Sitting Bull¹⁰¹ y a joué durant une courte période. Les *Wild West Shows* étaient des spectacles itinérants en Amérique puis en Europe, et leur popularité était telle que la reine Victoria¹⁰² elle-même vit le spectacle trois fois.

Ces différents éléments de la culture populaire ont contribué à construire un imaginaire romantique de l'indien, qui a pour postulat central la disparition inéluctable des populations indiennes. La disparition est souhaitée car il faut dominer l'animosité de l'Indien, qui dépend uniquement de ses instincts et cède ainsi facilement à la violence, en lui apportant religion et civilisation. C'est officiellement avec la fin des Guerres Indiennes en 1890, et le massacre de *Wounded Knee* qu'on arrêtera de parler de conflit direct entre les indiens et les anciens colons et que le mépris envers les indiens commence légèrement à se dissiper : acculturés et enfermés dans des réserves, les indiens ne font plus peur aux *frontiersmen*, qui cessent de leur accorder de l'intérêt.

Cependant, la disparition des indiens est également regrettée car la figure héroïque du « noble Peau-Rouge »¹⁰³, devenue légendaire et largement diffusée comme on l'a vu précédemment à travers la littérature populaire, éveille encore l'intérêt et les curiosités. La certitude d'une disparition imminente des indiens n'est pourtant pas l'apanage de la culture populaire : les érudits, qu'ils soient américains ou européens, étaient persuadés au vu des faits, que les indiens, sous peu, ne seraient plus. Suite aux Guerres Indiennes, leur nombre

⁹⁵ William Frederick Cody (1846-1917), connu sous le nom de Buffalo Bill, était un chasseur de bisons et une figure importante de la conquête de l'Ouest. Il est célèbre pour avoir dirigé les *Wild West Shows* de 1882 à 1912

⁹⁶ Le spectacle s'arrête à la mort de Buffalo Bill mais sera perpétué par des suiveurs bien après sa mort.

⁹⁷ On appelle Guerres Indiennes les conflits violents ayant opposé les indiens et les colons depuis l'arrivée de ces derniers jusqu'en 1890. Pour plus de précisions sur les guerres indiennes du XIXe siècle, voir Ann. 26

⁹⁸ Martha Canary (1850-1903) connue sous le nom de *Calamity Jane*, était une figure emblématique de la conquête de l'Ouest. Elle aurait servi l'armée américaine aux côtés de George Custer.

⁹⁹ Annie Oakley (1860-1926) connue sous le nom de *Little sure shot*, était une figure emblématique de la conquête de l'Ouest, excellant dans le tir au fusil.

¹⁰⁰ Wild Bill Hickock (1837-1876) était une personnalité emblématique de la conquête de l'Ouest.

¹⁰¹ Sitting Bull (1831-1890) était le chef de la tribu des Sioux et plus précisément Lakotas. Il est une figure emblématique de la résistance indienne face à la puissance et à l'oppression américaine

¹⁰² Victoria (1819-1901) était la reine de Royaume Uni de 1837 à 1901.

¹⁰³ Paula Richardson Fleming, Judith Lynn Luskey, *Voleurs d'ombres : images des Indiens d'Amérique*, Paris, Chêne, 1993, p.11

avait considérablement chuté depuis leurs premiers contacts avec les européens¹⁰⁴, les tribus indiennes étaient devenues à la fin du XIXe siècle des minorités culturelles entassées dans des réserves¹⁰⁵ d'état, que l'on a privées de leurs terres¹⁰⁶, et de leur bétail. Le sénateur Hunt, à la fin du XIXe siècle, statuait : « Les Indiens ne peuvent plus chasser ni pêcher. Ils doivent changer leur mode de vie ou disparaître. »¹⁰⁷.

Au début du siècle, en 1828, Joseph Story, juriste à la cour suprême des Etats-Unis de 1811 à 1845, évoquait déjà la disparition inéluctable des tribus indiennes : « Peut-on trouver histoire plus mélancolique ? Les lois de la nature, de leur nature, semblent les condamner à une extinction lente mais inéluctable. Partout, à l'approche de l'homme blanc, ils disparaissent. Le bruit de leurs pas, pareil au bruissement des feuilles de l'Automne, s'éteint peu à peu et ils s'évanouissent à jamais. Ils nous dépassent, nostalgiques, sans se retourner »¹⁰⁸. Soixante ans plus tard de l'autre côté de l'Atlantique, Charles Maunoir¹⁰⁹ dans le « Rapport sur les travaux de la société de géographie et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1888 » fera un constat similaire : « Aux États-Unis, nous sommes sur un domaine où la science est cultivée; chaque année nous y voyons paraître des documents considérables soit sur la géologie qui prépare l'avenir de la contrée, soit sur l'ethnographie des Indiens, qui ne tardera pas à représenter un passé disparu »¹¹⁰. Cristallisée dans le principe du *Manifest Destiny*¹¹¹, la croyance dans l'absence d'avenir pour l'Indien est présente durant tout le XIXe siècle et va conditionner les esprits américains comme les esprits européens. La disparition étant annoncée comme imminente, les voyageurs intrigués se

¹⁰⁴ « La population indienne, qui comprenait quelque 850 000 individus à l'arrivée de Christophe Colomb, n'en comptait même plus 50 000 à l'époque de Wounded Knee. », Philippe Jacquin, *La terre des Peaux-Rouges*, Paris, Gallimard, Découvertes Gallimard, 1987, p.119

¹⁰⁵ Au début des années 1880, toutes les tribus indiennes, du Sud comme des Plaines sont parquées dans des réserves dont les territoires sont délimités et surveillés par l'Etat à l'aide de forts gouvernementaux.

¹⁰⁶ En 1887, la mauvaise conscience du gouvernement les poussent à faire voter le *Dawes Act* : il fait éclater les réserves et distribue les terres aux indiens en parcelles égales. Contrairement aux apparences, la loi ne profite pas aux indiens qui se font très vite abuser par les propriétaires américains qui se proposent de leur racheter les terres récemment attribuées. Les indiens sont dépossédés et ils dépendent dès lors du gouvernement américain.

¹⁰⁷ Cité par Philippe Jacquin, *op. cit.*, p.121

¹⁰⁸ Joseph Story, Discours prononcé à la demande de l'Essex Historical Society, le 18 Septembre 1828, pour la commémoration de la première colonisation de Salem, Massachusetts, cité par Paula Richardson Fleming et Judith Lynn Luskey, *op. cit.*

¹⁰⁹ Charles Maunoir (1830-1901) est secrétaire général de la Société de Géographie de 1867 à 1896.

¹¹⁰ Charles Maunoir, « Rapport sur les travaux de la Société de Géographie sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1888 », *Bulletin de la Société de Géographie*, Septième Série, Tome Dixième, Année 1889, pp.13-14

¹¹¹ La *manifest destiny* est une idée selon laquelle l'expansionnisme américain se justifie entièrement par la notion de providence. Voici la définition de l'Encyclopédie Britannica : « In U.S. history, the supposed inevitability of the continued territorial expansion of U.S. boundaries westward to the Pacific, and even beyond. The idea of "Manifest Destiny" was often used by American expansionists to justify U.S. annexation of Texas, Oregon, New Mexico, and California and later U.S. involvement in Alaska, Hawaii, and the Philippines. » : « Dans l'histoire américaine, l'inévitabilité supposée de l'expansion territoriale continue des frontières des Etats-Unis à l'Ouest vers le Pacifique et au-delà. L'idée de « destiné manifeste » a souvent été utilisée par les expansionnistes américains pour justifier l'annexion américaine du Texas, Oregon, Nouveau-Mexique, Californie et plus tard l'engagement américain en Alaska, à Hawaï et aux Philippines. », Traduction personnelle, « Manifest Destiny », Encyclopaedia Britannica Online, <http://www.britannica.com/EBchecked/topic/362216/Manifest-Destiny>

pressent aux Etats-Unis pour voir de leurs propres yeux ces populations exotiques qui ne seront plus.

L'intérêt pour la culture américaine et en particulier celle des Etats-Unis en France au XIXe siècle se retrouve aussi bien dans la sphère scientifique pour un public d'érudits avec la collecte de données géographiques issue des dernières découvertes liées à la conquête de l'Ouest et avec les prémices d'une ethnologie américaniste ; que pour un public plus large, intéressé par les relations entre indiens et *frontiermen* grâce aux récits d'aventures ou aux *Wild West Shows* qui ont popularisé ces figures stéréotypées, parmi lesquelles celle de l'Indien, vouée à disparaître. Nombreux sont ceux qui ont été touchés par ces scènes du *Far-West*, et des auteurs comme Marcel Pagnol, ou encore Lautréamont évoquent avec nostalgie la tradition littéraire Cooper-Aimard, conscients de la légèreté de celle-ci, qu'ils ont pu apprécier durant leur enfance et leur adolescence¹¹². Il en est de même pour Georges de la Sablière et Xavier de Monteil qui font tour à tour référence au cours de leur récit de voyage à ces deux auteurs. Dans un carnet de notes de son voyage de 1886, George de la Sablière écrit, à propos de son cousin Raoul qui l'accompagne : « (...) et je vois encore Raoul, en souvenir de Gustave Aymard (*sic.*), pliant sa veste sur son bras pour la jeter à l'ours en cas d'attaque ce qui sans aucun doute nous eût sauvé la vie à tous »¹¹³.

Si nous avons évoqué ces éléments, c'est parce qu'il faut garder à l'esprit que tous les voyageurs qui vont entreprendre un voyage aux Etats-Unis à la fin du XIXe siècle, y compris Georges de la Sablière et ses compagnons de voyage, se sont nourris de ces sources, qu'elles soient scientifiques ou plus accessibles, pour se construire un imaginaire dense : c'est à travers ce prisme qu'ils vont appréhender et percevoir les Etats-Unis.

D- Le cas particulier de l'Alaska

L'Alaska a été vendue par la Russie au gouvernement américain en 1867¹¹⁴. Le gouvernement russe avait déjà fait des propositions aux Etats-Unis avant le début de la Guerre de Sécession (1861-1865) mais celle-ci repoussa la prise de décisions du gouvernement

¹¹² Emmanuel Dubosq, *op. cit.*

¹¹³ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°3

¹¹⁴ L'Alaska ne fera officiellement partie de l'Union qu'en 1959 et restera jusqu'à cette date une province au gouvernement propre.

américain¹¹⁵. Avant la finalisation de la vente en 1867, l'Alaska était connue sous le nom d'Amérique Russe et considérée comme une partie de l'Asie. En Europe, malgré plusieurs tentatives, les connaissances sont très faibles sur cette région entre les premières expéditions de Vitus Béring et l'achat de l'Alaska par les Etats-Unis : «Northeastern Siberia and Alaska - the rugged and remote lands that rim the North Pacific - were among the last regions on Earth to be described by western explorers and cartographers, or to be coveted in the courts of Europe and Russia »¹¹⁶

Si la première mission est communément attribuée à Juan de Fuca, qui aurait découvert en 1592 le détroit qui porte aujourd'hui son nom, le manque d'informations concernant cette expédition lui confère un statut de légende, contrairement à l'expédition de Vitus Béring. Ce dernier noue contact avec les tribus Tlingit et Eyak qui peuplent les côtes du golfe d'Alaska lors de la seconde expédition qu'il dirige pour le compte du gouvernement russe en 1741. Accompagné d'Alexei Chirikov¹¹⁷, il comprend vite qu'un commerce de fourrure de loutre de mer est possible dans les îles Aléoutes, ce qui mène à l'invasion des îles par les commerçants à partir de 1780. L'expédition de Vitus Béring est suivie par des missions espagnoles (Bruno de Hezeta (1775)¹¹⁸, Ignacio Arteaga (1779)¹¹⁹, Alessandro Malaspina¹²⁰), britanniques (James Cook (1778), George Vancouver (1791-1794), Joseph Billings (1789-1792)¹²¹) et françaises (Jean-François de Lapérouse (1786)¹²²)¹²³. En 1799, Alexandre Baranov installe à Sitka le comptoir de la compagnie russo-américaine, faisant de Sitka la capitale administrative du territoire jusqu'à l'achat de l'Alaska. Entre 1799 et 1866, il y aura très peu d'expéditions majeures en Alaska.

Au lendemain de l'achat de l'Alaska, en 1868, est écrit dans les « Rapports sur les travaux de la Société de Géographie » : « Depuis lors, nos connaissances géographiques relativement à cette partie du monde, n'ont pas fait de grands progrès ; l'Asie suffisait amplement à

¹¹⁵ « Alaska Purchase (United States History) », *Encyclopaedia Britannica Online*, <http://www.britannica.com/EBchecked/topic/12326/Alaska-Purchase>

¹¹⁶ « Le Nord-Est de la Sibérie et l'Alaska – les terres accidentées et éloignées qui bordent le Pacifique Nord – ont été parmi les dernières régions sur Terre à avoir été décrites par les explorateurs et cartographes occidentaux, ou à avoir été convoitées par les cours d'Europe et de Russie. », Traduction personnelle, New-York, National Museum of Natural History, 1988, *Crossroads of Continents : cultures of Siberia and Alaska*, William W. Fitzhugh et Aron Crowell (dir.), p. 9

¹¹⁷ Alexei Chirikov (1703-1748) était un navigateur et un explorateur d'origine russe.

¹¹⁸ Bruno de Hezeta (ou Heceta) (1744-1807) était un explorateur d'origine espagnole.

¹¹⁹ Ignacio Arteaga (1731-1783) était un officier de marine d'origine espagnole.

¹²⁰ Alessandro Malaspina (1754-1810) était un militaire et un explorateur d'origine espagnole.

¹²¹ Joseph Billings (1758-1806) était un navigateur et un explorateur d'origine britannique qui a servi le gouvernement russe. Il a dirigé avec James Cook en 1785 une expédition ayant pour but la recherche du « passage Nord-Ouest ».

¹²² Jean-François de Lapérouse (1741-1788) était un officier de marine d'origine française.

¹²³ Wayne Prescott Suttles, *Handbook of North American Indians. 7. Northwest Coast*, Washington, Smithsonian Institution, 1990, p. 223

occuper l'activité de la Russie. Le nouvel état des choses sera sans doute profitable à la science, et déjà les Etats-Unis ont projeté l'envoi d'une expédition chargée d'étudier les ressources du nouveau territoire [...]. »¹²⁴. C'est en effet après 1867 que les scientifiques américains en particulier, qui, contrairement aux européens s'étaient très peu intéressés à l'Alaska, vont financer missions et expéditions destinées à découvrir le nouveau territoire annexé. L'importance de ces missions est accentuée par l'utilisation de la photographie qui devient un nouveau moyen de diffusion des résultats scientifiques.

En 1866, la *Western Union Telegraph Company* décide de documenter son projet de câble interocéanique et fait appel à John Wesley Powell et Spencer Fullerton Baird, conservateur à la Smithsonian Institution¹²⁵. Des derniers demandent à Charles H. Ryder de se charger de la partie photographique. Le projet consistait à relier San Francisco aux côtes d'Alaska et de Sibérie, encadrant le détroit de Béring. Si le projet, trop ambitieux, n'aboutit pas, la mission menée par les scientifiques est un succès au vu des données topographiques et géographiques collectées ; publiées en 1870 et dont les archives sont aujourd'hui conservées à la Smithsonian Institution. Cette dernière jouera un rôle majeur entre 1870 et 1900 pour la collecte d'informations et d'objets alaskiens et elle participera aux prises de décision relatives à l'achat de l'Alaska. En 1868, le gouvernement américain cherche à avoir plus d'informations sur le territoire acquis – notamment sur les postes de l'armée américaine installés là-bas – et charge Henry W. Halleck de cette mission. Ce dernier demandera à Eadward Muybridge de l'accompagner pour se charger de la partie photographique¹²⁶. Suivirent ensuite plusieurs missions richement documentées, dont celle d'un français parti documenter les îles Aléoutes en 1871, Alphonse Pinart¹²⁷.

Malgré les progrès faits en matière de collecte d'informations et les nouveaux outils utilisés comme le médium photographique, très peu de résultats de voyage ou d'expéditions scientifiques sont publiés en France. Dans le tableau réalisé par Jean-Etienne Huret¹²⁸, nous avons vu que seulement trois relations de voyage concernaient l'Alaska. La première est

¹²⁴ Charles Maunoir, « Rapports sur les travaux de la Société de Géographie et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1867 », *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, Année 1868, Cinquième série, Tome Quinzième, pp. 214-215

¹²⁵ Lire *Crossroads of Continents*, *op. cit.*, pp.80-90

¹²⁶ Linda N. Riggins, « First photos of Alaska by Eadward Muybridge », Suite 101, publié le 25 Mars 2013, accessible en ligne : <http://suite101.com/article/first-photos-of-alaska-by-eadward-muybridge-a78539> (consulté le 6 Juillet 2013)

¹²⁷ Pour plus d'informations, lire Gerbert Anne Laure, *Voyage d'Etude d'un Français en Alaska : étude du voyage d'Alphonse Pinart en Alaska et de ses apports avec les voyages de ses prédécesseurs et ses contemporains*, Mémoire de stage : Paris, Ecole du Louvre, sous la dir. de Anne Claire Laronde et Gwénaële Guigon, 2008

¹²⁸ Jean-Etienne Huret, *La revue le Tour du Monde, 1860-1914. Etude d'ensemble et tables*, Paris, Librairie Le Tour du monde, 1996, 2^e éd. corrigée. , Tableau reproduit par Mona Huerta, *op. cit.*

publiée en 1869 et relate un voyage réalisé entre 1864 et 1867 par Frederick Whymper, les deux autres sont publiées en 1891 et 1899, et concernent les voyages d'Edmond Cotteau¹²⁹ et de Léon Boillot¹³⁰. Si l'on regarde du côté des publications et des comptes rendus des travaux de la Société de Géographie on ne note qu'une mention de l'Alaska avant 1867, en 1834¹³¹, qui consistait à retracer l'histoire des grandes découvertes de l'Amérique du Nord, et environ une vingtaine de mentions après 1867 dont près de dix dans les années 1873-1876, autour du voyage¹³² d'Alphonse Pinart (1852-1911), qui a provoqué un véritable intérêt pour cette région du Nouveau-Monde en France et lui a valu de remporter en 1874 le prix annuel pour la découverte la plus importante en Géographie, remis par la Société de Géographie.¹³³ L'achat de l'Alaska par les Etats-Unis va donc susciter un intérêt nouveau pour cette région inconnue chez les voyageurs français.

L'Alaska est encore, à la fin du XIXe siècle, une destination assez impopulaire en France du fait du peu d'informations que l'on possède sur cette région. C'est, avec l'Amazonie et la Patagonie, une des dernières régions d'Amérique à avoir été explorées par les européens et ce, pour des raisons historiques, comme nous venons de le voir, mais aussi géographiques. L'Alaska se situe, pour les français, à l'autre bout du monde : il faut d'abord franchir l'Océan Atlantique puis traverser les Etats-Unis, ce qui n'est réellement possible qu'après la construction de la voie transcontinentale de chemin de fer, en 1869¹³⁴. La possibilité de relier l'Océan Atlantique et l'Océan Pacifique sans avoir à contourner le Cap Horn est une prouesse qui explique la croissance démographique de ces régions de l'Ouest et le flot de touristes et de voyageurs que cela implique¹³⁵. Les français par exemple peuvent emprunter la *Compagnie Générale Transatlantique* pour rejoindre New-York depuis Le Havre depuis la création de la compagnie en 1855 mais les véritables paquebots pouvant amener les voyageurs en grand nombre ne sont mis en service qu'au début des années 1880. Le premier sera *La Normandie*

¹²⁹ Edmond Cotteau (1833-1896) était un photographe et journaliste français, il a effectué deux voyages en Amérique du Nord.

¹³⁰ Léon Boillot (1853-1923) a notamment écrit *Aux mines d'or du Klondike*

¹³¹ « Suites des mémoires lus à la Société de Géographie sur la découverte et la reconnaissance des côtes d'Amérique », *Bulletin de la société de Géographie*, Année 1834, p.353

¹³² Alphonse Pinart est parti entre 1871 et 1872 en Alaska, et notamment dans les îles aléoutiennes et l'archipel de Kodiak.

¹³³ Dans son « Rapport sur le concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie »; la Société de Géographie insiste sur le fait que le voyage d'Alphonse Pinart a été décisif car c'est le premier voyage français significatif et complet fait en Alaska : « [...] cette région ne nous était guère connue que par des relations incomplètes ayant trait seulement à des points isolés et qui, sous le rapport de la géographie et des sciences naturelles, laissaient à désirer. » in. « Rapport sur le concours du prix annuel pour la plus importante découverte géographique », *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, Année 1874, Janvier-Juin, Sixième Série, Tome Septième 1874, p.483

¹³⁴ Lire la partie I.2.A.

¹³⁵ En parallèle, la découverte d'or sur la *Stikine River* en 1861, à Juneau en 1880 et à *Fortymile Creek* en 1886 accélère l'arrivée de pionniers dans cette région éloignée, qu'ils soient américains ou européens.

sur lequel Georges de la Sablière embarquera en 1886. Une fois arrivés à New-York, les voyageurs bénéficient d'un large choix de lignes de chemin de fer pour atteindre la côte Ouest des Etats-Unis¹³⁶. Ils peuvent ensuite rejoindre les différents villages du Sud-Est de l'Alaska¹³⁷ par bateau : ces bateaux, parmi lesquels figurent ceux de la compagnie *Goodall and Perkins* ont été affrétés en premier lieu pour ravitailler les différents commerces et « industries » de la côte qui ne survivent plus que grâce aux échanges avec les Etats-Unis. L'Alaska devient donc une destination plus accessible grâce aux moyens de communication et de transports mis en place aux Etats-Unis à partir des années 1860.

Comme le montre le tableau de Jean-Etienne Huret¹³⁸, l'Alaska est considérée comme une aire géographique et culturelle singulière car elle se situe au carrefour de l'Asie et de l'Amérique, partagée entre la zone arctique et subarctique. L'intérêt tardif tient aussi au fait que l'identité de l'Alaska reste confuse dans l'esprit des européens : « In a real sense the Arctic and its peoples were not part of North America until recently, and in a more general sense the Arctic functioned as a separate space in the Euro-American imagination »¹³⁹. Les différentes cultures d'Alaska ne peuvent être assimilées aux cultures amérindiennes des Etats-Unis car elles appartiennent à un groupe culturel différent, celui du *North Pacific Rim*¹⁴⁰ qui comprend également les cultures des côtes Est de la Russie et de la Sibérie. Cependant, même si les européens du XIXe siècle paraissent être conscients des relations très fortes entre l'Alaska et le continent asiatique, sa toute récente acquisition par les Etats-Unis leur fait apprécier l'Alaska comme une extension de la puissance américaine et des comparaisons avec les « peaux-rouges » et les tribus indiennes des Etats-Unis, (qui, on le rappelle sont leurs seuls points de repère, donnés par les récits d'aventure qu'ils ont lus) sont inévitables. En effet, ce que connaît le voyageur français de l'Alaska, ce sont ses caractéristiques géographiques (sa situation, la présence de glaciers, de montagnes, de forêts denses), historiques, mais il ne connaît encore rien des cultures et des tribus qui l'habitent, qu'il réduit aux peuples « esquimaux ». Or, aux Etats-Unis, les tribus indiennes de la côte Nord-Ouest ainsi que les

¹³⁶ Les principales compagnies ferroviaires étaient : *Central Pacific, Union Pacific, Northern Pacific, Great Northern, Texas & Pacific, Southern Pacific, Atlantic & Pacific*.

¹³⁷ Les principales villes étant à la fin du XIXe siècle Juneau et Sitka.

¹³⁸ Jean-Etienne Huret, *La revue le Tour du Monde, 1860-1914. Etude d'ensemble et tables*, Paris, Librairie Le Tour du monde, 1996, 2^e éd. corrigée. , Tableau reproduit par Mona Huerta, *op. cit.*

¹³⁹ « Au sens propre, l'Arctique et ses populations ne faisaient pas partie de l'Amérique du Nord jusqu'à récemment, et de manière plus générale l'Arctique fonctionnait comme un espace à part dans l'imaginaire euro-américain. » Traduction personnelle, New-York, National Museum of Natural History, 1988, *Crossroads of Continents : cultures of Siberia and Alaska*, William W. Fitzhugh et Aron Crowell (dir.)

¹⁴⁰ « Le nord du Pacifique », Lire le catalogue d'exposition *Crossroads of Continents : cultures of Siberia and Alaska* publié en 1988 par l'American Museum of Natural History à l'occasion de l'exposition homonyme, pour plus de détails sur les cultures de cette aire et leurs relations.

peuples établis plus au Nord dans les régions arctiques, ne sont pas considérées par la population américaine de la même façon que les indiens vivant sur le territoire des Etats-Unis. Le sujet est en effet abordé dans *Crossroads of Continents* et cette différence y est notamment expliquée par l'importance des échanges commerciaux et en particulier le commerce de fourrures qui aurait facilité les relations entre les habitants des deux régions :

«For Eskimoan peoples there were no equivalent cycles of violence and romanticism, no clash between the urban and frontier understanding of Arctic peoples. Instead the Eskimo was usually a heroic figure, frequently a helper and provider of food, never a hostile. In the north, the symbiosis between native and non-native was particularly marked in guiding and interpreting in the fur trade, and before that in whaling. (...) In a very real sense native peoples in the Arctic remained noble savages in a way that American Indians did not (Fienup-Riordan 1995: 8-9). There was no comparable "Fall from grace".»¹⁴¹

La considération des tribus d'Alaska reste cependant mitigée car même si des échanges sont présents, les tribus alaskiennes restent encore assez mal connues dans le dernier quart du XIXe siècle, des américains comme des européens.

La seconde moitié du XIXe siècle est marquée par un regain d'intérêt pour les Etats-Unis, dont l'histoire et la culture sont diffusées en France sous la forme de récits d'aventures et de romans feuilletons, mais aussi par le biais des *Wild West Shows*, qui offrent au public une vision romantique et romancée de l'Amérique et leur donnent envie de franchir l'Atlantique. Cette redécouverte de l'Amérique est possible grâce au développement des moyens de communication et des moyens de transport. L'apparition de la vapeur, la mise en place de première ligne transatlantique et la construction de la première voie transcontinentale de chemin de fer vont permettre aux voyageurs français de voyager plus facilement et confortablement aux Etats-Unis, et d'atteindre pour la première fois l'Océan Pacifique par voie de terre sans passer par le canal de Panama. L'Alaska, récemment acquise, devient elle aussi accessible et se révèle une destination des plus exotiques puisque récemment découverte : elle attire par ses grandes étendues inexplorées et peu habitées. Dans les années 1880, l'Alaska est une des dernières régions où la recherche de grands espaces et de véritables découvertes est encore possible.

¹⁴¹ « Pour les peuples Esquimaux il n'y avait pas de cycles équivalents de violence et de romantisme, pas de heurt entre la compréhension urbaine et frontalière des peuples de l'Arctique. Au contraire, l'Esquimau est généralement une figure héroïque, souvent une aide et un fournisseur de nourriture, jamais un être hostile. Dans le nord, la symbiose entre autochtones et non-autochtones a été particulièrement marquée par le guidage et l'interprétation nécessaires dans le commerce des fourrures, et avant ça pour la chasse à la baleine. (...) De façon très concrète, les peuples indigènes de l'Arctique sont restés des nobles sauvages, contrairement aux Indiens d'Amérique (Fienup-Riordan 1995: 8-9). Il n'y a pas eu de comparable tombée en disgrâce. » Traduction personnelle, *ibid.*

3- Le voyage de 1886

A- L'Aller

A la fin du mois d'Avril de l'année 1886, Georges de la Sablière embarque au Havre, accompagné de son cousin Raoul Chereil de La Rivière, sur *La Normandie*, paquebot à destination de New-York¹⁴². Le but de leur voyage est l'Alaska, et plus précisément le Sud-Est de l'Alaska, qui fait partie de ce qu'on appelle « la Côte Nord-Ouest » de l'Amérique du Nord. Les Etats-Unis qu'il va parcourir à l'aller comme à son retour d'Alaska ne sont pas la raison de son voyage et il gardera une impression mitigée des régions qu'il va traverser. Georges de la Sablière et Raoul de la Rivière ont pour objectifs de faire des relevés scientifiques, de prendre des photographies, de chasser et d'explorer le territoire, en espérant surtout faire de l'alpinisme. Leur impatience est telle que les commentaires que nous laisse Georges de la Sablière sur la première partie de leur voyage sont peu enthousiastes. A New-York, seul le Brooklyn Bridge trouve grâce à ses yeux¹⁴³, tandis qu'à Washington, qu'ils ont atteint en train dans une *pullman-car*, « les splendeurs du capitole [le] laissent froid »¹⁴⁴. Le 15 Mai, les deux voyageurs arrivent à Chicago où ils visitent, comme la plupart des touristes de l'époque, les abattoirs impressionnants. Là encore, Georges de la Sablière aborde cette nouvelle ville de 600 000 habitants en accordant bien plus d'intérêt à ce qu'elle était avant son grand développement: « Est-il besoin de rappeler qu'il y a de cela moins d'un siècle on vous scalpait dans ce coin perdu de l'Amérique »¹⁴⁵. De Chicago, les deux cousins partent en train pour Denver et le Colorado, mais le paysage les déçoit, Georges de la Sablière évoque une ressemblance des installations avec les fermes de la Beauce et écrit : « On voit les Montagnes Rocheuses très longtemps avant d'arriver à Denver mais sans traverser aucun joli pays »¹⁴⁶. Arrivés à Denver, les deux voyageurs trouvent une ville loin de la description qui en était faite

¹⁴² Pour cette partie sur son voyage de 1886, les informations proviennent de la correspondance reçue et envoyée par Georges de la Sablière, de ses différents carnets de notes et feuilles de notes, ainsi que de l'article de

¹⁴³ «Le pont de Brooklyn peut toutefois, s'apparenter à un monument "à l'européenne"; il constitue une attraction majeure que l'on se doit de visiter, voire de traverser (...)il s'agit d'une des rares occasions à New York, comme, sans doute, dans le reste du pays, où les Français vantent les Américains d'avoir su rendre aussi beau un ouvrage utilitaire. », Jacques Portès, *op. cit.*, p. 65

¹⁴⁴ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°1

¹⁴⁵ *Ibid.*

¹⁴⁶ Georges de la Sablière cité par Serge Duigou, « Georges de la Sablière : Un quimpérois en Alaska en 1886 », *Revue Pays de Quimper*, n°3, Pont Labbé, Editions Cap Caval, p.8

dans les récits de Fenimore Cooper ou de Gustave Aimard : « ce terrible Colorado dont malheureusement la légende est absolument détruite pour moi maintenant. Nous avons trouvé Denver la ville la plus honnête et la plus civilisée du monde, pas un revolver, pas une carabine, pas le moindre bowie knife et des figures bien plus plaisantes qu'à Chicago et New York »¹⁴⁷. Georges de la Sablière et son cousin comprennent alors qu'ils arrivent trop tard pour ce *Far West* tant idéalisé, regorgeant de danger et d'aventures, et qu'ils vont devoir trouver le leur dans des régions plus éloignées. Avant de quitter le Colorado, ils font une halte au *National Monument Park* où Georges de la Sablière va prendre ses premières photographies depuis le début du voyage¹⁴⁸. Ils prennent ensuite la route de Salt Lake City, pour ensuite traverser la Sierra Nevada et arriver à San Francisco, le tout toujours en train. Depuis San Francisco, un bateau à vapeur¹⁴⁹ les emmène à Portland, d'où ils reprennent le train pour Olympia, près de Seattle. De là, ils reprennent le bateau, l'*Ancon* qui va les emmener à Victoria sur l'île de Vancouver.

B- L'Alaska

L'île de Vancouver¹⁵⁰ est la dernière étape pour Georges de la Sablière et Raoul Chereil de la Rivière avant leur arrivée à destination sur le nouveau territoire américain, et déjà leur enthousiasme se fait sentir. L'île de Vancouver est moins peuplée et plus sauvage que tout ce qu'ils ont vu jusqu'ici, mais ils restent conscients du changement qui s'opère alors dans ces régions: « Vancouver n'est plus cette île perdue dans les solitudes (...) Mais il ne faudrait pas, dans l'excès contraire, considérer Vancouver comme ayant atteint l'apogée de la civilisation. L'île n'est même pas entièrement connue, on peut y faire de longs voyages de découverte où l'explorateur trouvera mille dangers »¹⁵¹. Pour les deux voyageurs, l'île de Vancouver est une étape de transition avant d'atteindre leur but, le Sud-Est de l'Alaska mais pour eux déjà, « Victoria représente à l'heure actuelle l'*ultima thulé* de la civilisation »¹⁵². Le terme *Ultima Thulé* désigne, en littérature¹⁵³ « the furthest possible place in the world. Thule was the

¹⁴⁷ Serge Duigou, *Ibid.*, p. 8

¹⁴⁸ Paris, Bibliothèque Nationale de France, (SG WF-82), 50 photographies du Colorado et surtout d'Alaska, par Georges de La Sablière, don G. de la Sablière en 1887

¹⁴⁹ Le bateau appartient à la *Pacific Coast Company*.

¹⁵⁰ Elle fait partie de la colonie de la Colombie Britannique (appartenant elle-même au Royaume-Uni) depuis 1866.

¹⁵¹ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes 1

¹⁵² *Ibid.*

¹⁵³ Le terme sera notamment repris par Edgar Allan Poe.

northernmost part of the habitable ancient world. »¹⁵⁴. L'expression est issue de la culture Thulé¹⁵⁵, dont les membres étaient les ancêtres préhistoriques des Inuit, installés d'abord en Alaska autour de l'an 900¹⁵⁶ puis au Canada et au Groenland au XIIIe siècle. L'emploi de ce terme par Georges de la Sablière montre que pour lui, les terres qu'il y a au Nord de l'île de Vancouver sont les dernières à avoir été explorées, les dernières où l'aventure et le dépaysement sont encore possibles puisque la civilisation occidentale vient tout juste de s'y installer. Il ajoute : « Au delà, nous trouverons même une capitale, on verra quelle capitale mais à partir de Vancouver plus de voies ferrées, plus de télégraphe, c'est le vrai far west qui commence, le pays neuf que nous venons chercher de si loin, un rêve qui se réalise ! »¹⁵⁷.

Depuis Victoria, Georges de la Sablière et Raoul de la Rivière reprennent leur voyage sur l'*Ancon* sur lequel ils retrouvent Madge Healy¹⁵⁸, et Heywood Seton-Karr avec qui Georges avait correspondu avant son départ en février 1886, et qui voyageait avec eux depuis les Etats-Unis; à Portland. Heywood Seton-Karr était un naturaliste parti en mission scientifique en Alaska, financée par le New-York Times. On trouve plus d'informations sur cette expédition dans les Comptes Rendus de la Société de Géographie :

« [Amérique] - M. Fréd. Schwatka¹⁵⁹ écrit de New-York, 31 Mai, qu'il va entreprendre une exploration dans les montagnes de Saint-Elie (St Elias Alps), en Alaska. Il bornera probablement ses recherches au côté de cette chaîne qui regarde la mer. Six ou huit personnes seulement l'accompagneront : la partie scientifique sera sous la direction du Dr. William Libbey jr¹⁶⁰, professeur de géographie physique au Collège de Princeton. L'expédition est sous le patronage du *New York Times* dont M. G. Jones est propriétaire. C'est le 14 Juin que l'expédition a dû partir des Etats-Unis, sur un steamer d'Alaska. »¹⁶¹

Selon Georges de la Sablière, Heywood Seton-Karr assurait la partie artistique de l'expédition et on retrouve, dans les archives de l'Alaska State Library, les carnets de dessins de Seton-Karr, qu'il a remplis lors de cette mission¹⁶². Leur but était d'escalader le Mont

¹⁵⁴ « L'endroit le plus éloigné au monde. Thulé était la partie la plus septentrionale du monde ancien. » Traduction personnelle, « Ultima Thule », *Encyclopaedia Britannica Online*, <http://www.britannica.com/EBchecked/topic/613358/ultima-Thule>

¹⁵⁵ Le nom « Thulé » est éponyme du site groenlandais où ont été retrouvés les premiers vestiges archéologiques de cette civilisation.

¹⁵⁶ « Thule Culture », *Encyclopaedia Britannica Online*, <http://www.britannica.com/EBchecked/topic/594286/Thule-culture>

¹⁵⁷ Gouesnac'h, Archives familiales de M. Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, *ibid*.

¹⁵⁸ Madge Healy est une amie de la famille De la Sablière installée aux Etats-Unis.

¹⁵⁹ Frederick Schwatka (1849-1892) était un militaire et explorateur américain des régions arctiques, notamment le Groenland et l'Alaska.

¹⁶⁰ William Libbey Jr (1855-1927) était un professeur de géographie de l'université de Princeton, Etats-Unis.

¹⁶¹ « Amérique », *Comptes Rendus des séances de la Société de Géographie et de la commission centrale*, Séance du 18 Juin 1886, Année 1886, p.365

¹⁶² Alaska State Library, Carnet de croquis d'Heywood W. Seton-Karr, 1886-1887, Alaska's Digital Archives, <http://vilda.alaska.edu/cdm/compoundobject/collection/cdmg21/id/6097/show/5951/rec/5>

Saint-Elie¹⁶³ et d'en rapporter des panoramas, ainsi que des données scientifiques plus précises leur permettant d'améliorer les cartes de la région et de préciser la hauteur du Mont Saint-Elie. Georges de la Sablière évoque leur objectif : « L'objet de ce voyage était une évaluation précise de la hauteur de cette énorme montagne, côtée 19 500 pieds sur les cartes, d'après un mesurage assez ancien et fort primitif »¹⁶⁴. Seton-Karr, Libbey et Schwatka resteront avec le groupe de passagers de l'*Ancon* jusqu'à la mi-Juillet 1886.

L'*Ancon* s'arrêtera ensuite à Fort Simpson¹⁶⁵ avant de refranchir la frontière canadienne avec les Etats-Unis pour faire une halte à Fort Wrangel¹⁶⁶, première étape du périple en Alaska. Ils y resteront le temps de prendre quelques photographies puis repartiront pour le point le plus au nord qu'ils atteindront : Juneau¹⁶⁷. Avant que Juneau ne devienne capitale de l'état d'Alaska en 1906, elle n'était en 1886 qu'un petit village créé suite à la découverte de l'or dans la région en 1880 par Joe Juneau¹⁶⁸ et Richard Harris¹⁶⁹, région alors habitée par les indiens Tlingit. Important centre aurifère, Juneau était un point de passage pour les touristes intrigués et pour les chercheurs d'or venus dans l'espoir de faire fortune. Mais les villages intéressent très peu les deux voyageurs qui partent dès le lendemain dans la nature et plus précisément dans la baie de *Taku Inlet* avec pour objectif premier de « mesurer la vitesse d'un grand glacier qui tombe dans la mer »¹⁷⁰. Une fois sur place, ils ne peuvent accéder à la baie de très près du fait de la quantité importante de « glaces flottantes » et partent explorer les environs : « nous avons passé notre temps à courir les environs et à prendre des photographies »¹⁷¹. Ils ont vu le *Schulze Glacier*¹⁷² et vont également chasser du phoque mais ne ramèneront finalement aucune donnée scientifique de *Taku Inlet*. On suppose que c'est à ce moment de leur voyage que les deux cousins sont partis pour la baie des glaciers, à quelques miles à l'ouest de Juneau pour découvrir le plus impressionnant d'entre eux, le glacier Muir. De retour à Juneau, La Sablière et son cousin décident de trouver un guide indien qui puisse les emmener chasser l'ours. Ils rencontrent hors du village le shaman In-to-

¹⁶³ Il a longtemps été considéré comme la montagne la plus haute d'Amérique du Nord.

¹⁶⁴ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°3

¹⁶⁵ Fort Simpson (Canada, à ne pas confondre avec Fort Simpson, Alaska) a été construit par la Compagnie de la baie d'Hudson en 1834, le poste a fermé en 1911 et le campement prit le nom de Port Simpson après un incendie en 1915. Lire « Tsimshian Prehistory – the villages », par le Musée Canadien des Civilisations, <http://www.civilization.ca/cmce/exhibitions/aborig/tsimshian/vilintre.shtml>

¹⁶⁶ Fort Wrangel a été rebaptisé Wrangell en 1902.

¹⁶⁷ A partir de ce point, les notes et les lettres de Georges de la Sablière ne précisent que très peu de dates et on adopte ici le trajet que Serge Duigou a déduit de ces sources et qu'il communique dans son article : « Georges de la Sablière : Un quimpérois en Alaska en 1886 », *Revue Pays de Quimper*, n°3, Pont Labbé, Editions Cap Caval, pp. 7-15

¹⁶⁸ Joe Juneau (1836-1899) était un mineur et un chercheur d'or américain.

¹⁶⁹ Richard Harris (1883-1907) était un mineur et chercheur d'or américain.

¹⁷⁰ Georges de la Sablière cité par Serge Duigou, *ibid*.

¹⁷¹ Georges de la Sablière cité par Serge Duigou, *ibid*.

¹⁷² Le *Schulze Glacier* sera renommé *Taku Glacier*, puis *Foster Glacier* (à ne pas confondre avec un glacier homonyme en Antarctique).

nook qui, après une entrevue mouvementée va leur recommander un de ses fils comme guide. Divers événements amènent plusieurs membres de la famille d'In-to-nook à accompagner les deux voyageurs, ce qui va leur permettre de vivre au quotidien au sein d'une famille indienne Tlingit. La Sablière tue un ourson avec sa Winchester. De retour à Juneau, ils tenteront de faire poser In-to-nook pour une série de photographies¹⁷³.

Sitka, sur l'île Baranof, est leur prochaine étape. Ils y sont accompagnés par l'équipe de Frederick Swatka ainsi que par deux autres américains, les frères Higginbotham, de Chicago, avec lesquels, accompagnés de trois guides indiens, ils partent chasser dans les forêts alentours. Swatka, Libbey et Seton-Karr partiront le 10 Juillet pour le Mont Saint Elie sur *La Pinta*. A propos de leur expédition, Georges de la Sablière écrit : « Au bout de 5 jours de promenades dans les forêts et dans les glaciers, ces messieurs en eurent assez, ce que je comprends parfaitement, d'autant plus qu'ils avaient reconnu (...?) loisir que l'ascension du pic était impossible comme ils la tentaient par le Sud »¹⁷⁴. Il précisera ensuite que les résultats de l'expédition ne sont pas très concluants même s'il attend avec impatience les photos du mont Saint-Elie, et que quelques observations géographiques (la signalisation d'une rivière, la nomination de quelques glaciers dont un a été nommé du nom du professeur français Agassiz) ont été réalisées.

Georges de la Sablière et Raoul de la Rivière avaient eux aussi considéré l'ascension du mont Saint-Elie : le premier le mentionne dans sa correspondance et il demande notamment à Seton-Karr, avant de partir pour l'Alaska des photographies et des renseignements sur celui-ci. Faute de préparation, les deux cousins se contenteront de gravir le mont Edgecombe¹⁷⁵ qui culmine à 976m d'altitude et surplombe l'île Kruzof, faisant face à la ville de Sitka. Ce volcan éteint a été nommé par James Cook en 1778, et gravi pour la première fois en 1803 par Urey Lisianski. Selon Georges de la Sablière, « la description du panorama du mont Edgecombe n'est pas assez précise »¹⁷⁶, et le volcan n'aurait pas été gravi depuis plus de vingt ans :

« Le mont Edgecombe n'avait pas été gravi depuis le temps des russes voilà plus de 20 ans, et ces russes, qui, d'après la légende l'aurait visité jadis, n'ayant pas laissé le moindre récit de leur course, j'ai cru pouvoir décrire un peu longuement ce volcan remarquable, éteint depuis moins d'un siècle, qui tenait il y a si peu de temps une place importante dans la ceinture volcanique du Pacifique entre les anciens volcans de la Colombie et ceux encore actifs du Nord de l'Alaska. »¹⁷⁷

¹⁷³ Cette série de photographies est présente dans les albums du fonds de Monteil et sera étudiée plus précisément dans la partie II.

¹⁷⁴ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°3

¹⁷⁵ Dans ses notes, Georges de la Sablière indique qu'il prévoit l'ascension pour le 4 Juillet.

¹⁷⁶ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°3

¹⁷⁷ *Ibid.*

La Sablière décrit longuement¹⁷⁸ leur ascension du volcan, qu'il qualifie dans un brouillon de lettre¹⁷⁹, de dure mais assez rapide, puisque celle-ci peut se faire en une journée. Au sommet du cratère, les trois « géants de glace » Fairweather, Crillon et Lapérouse¹⁸⁰ « brillent comme des diamants et nous éblouissent de soleil ». Les deux voyageurs sont enchantés par le spectacle et trouvent, au sommet du mont Edgecombe, précisément ce qu'ils sont venus chercher : la splendeur et l'immensité de la nature, dans toute sa solitude. Georges de la Sablière raye « Il défierait le pinceau d'un maître »¹⁸¹, puis ajoute « Quel amas de splendeurs prodigués sur ce point du globe si énorme que les mots manqueraient pour rendre l'extase qui nous saisit »¹⁸². Malheureusement, La Sablière pense avoir raté ses photographies car le temps n'était pas assez clément. Les deux voyageurs ramèneront cependant quelques données topographiques, dont une nouvelle estimation on ne peut plus juste de la taille du volcan, dont il estime l'altitude entre 3200 et 3300 pieds, ce qui s'avère aujourd'hui exact¹⁸³.

On ne sait si l'ascension du Mont Edgecombe clôture le voyage ou si les voyageurs sont retournés à Juneau et sur la côte avant de repartir pour la côte Est du pays.

C- Le Retour

Les deux cousins regagnent ensuite l'île de Vancouver par bateau puis rejoignent la ville de Revelstoke, toujours en Colombie Britannique, par voie de chemin de fer. Apprenant qu'ils ne peuvent prendre le bateau pour naviguer sur le fleuve *Columbia* et sur les lacs qui en dépendent, Georges de la Sablière et Raoul de la Rivière doivent embarquer sur un « petit bateau qu'il a fallu mener à la rame tout le temps »¹⁸⁴. La navigation qui s'annonçait périlleuse s'avère rapide en raison des courants qui leur sont favorables. Ils prennent ensuite le train jusqu'à Spokane, pour atteindre le *Yellowstone National Park*, une des grandes destinations touristiques de l'Ouest des Etats-Unis¹⁸⁵. D'après ses notes, Georges de la Sablière restera de marbre face à ces impressionnants geysers qu'il qualifie de « fort

¹⁷⁸ Il est très précis dans ses descriptions et examine notamment tous les types de roches et de végétation qu'il rencontre.

¹⁷⁹ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Brouillon de lettre non daté

¹⁸⁰ Le mont Fairweather fait 4671 m, le mont Crillon fait 2700 m, le mont Lapérouse fait 3270 m. Ils font tous trois parti de la chaîne de montagnes du mont Saint-Elie, au sud-est de l'Alaska.

¹⁸¹ Il parle du spectacle offert par le panorama.

¹⁸² Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°3

¹⁸³ Dans un brouillon de lettre conservé dans les archives familiales de Christian de la Sablière au domaine de Gouesnac'h, Georges de la Sablière affirme que 2258 pieds, l'altitude du mont Edgecombe alors estimée avant son ascension, est trop faible et il propose une hauteur entre 3200 et 3300 pieds. Aujourd'hui, la hauteur admise du volcan est de 3201 pieds soit 976 mètres.

¹⁸⁴ Serge Duigou, « Georges de la Sablière : Un quimpérois en Alaska en 1886 », *Revue Pays de Quimper*, n°3, Pont Labbé, Editions Cap Caval, p. 14

¹⁸⁵ « Il lui faut faire un effort particulier pour aller voir de plus près (...) les grands sites naturels ; Yellowstone ou le Grand Canyon. Avant les années 1890, le voyageur audacieux doit se jucher sur d'épouvantables chars à bancs, quand ce ne sont pas des diligences qui évoquent celles du temps de Louis XIV, et empruntent des pistes à peine tracées, chaotiques et poussiéreuses, accepter des abris en rondins », Jacques Portès, *op. cit.*, p. 81

curieux ». Mais il ajoute « (...) le pays est vraiment trop touristique et de plus assez laid. Il n'y a décidément que l'Alaska ! Nous en raffolons de plus en plus. »¹⁸⁶. De Yellowstone, ils reprendront la route pour Saint-Paul, Minnesota¹⁸⁷, puis pour Duluth, pour enfin parcourir les quatre lacs qui les séparent du Canada. Ils feront ensuite une halte à Montréal et à Québec, pour rejoindre New-York et prendre le bateau du retour le 14 Septembre 1886.

Le voyage que les deux cousins ont entrepris en cette année 1886 les a enthousiasmés, notamment la région pour laquelle ils étaient partis, l'Alaska. Deux regrets animent cependant Georges de la Sablière dès son retour. Le premier est de n'avoir pas pu gravir le Mont Saint-Elie. Cette ascension reste un rêve pour le jeune breton, qui motivera son retour en Alaska trois ans plus tard, en 1889. Le deuxième regret de Georges de la Sablière est de ne pas avoir pris assez de photographies. Alors qu'ils sont sur le chemin du retour, dans une lettre datée du 21 Août 1886, Georges de la Sablière écrit à Vette, une amie de sa sœur :

« Je ne t'ai jamais parlé de la partie photographique. Elle est tout à fait manquée. Sauf une centaine de vues prises en Alaska, mes autres paquets de plaques sont restés un peu partout sur la route. C'est surtout le refus de services de mon compagnon qui m'a découragé. Raoul a l'horreur de la photographie et c'est vraiment trop fatigant et difficile de tout faire seul. Je l'ai pris en Alaska, où le bon climat me permettait plus de fatigue, mais dans les pays chauds (tout le reste) j'ai mieux aimé y renoncer tout à fait. Du reste, tout est déjà photographié, sauf la Columbia et la fumée des bois qui brûlent tout autour y est tellement épaisse que je n'aurais pas pu y faire grand chose de bon. »¹⁸⁸

Les conditions climatiques et le peu d'intérêt manifesté par Raoul de Chéreil pour le médium photographique ont quelque peu découragé Georges de la Sablière qui, malgré les nombreux clichés qu'il ramène, est déçu par leur qualité. La photographie est pourtant, en cette fin de XIXe siècle, un outil très précieux pour le voyageur.

¹⁸⁶ Serge Duigou, *ibid.*, p.14

¹⁸⁷ Serge Duigou écrit Missouri mais si on étudie le trajet et la carte des chemins de fer de 1885, l'état du Minnesota paraît plus logique.

¹⁸⁸ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 21 Août 1886 envoyée par Georges de la Sablière à Vette

4- Le rôle de la Photographie

A- Evolution des techniques photographiques de la fin du XIXe siècle

A partir des années 1870, la pratique photographique, du point de vue technique, comme du point de vue social, évolue. En 1851, Frederick Scott Archer¹⁸⁹ avait inventé le négatif au collodion humide¹⁹⁰, qui remplaça les plaques à l'albumine. Le photographe devait dans un premier temps préparer la plaque de verre, c'est à dire l'enduire de collodion¹⁹¹ puis la sensibiliser en la faisant tremper dans un bain de nitrate d'argent. La plaque était ensuite égouttée, mise en place puis exposée, cette dernière opération ne durait que quelques secondes. La plaque était alors développée en chambre noire : cette opération devait impérativement se dérouler lorsque le collodion était encore humide. Lorsque la pellicule de collodion devenait sèche, la plaque de verre n'était plus sensible à la lumière. La sensibilisation, la prise de vue, le développement sont autant d'étapes délicates qui nécessitaient un réel savoir-faire. Ce procédé a été largement utilisé jusqu'à l'apparition des plaques au collodion sec. L'émulsion utilisée pour réaliser les plaques au collodion humide était strictement la même mais elle subissait un tannage¹⁹², qui permettait de l'utiliser à sec. On pouvait donc préparer les plaques à l'avance, et les développer longtemps après leur exposition. Le seul inconvénient de ces plaques était qu'elles étaient beaucoup moins sensibles à la lumière (près de huit fois moins) que les plaques au collodion humide, il fallait donc revenir à un temps d'exposition plus long, et beaucoup de professionnels continuèrent à utiliser l'ancien procédé. Dans les années 1870, Richard Leach Maddox¹⁹³, allergique au collodion, découvrit une nouvelle émulsion photosensible qu'il mis finalement au point en 1878 : le gélatino-bromure d'argent. Les plaques de verre étaient enduites d'un mélange de gélatine, de bromure de potassium et de nitrate d'argent, puis séchées, et stockées, avant leur exposition. Celle-ci ne durait qu'une fraction de seconde (1/100) et cette nouvelle invention

¹⁸⁹ Frederick Scott Archer (1813-1857) était un photographe britannique à qui l'on doit l'invention du collodion humide.

¹⁹⁰ « Frederick Scott Archer », *Encyclopaedia Britannica Online*, <http://global.britannica.com/EBchecked/topic/32727/Frederick-Scott-Archer>

¹⁹¹ Le collodion est un nitrate de cellulose dissous dans un mélange d'alcool et d'éther découvert par Ménard en 1846 (wiki)

¹⁹² Antoine Lefébure, *op. cit.*,

¹⁹³ Richard Leach Maddox (1816-1851) était un photographe britannique à qui l'on doit l'invention du négatif à la gélatine.

allait ainsi permettre l'instantanéité. La photographie pouvait désormais capturer le mouvement et autoriser la figure humaine¹⁹⁴ : le médium ne dictait plus le sujet.

Instauré en 1847, le verre resta le support principal du négatif photographique jusque dans les années 1890. Sa transparence permettait une qualité et une précision que n'avait pas l'ancien négatif papier. Les plaques de verres étant assez lourdes et fragiles, il leur fut préféré le film de celluloid, découvert en 1868 par John W. Hyatt¹⁹⁵ en mélangeant du nitrate de cellulose et du camphre, vendu dès lors par rouleaux.

Concernant les papiers photographiques, le papier albuminé est, avec le papier salé, le papier le plus utilisé au XIXe siècle, depuis son invention en 1850 par Louis Blanquart Evrard. La feuille de papier était enduite d'une couche d'albumine, de blanc d'œuf, avec du sel, qu'il fallait ensuite sensibiliser dans un bain de nitrate d'argent. Il est ensuite mis en contact avec les plaques de verre, quel que soit le procédé photosensible utilisé, et exposé. Le papier impressionné est ensuite fixé et lavé dans l'eau¹⁹⁶. Le papier salé et le papier albuminé avaient cependant l'inconvénient de créer une image relativement instable : « le tirage positif sur papier salé ou albuminé constituait une image instable, car les sels d'argent imparfaitement fixés continuaient à réagir à la lumière (...) »¹⁹⁷. Le papier albuminé continuera cependant d'être utilisé bien après l'invention du papier gélatino-argentique, jusqu'à la fin des années 1890 : « like the collodion wet plate, albumen paper died a lingering death »¹⁹⁸.

Ces inventions concernant les supports de l'image photographique produisent un écho dans le domaine du matériel de prise de vue. Les progrès faits en matière de sensibilité des négatifs vont permettre l'abandon du trépied et la création de chambres photographiques plus petites, que l'on peut prendre à la main. La généralisation de l'obturateur est également une petite révolution : « The far greater rapidity of the gelatin dry plate, of necessity, brought with it the shutter. »¹⁹⁹. En effet, l'obturateur remplace, à la fin des années 1880, les bouchons que le photographe devait poser sur l'objectif une fois la durée d'exposition de la plaque jugée suffisante. Cette technique imprécise et approximative fut remplacée par l'obturateur à

¹⁹⁴ Antoine Lefébure, *op. cit.*, p.23

¹⁹⁵ John W. Hyatt (1837-1920) était un chimiste américain, à qui l'on doit l'invention du celluloid.

¹⁹⁶ J.C.H. King et Henrietta Lidchi (dir.), *op.cit.*, p.32

¹⁹⁷ Michel Frizot (dir.), *Nouvelle Histoire de la Photographie*, Paris, Bordas, 1994, p. 225

¹⁹⁸ « comme la plaque au collodion humide, le papier albuminé connut une mort lente », Traduction personnelle, Robert Taft, *Photography the American Scene, a social history*, New-York, Mac Millan, 1938, p. 391

¹⁹⁹ «La rapidité beaucoup plus grande de la plaque sèche à la gélatine amena avec elle, par nécessité, l'obturateur » Traduction personnelle, Robert Taft, *ibid.*, p.374

multiples lames : « symbole de la nouvelle précision de l'œil mécanique : celui qui transforme définitivement les anciennes chambres photographiques en véritables appareils »²⁰⁰.

Ces formats plus petits et plus pratiques, dont le plus populaire à l'époque est le « détective » permettent de faciliter le transport de l'appareil et de favoriser la discrétion de la prise de vue. Le Kodak est le symbole de ces nouveaux appareils, accessibles à tous²⁰¹.

« Toutes ces nouvelles entreprises cherchèrent par diverses voies à combiner la nouvelle émulsion avec des appareils de format réduit, à la maniabilité accrue. En 1881, une firme américaine proposait des "appareils pour les millions" au format 4x5 pouces et au prix de 10 dollars. Cette ruée nourrit une première expansion de la pratique amateur qui allait devenir un phénomène social sensible à partir de 1884-1885, sans pour autant remettre en cause la suprématie traditionnelle des professionnels. »²⁰²

A la fin des années 1870, une industrialisation et une standardisation des procédés photographiques permettent une baisse de prix, une plus large diffusion et un accès favorisé à la photographie pour un public plus large. Cette démocratisation de la pratique photographique va entraîner, jusque dans les années 1920 un essor de la pratique amateur. La figure de l'amateur apparaît dès les débuts de la photographie au début du XIXe siècle, mais la complexité des procédés avait réservé cette pratique aux personnes issues d'un milieu bourgeois aisé. A la fin du XIXe siècle, la simplification des procédés et notamment l'apparition des plaques sèches et de petits appareils portatifs plus facilement maniables favorisent le développement de la pratique amateur depuis 1884-1885. Celle-ci est pour une bonne partie liée à une élite de la haute bourgeoisie, pour qui sont mis en place des clubs de photographie, et publiés des journaux spécialisés et des manuels : « Dans le même temps, à travers l'apparition d'un nouveau genre de l'édition photographique – le manuel à destination des amateurs-, se dessine un profil d'amateur sensiblement différent : celui du bourgeois, plutôt cultivé, ayant pour vocation d'Ingres la photographie, désireux d'en maîtriser les principales étapes techniques, et qui n'est pas sans évoquer, par bien des aspects, la figure du grand amateur des tout premiers temps du médium, quarante ans auparavant. »²⁰³. Cette

²⁰⁰ Quentin Bajac, *La photographie, l'époque moderne : 1880-1960*, Paris, Gallimard, Découvertes Gallimard, 2005, p. 16

²⁰¹ « Eastman lance en 1888, le premier appareil kodak (...). L'appareil est équipé d'un rouleau négatif de papier (puis de celluloïd, à partir de 1889) permettant la réalisation de 100 prises de vue. A l'épuisement des poses, l'appareil est retourné à la boutique où le film est développé, tiré puis remplacé pour la somme de 10 dollars. Onéreux (25 dollars) et offrant une qualité d'images limitée, le kodak n°1 connaît néanmoins un succès certain, poursuivi par ses successeurs. En 1900, l'entreprise lance le premier de la série des Kodak Brownie. Au prix défiant toute concurrence d'un dollar pièce, plus de cent mille exemplaires en sont vendus la première année », Quentin Bajac, *ibid.*, p. 17

²⁰² François Brunet, *La Naissance de l'Idée de Photographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012, p.229

²⁰³ Quentin Bajac, *ibid.*, pp. 18-19

« épidémie de photographie »²⁰⁴ va également toucher un nouveau type d'amateur, représenté dans les publicités Kodak par la femme ou l'enfant démontrant ainsi la facilité de la prise de vue en cette fin de XIXe siècle. En parallèle de cet essor, la photographie dite « d'atelier » va peu à peu perdre de la vitesse, concurrencée par la pratique de l'amateur.

Cette évolution va également permettre à une pratique photographique individuelle d'émerger. Avant l'apparition des plaques sèches et des nouveaux appareils photographiques, la préparation des plaques, la prise de vue et le développement, étaient réalisées collectivement, que ce soit en atelier ou à l'extérieur, où l'encombrement des chambres, des plaques de verre et des préparations chimiques nécessitaient plusieurs mains :

« Dans les ateliers de portrait, comme dans les missions d'exploration, la pratique photographique releva le plus souvent d'une organisation collective, et d'une configuration technique qui, par la taille des matériels et la lenteur des procédures, ne laissait guère de place à l'exercice de regards individuels. Alors que les esthétiques romantiques valorisaient la fonction révélatrice du regard de l'artiste, la chambre photographique du XIXe siècle n'était pas un instrument au service d'un regard; elle formait avec le monde un milieu au sein duquel évoluaient le photographe et ses assistants, cherchant à obtenir "la meilleure vue" d'un "sujet" souvent choisi ou apprêté collectivement. Quand bien même trouve-t-on dans la sphère professionnelle des individualités plus affirmées, dont les images autorisent rétrospectivement la thèse d'une "invention du regard" photographique au XIXe siècle, on doit rappeler que ces images furent en général encadrées par ce que Rosalind Krauss appelle des "espaces discursifs" (ceux de la science, de l'édition illustrée, du commerce stéréoscopique), qui tendaient à exclure l'expression d'une subjectivité. »²⁰⁵

L'opérateur peut désormais tout réaliser individuellement de la prise de vue au développement et grâce aux plaques pré-préparées et aux développements réalisés par des photographes professionnels ne se concentrer que sur la prise de vue. La naissance d'un regard véritablement individuel va entraîner une recherche de l'émotion et de la création qui n'existait pas auparavant.

L'évolution des techniques, des procédés et du matériel photographique va permettre de faciliter l'accès à la photographie et de démocratiser cette invention encore récente et jusque-là réservée à une élite. Si cette élite représente encore, dans le dernier quart du XIXe siècle,

²⁰⁴ « (...) dans un renouveau d'intérêt de la presse populaire pour le sujet, le *New-York Times* rapporta en 1884 une « épidémie de photographie ». », François Brunet, *op. cit.*, 232

²⁰⁵ François Brunet, *op. cit.*, p. 219

une part importante du public amateur, un public d'origine plus modeste va lui aussi pouvoir accéder à la pratique photographique.

B- Intérêt de ces évolutions pour l'utilisation de la Photographie en Voyage

« L'idée de départ engendrant celle de retour, la notion de découverte va de pair avec celle de mémoire : l'explorateur glaneur se doit de capter, consigner, conserver ses souvenirs par le biais d'échantillons, de dessins, photos et notes manuscrites. »²⁰⁶

L'explorateur n'a pas attendu l'invention de la photographie pour rapporter de ses voyages des représentations visuelles, souvenirs de ce temps révolu. Il rentrait de voyage avec des croquis et des aquarelles représentant aussi bien la faune et la flore que les populations rencontrées sur place, auxquelles s'ajoutaient des cartes détaillées que les voyageurs avaient réalisées lors de l'expédition. Ces représentations visuelles sont systématiquement utilisées comme des illustrations des notes de voyage rapportées par les explorateurs.

« The co-presence of visual representation and travelling was determined most powerfully by the general project of European expansion »²⁰⁷ : l'utilisation de ces modes de représentations était en effet lié à l'expansion européenne, ce qui explique l'usage immédiat que l'on a fait de la photographie en voyage dès les années 1850 et les débuts de la colonisation européenne. Les voyageurs ont tout de suite compris l'intérêt de la Photographie. L'avantage principal qu'avait celle-ci sur les autres modes de représentation était son caractère de preuve. Le photographe déclenche la prise de vue, une quantité de lumière vient impressionner une plaque sensible, à un moment donné, et on obtient une photographie. Toute photographie est par nature un indice, qui révèle ce qui a été, à un instant T²⁰⁸. Comme l'a si justement souligné Roland Barthes dans *La Chambre Claire*, « Toute photographie est un certificat de présence. Ce certificat est le gène nouveau que son invention a introduit dans la famille des images »²⁰⁹. C'est ce nouveau caractère de témoignage instantané, propre au médium photographique, qui va lui permettre de se distinguer de la peinture et du dessin, dont

²⁰⁶ Antoine Lefébure, *op. cit.*, p.16

²⁰⁷ « La co-présence de la représentation visuelle et du voyage a été déterminée avec plus de force par le projet général de l'expansion européenne », Traduction personnelle, Peter Osborne, *Travelling light : photography, travel and visual culture*, Manchester, New York, Manchester University Press, 2000, p. 7

²⁰⁸ « La photographie ne remémore pas le passé (rien de proustien dans une photo). L'effet qu'elle produit sur moi n'est pas de restituer ce qui est aboli (par le temps, la distance), mais d'attester que cela que je vois, a bien été », Roland Barthes, *La chambre claire : note sur la photographie*, Paris, Gallimard, Cahiers du cinéma, 1980, p. 129

²⁰⁹ Roland Barthes, *ibid.*, p.135

elle va petit à petit prendre la place au service de la mémoire, liée au voyage et à l'événement. Cette substitution de la photographie aux autres médiums se fait, comme on l'a évoqué précédemment, en parallèle de l'expansion européenne qui commence dans les années 1850, ce qui correspond également aux Etats-Unis à la guerre de Crimée²¹⁰ durant laquelle la photographie a fait sa première apparition en tant que mode de représentation de l'Histoire, remplaçant le dessin, la peinture, la gravure²¹¹. La photographie fut d'ailleurs longtemps associée à la lithographie et à la gravure du fait de son utilisation documentaire et parfois illustrative. En effet, un grand nombre de photographies a longtemps été reproduit par la gravure, notamment dans les revues de voyages et les journaux illustrés²¹².

L'utilisation de la photographie en voyage, sur le terrain, se développe dès les années 1850 mais ne sera techniquement favorisée qu'avec l'invention des plaques sèches (collodion sec et plus généralement, le gélantino-bromure d'argent) et des appareils photographiques portatifs, une vingtaine d'années plus tard. Il y a bien sûr eu des photographes-voyageurs dès l'invention du daguerréotype mais les conditions de préparation du matériel et de transport de celui-ci sont extrêmement contraignantes. Même l'utilisation du collodion humide demandait un grand investissement et de l'expérience. Le matériel (chambre photographique, la chambre noire, trépied, produits chimiques, plaques de verre) était très lourd et très encombrant²¹³, il fallait donc être à plusieurs pour pouvoir le déplacer, et il était également très fragile. De plus, il fallait préparer les plaques sur site et les exposer de suite, tant que l'émulsion était sensible, donc humide. La fixation devait elle-aussi se faire dans la foulée. Ces contraintes n'autorisaient que très peu de créativité et de possibilités quant au choix du moment puisque le temps de préparer le matériel, l'instant que l'on voulait photographier est déjà passé : «Firstly, a view was composed on the camera's ground glass; secondly, the photographer went to his dark room and prepared a plate, and finally he exposed the plate in the waiting camera. Shooting from a ship in motion at moving icebergs mean that, by the time the camera was set up and the photographer had returned from the dark room with his plate, the scene could be completely different »²¹⁴. Même si tous les voyageurs n'avaient pas leur chambre noire sur un

²¹⁰ (1854-1856)

²¹¹ Antoine Lefébure, *op. cit.*, p. 17

²¹² Se référer à la partie I.2.

²¹³ Les tirages faits par contact, les plaques de verre devaient avoir la taille du tirage désiré.

²¹⁴ « Tout d'abord, une vue a été composée sur le verre dépoli de l'appareil photographique ; puis, le photographe est allé dans sa chambre noire et a préparé une plaque, et enfin il a exposé la plaque dans l'appareil en attente. Photographier à partir d'un navire en mouvement des icebergs en mouvement signifie que, le temps que l'appareil soit mis en place et que le photographe soit revenu de la chambre noire avec sa plaque, la scène pourrait être complètement différente », Traduction personnelle, Nicolas Whitman, « Technology and vision : Factors shaping Nineteenth-Century Arctic Photography » in *Imaging the arctic*, *op. cit.*, p.30

bateau, l'instantanéité leur fait défaut. De plus, le collodion humide est très sensible aux changements climatiques et la chaleur est son ennemi principal : il fait sécher l'émulsion beaucoup plus vite fait perdre la plaque en sensibilité. A l'arrivée des nouveaux procédés secs et des nouveaux appareils, dont le Kodak incarnera l'apogée, le voyageur se rend immédiatement compte de leurs avantages, comme le démontre le discours de M. Deyrolles à la Société de Géographie :

« M. Deyrolles explique un nouvel appareil photographique de voyage. S'il est incontestable que la photographie peut rendre d'immenses services à la géographie et aux sciences qui s'y rattachent, il est vrai de dire aussi que jusqu'ici fort peu de voyageurs ont ou s'en servir, la plupart ne pouvant s'encombrer du volumineux bagage que nécessitaient les anciens procédés. Aussi, semble-t-il qu'on doive se féliciter de l'apparition d'un nouvel appareil véritablement portatif qui réunit tous les perfectionnements et les combine de façon à permettre à tous l'emploi de la photographie et supprimer tous les liquides si difficiles à transporter et dont la manipulation demande toujours une certaine habitude. »²¹⁵

L'arrivée de ces nouveaux appareils, on l'a précédemment évoqué, permet à un nouveau public amateur d'avoir accès à la photographie. Ces amateurs sont aussi des touristes et vont utiliser la photographie comme moyen de capturer des souvenirs de leurs voyages. Lors de leur voyage en Alaska de 1889, Xavier de Monteil et ses compagnons, rencontreront un grand nombre de touristes armés de leur appareil photographique : « Tout cela fait le bonheur de la charmante « miss mac Kist » de San Francisco que essaye en vain d'engager conversation en anglais et avec son petit appareil instantané son Kodak dont elle ne se sépare jamais photographie, photographie (...) »²¹⁶. Le développement du tourisme et l'amélioration du matériel photographique permet donc à un plus grand nombre de s'essayer au médium et de photographier eux-mêmes les endroits qu'ils découvrent. Les photographes professionnels, à qui l'on achetait des photographies de voyage, qui faisaient rêver²¹⁷, qu'ils regroupaient dans des catalogues thématiques pour ensuite les vendre, doivent alors innover pour vendre leurs photographies en dépassant l'instantané. Eux qui n'avaient que très peu à se soucier de la

²¹⁵ « Actes de la Société, Extraits des procès verbaux, Séance du 17 Mars 1875, Présidence de M. Delesse », *Bulletin de la Société de Géographie*, Sixième série, Tome neuvième, Année 1875, Janvier-Juin, p. 443

²¹⁶ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *Copie des notes prises pendant mon voyage en Amérique*, 1889, Chapitre VIII, p. 93

²¹⁷ « (...) whose ability to fascinate produced visual objects of reverie, fantasy and idealisation, effects equally valued by the ruling aesthetics and popular spirituality of the time. » : « (...) dont le pouvoir de fascination a produit des objets visuels de rêverie, de fantaisie et d'idéalisation, effets tout aussi mis en valeur par l'esthétique dominante et la spiritualité populaire de l'époque. », Traduction personnelle, Peter Osborne, *op. cit.*, p. 7

qualité de la prise de vue, puisqu'ils désiraient avant tout faire du profit²¹⁸, doivent essayer de créer, et s'orientent vers une photographie moins documentaire et plus artistique : « Des salons artistiques furent organisés, consacrés à l'esthétique de la photographie. Les photographes qui y exposaient étaient connus comme "pictorialistes" et essayaient de retrouver les effets obtenus par les peintres impressionnistes »²¹⁹. L'auteur évoque ici les photographes pictorialistes qui ont commencé à photographier l'Indien nord-américain en tentant de rendre par la technique photographique l'idéal romantique que celui-ci représentait²²⁰.

La naissance de nouvelles techniques photographiques et d'un nouveau type d'appareil photographique qui a fait émerger un nouveau public amateur, va permettre à la photographie de voyage de se développer. L'encombrement réduit et la facilité des nouveaux procédés permet aux touristes d'accéder à la photographie et soumet un nouveau défi aux photographes professionnels qui se diversifient et vont faire connaître ses heures de gloire au médium. La photographie dite de voyage ne comprend pas que la photographie amateur du touriste, la photo-souvenir, ni les tentatives artistiques des photographes professionnels, les acteurs du monde savant vont également se servir du médium à des fins scientifiques, lors d'expéditions.

C- Les Usages Scientifiques

« Les possibilités offertes par les plaques au gélatino-bromure d'argent vont réellement permettre à l'appareil photographique de devenir, selon les mots de Jules Janssen, directeur de l'observatoire de Meudon et futur président de la Société Française de Photographie, la "véritable rétine du savant" »²²¹. En reprenant l'expression utilisée par Jules Janssen, Quentin Bajac souligne ici le rôle important que va avoir la photographie au service de la Science. De par sa nature mécanique, le procédé photographique est admis comme un procédé scientifique²²². Or, les premiers résultats imprécis qu'il va donner lui confèrent une mauvaise

²¹⁸ « Par les difficultés techniques qu'elles posaient, les premières photographies devaient être réalisées par des professionnels, qui, en dehors de toute autre considération d'ordre éthique, étaient soumis à l'impérieuse nécessité d'en tirer profit. Les photographes amassèrent ainsi de vastes collections de négatifs, sans répondre pour autant à un but bien défini. », Paula Richardson Fleming, Judith Lynn Luskey, *op. cit.*, p. 12

²¹⁹ Paula Richardson Fleming, Judith Lynn Luskey, *op. cit.*, p. 13

²²⁰ Le photographe le plus emblématique ayant diffusé une vision romantique de l'Indien dans ses clichés et plus particulièrement ses portraits est Edward S. Curtis (1868-1952). Considéré comme un photographe pictorialiste, Curtis a réalisé son premier portrait amérindien en 1895. Attaché à l'image romantique et éphémère de l'ouest historique, Curtis demandait aux indiens qui posaient pour lui de porter des vêtements traditionnels et de « rejouer de célèbres batailles ou d'accomplir leurs cérémonies devant son appareil. Il faisait disparaître ainsi toute assimilation avec la culture de l'homme blanc », Paula Richardson Fleming, Judith Lynn Luskey, *Voleurs d'ombres : images des Indiens d'Amérique*, Paris, Chêne, 1993, p. 112

²²¹ Quentin Bajac, *op. cit.*, pp. 21-22

²²² Lire André Gunthert, « La rétine du savant », *Études photographiques*, 7, Mai 2000, mis en ligne le 18 novembre 2002, (consulté le 4 Juillet 2013), <http://etudesphotographiques.revues.org/index205.html>

réputation et certains acteurs du monde scientifique du XIXe siècle sont réticents à utiliser les données scientifiques que peut fournir la photographie : « La leçon de ces interrogations est claire : le caractère instrumental du médium ne pouvait à lui seul suffire à garantir l'exactitude de la représentation. L'aspect révolutionnaire du geste galiléen, on le sait, ne fut pas de tourner la lunette astronomique vers le ciel, mais de faire confiance à l'information visuelle fournie par l'instrument, jusque-là tenue pour incertaine »²²³. L'analogie faite ici par André Gunthert entre l'astronomie et la photographie démontre que ce que craignaient le plus les scientifiques était de croire l'instrument et de mal interpréter ce qui allait leur être donné à voir. Comme le souligne Elizabeth Edwards²²⁴, les représentations visuelles avaient, avant l'invention de la photographie, étaient utilisées pour séduire le public, plus que pour informer et diffuser des connaissances. Cependant, avec les progrès techniques considérables que va faire la photographie, celle-ci va peu à peu servir les intérêts de la communauté scientifique puisqu'elle va pouvoir montrer à l'homme ce qu'il ne peut pas voir, et agir comme une extension de sa perception. Elle sera utilisée pour l'étude du mouvement, par Eadweard Muybridge en 1872 puis par Etienne-Jules Marey en 1882, grâce aux progrès du collodion et du gélatino-bromure d'argent. Elle sera également utilisée pour l'astronomie, la physique appliquée.

Outre les sciences exactes et appliquées, la photographie sera utilisée pour les sciences humaines, où sa précision et son exactitude sont également estimées. Dès 1839, année officielle du dépôt du brevet de la photographie par Arago, Mérimée évoquait déjà le grand rôle que pourrait jouer la photographie si elle était mise au service de l'archéologie, pour inventorier les vestiges archéologiques égyptiens, argument qui sera ensuite repris par Arago²²⁵. La Société de Géographie, elle-aussi, reconnaît la Photographie comme un outil scientifique de grande qualité, notamment pour ce qui relève de la cartographie et de la topographie. Cependant, malgré « les grandes ressources qu'on peut tirer de l'appareil photographique » concernant les relevés topographiques des sites et des monuments, le dessin doit toujours l'accompagner « (...) car la photographie reproduit les illusions auxquelles l'œil est sujet (...) »²²⁶. La photographie est par nature un procédé optique et non un procédé

²²³ André Gunthert, *ibid.*

²²⁴ Elizabeth Edwards, *Anthropology and photography 1860-1920*, New Haven London, Yale university press, Royal anthropological Institute, 1992, p. 32

²²⁵ « Pour copier les milliers d'hiéroglyphes qui couvrent, même à l'extérieur, les grands monuments de Thèbes, Memphis, de Karnak, il faudrait des vingtaines d'années et des légions de dessinateurs. Avec le daguerréotype, un seul homme pourrait mener à bonne fin cet immense travail. », Extrait de la Communication d'Arago, cité dans Charles-Henri Favrod, *Étranges étrangers : photographie et exotisme, 1850-1910*, Paris, Centre national de la photographie, Photo-Poche, 1989, pp. 1-2

²²⁶ Eugène Viollet le Duc, « Nouvelle carte topographique du massif du Mont-Blanc », *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, Sixième série, Tome huitième, Année 1874, Juillet-Décembre, p. 44

artistique, et si l'on ne peut se fier entièrement à notre vue, il en est de même pour la photographie.

La naissance de la photographie est par ailleurs contemporaine de la naissance d'une autre discipline scientifique, l'anthropologie²²⁷. Si le terme d'anthropologie naît au XVI^e siècle, la discipline scientifique ne commence à se développer qu'à partir du milieu du XIX^e siècle, parallèlement au mouvement colonialiste européen. Les anthropologues reconnaîtront très rapidement l'intérêt de la photographie pour leurs avancées scientifiques et notamment pour l'Ethnographie et la récolte des données. Frank Spencer évoque, dans un essai écrit pour le livre de référence d'Elizabeth Edwards, l'une des premières fois où la photographie a été considérée pour servir l'anthropologie :

«One of the earliest references to the utility of the photographic process in anthropology is to be found in the Manual of ethnological Inquiry published by the British Association for the Advancement of Science in 1852. While the potential of this new process for apprehending an "accurate record of individual likenesses" was clearly recognized, photography at this juncture was still a cumbersome process that did not readily lend itself to operations in the field»²²⁸

L'intérêt de l'anthropologie comme de toutes les autres disciplines scientifiques, pour la photographie s'est intensifié avec l'amélioration des procédés dans la seconde moitié du XIX^e siècle, procédés qui assuraient une exactitude et une fidélité à la réalité précieuse pour la science. Le succès qu'a eu la photographie dans le domaine anthropologique est également dû à la croyance des savants de l'époque, évoquée précédemment, en la disparition des populations étudiées récemment découvertes. Cette idée d'une fin imminente a établi la photographie comme un médium salvateur, dernier recours possible pour immortaliser ces cultures avant leur disparition. L'anthropométrie est la branche de l'anthropologie qui va la première utiliser la photographie comme un moyen d'obtenir des données mathématiquement acceptables. L'anthropométrie est l'action de mesurer des parties du corps humain comme le

²²⁷ Nous comprenons ici l'Anthropologie comme l'étude des traits distinctifs qui caractérisent les populations humaines, discipline comprenant l'Anthropologie physique, qui élabore les données de l'Ethnographie et de l'Ethnologie pour contribuer à une connaissance générale de l'homme. On considère l'Ethnographie comme étant l'Etude et la description des usages, coutumes, croyances des divers groupes humains. L'Ethnologie, elle, se sert des données récoltées par l'Ethnographie : elle est la Science qui, parlant des phénomènes observés par l'ethnographie, les analyse, les classe, en fait la comparaison systématique et cherche à en fournir une théorie synthétique et explicative. (Définitions issues du Dictionnaire de l'Académie, 9^e édition via le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, <http://www.cnrtl.fr/>) On constate donc une hiérarchie de disciplines puisque l'Anthropologie comprend l'Ethnologie, dont une étape de recherche est l'Ethnographie. Ces nouvelles définitions plus précises du champ d'étude de chaque discipline se sont rapprochées de celles données par le système nord-américain, ce qui n'était pas le cas auparavant.

²²⁸ « Une des premières références à l'utilité du procédé photographique en anthropologie se trouve dans le « Manuel d'enquête ethnologique » publié par l'Association britannique pour l'avancement des sciences en 1852. Bien que le potentiel de ce nouveau processus pour appréhender un «compte rendu exact des portraits individuels" a été clairement reconnu, la photographie à ce moment là était encore un processus lourd qui ne se prêtait pas facilement à des opérations sur le terrain », Traduction personnelle, Frank Spencer, « Some Notes on the Attempt to Apply "Photography to Anthropometry during the Second Half of the Nineteenth Century » in Elizabeth Edwards, *op. cit.*, p.99

crâne²²⁹, les jambes, bras, mais aussi d'évaluer la stature de celui-ci. L'imprécision des outils anthropométriques et leur difficulté d'utilisation fera dire à M. de Quatrefages que la Photographie peut être une très bonne alternative :

« Il regrette que, jusqu'ici, on n'en ait pas usé davantage. Pour qu'elle fournisse des données numériques aussi certaines que celles qu'on cherche par des moyens, souvent inapplicables, il suffit de prendre des épreuves dans un rapport de grandeur déterminé avec les modèles 1/3, 1/4, 1/5 de diamètre et même moins. Il faut, en outre, avoir soin de prendre toutes les épreuves très exactement de face ou de profil les épreuves ou dessins pris de trois quarts, sont sans doute artistiques, mais, au point de vue anthropologique, ils sont pour ainsi dire sans valeur. »²³⁰

Selon M. de Quatrefages, la photographie n'est pas assez utilisée au service de l'anthropologie alors qu'il suffit d'établir des règles universelles strictes de prise de vue, de description et de classification pour que la photographie puisse servir la science avec l'exactitude qu'elle demande. Ces différentes données sont ensuite classées, réparties par genre, âge, sexe, culture, époque puis archivées pour pouvoir établir des statistiques et créer des «types». Ces «types» sont des entités abstraites qui sont créées à partir de données détaillées prélevées sur quelques individus, cette généralisation poussée à l'extrême, présente, selon Elizabeth Edwards, des risques de stéréotype : « Through photography, for example, the 'type', the abstract essence of human variation, was perceived to be an observable reality (Edwards 1990). The inevitable detail created by the photographer becomes a symbol for the whole and tempts the viewer to allow the specific to stand for generalities, becoming a symbol for wider truths, at the risk of stereotyping and misrepresentation»²³¹. En effet de nombreux voyageurs-photographes vont adopter les consignes de représentation anthropométrique et produire des photographies codées représentant les individus systématiquement de la même manière : de face, de profil, de pied et en portrait, si possible avec une échelle de mesure standardisée.

La photographie va récolter des données anthropologiques qui sont par essence vraies : le photographe était là, ce qu'il a observé a été ; données que l'anthropologie va interpréter et rationaliser au service de la connaissance scientifique. Les « types » anthropologiques créés par la photographie sont également véhiculés grâce aux expositions universelles, comme le

²²⁹ On parle alors de craniométrie.

²³⁰ « Actes de la Société, Extraits des procès verbaux des séances, Séance du 20 Novembre 1863, présidence de M. de Quatrefages », *Bulletin de la Société de Géographie*, Cinquième série, Tome sixième, année 1863, Juillet-Décembre, p. 452-453

²³¹ « Grâce à la photographie, par exemple, le «type», l'essence abstraite de la variation humaine, a été perçue comme une réalité observable (Edwards, 1990). Le détail inévitable créé par le photographe devient un symbole pour le tout et donne envie au regardeur de permettre au spécifique de signifier des généralités, devenant un symbole pour des vérités plus larges, au risque de la création de stéréotypes et de fausses représentations.» Traduction personnelle, Elizabeth Edwards, *op. cit.*, p. 7

mentionne Michel Frizot dans sa *Nouvelle Histoire de la Photographie* : « (...) les expositions universelles (Londres, 1851; Paris 1855, 1867, 1878, 1889; Philadelphie, 1876; Chicago, 1893) montrent des photographies, mais aussi des "tableaux" - scènes reconstituées avec des figures de cire -, et même des indigènes déplacés, les photographier dans ces conditions n'est pas considéré comme un manquement à la déontologie »²³².

Les méthodes de prise de vue anthropologiques sont à l'origine adoptées par les anthropologues et les membres de missions scientifiques mais leurs codes de représentation sont peu à peu utilisés consciemment ou non par un plus large public de photographes. Les voyageurs-photographes procédaient déjà, avant l'établissement de règles précises de prise de vue, en anthropologue puisqu'ils collectaient des données et décrivaient les populations qu'ils rencontraient : « il n'est pas de voyageur muni d'une chambre noire qui n'opère pas déjà en ethnologue »²³³. La démarche anthropologique n'est donc pas réservée aux scientifiques puisqu'elle est inhérente à la pratique photographique de voyage, on ne peut séparer l'une de l'autre. Ainsi, les photographies de voyage n'ayant pas été réalisées dans un but anthropologique peuvent cependant être analysées et utilisées par la sphère scientifique²³⁴. Selon Elizabeth Edwards, ce n'est pas l'intention ethnographique qui est importante mais l'utilisation qui est faite de la photographie : « Ethnographic photography may be defined as the use of photographs for the recording and understanding of culture(s), of both the subject and the photographer. What makes an ethnographic photograph is not necessarily the intention of its production but how it is used to inform ethnographically »²³⁵. Toute photographie de voyage peut donc être d'intérêt anthropologique, même si ce n'était pas l'intention du photographe. Ainsi, les photographies prises par Georges de la Sablière peuvent être considérées comme un matériel ethnographique, alors qu'une intention de création d'un corpus anthropologique n'a jamais été clairement évoquée dans sa correspondance ou dans ses notes.

²³² Michel Frizot, *op. cit.*, p. 269

²³³ Michel Frizot, *op. cit.*, p. 267

²³⁴ « Such apparently marginal material might be viewed as being of "anthropological interest" even if it is not perceived as being of "anthropological intent. It contains important aspects of lived experience which must be of interest to the anthropologist and therefore should not be ignored » : « Un tel matériau apparemment marginal pourrait être vu comme étant « de l'intérêt anthropologique » même s'il n'est pas perçu comme étant issu d'une intention anthropologique. Il contient des aspects importants d'une expérience vécue qui doit être intéressante pour l'anthropologue et ne devrait donc pas être ignorée. » Traduction personnelle, Elizabeth Edwards, *op. cit.*, p.13

²³⁵ « La photographie ethnographique peut être définie comme l'utilisation de photographies pour l'enregistrement et la compréhension de culture(s), tant du sujet que du photographe. Ce qui fait une photographie ethnographique n'est pas nécessairement l'intention de sa production, mais la manière dont elle est utilisée pour informer ethnographiquement. », Elizabeth Edwards, *op. cit.*, p. 13

D- Les membres du voyage et la Photographie

Xavier de Monteil, qui a constitué l'actuel fonds photographique du Musée du Quai Branly sur lequel nous travaillons, n'a pas été l'auteur de ces photographies. S'il a parfois assisté à la prise de vue, c'est son compagnon de voyage, Georges de la Sablière, qui fut le photographe de la plupart²³⁶ des photographies présentes dans les albums du fonds. Les informations que l'on a pu rassembler sur le matériel photographique et sur la préparation du voyage restent assez minces, en raison du peu de sources directes dont nous disposons. On l'a évoqué, Georges de la Sablière est issu, comme ses compagnons de voyage, d'un milieu bourgeois très aisé. Il est donc au fait de ce qui se passe dans le monde, et comme nous l'avons vu dans la partie précédente, c'est cette classe bourgeoise qui va, la première, constituer un public d'amateurs éclairés en choisissant la photographie comme principal passe-temps. Les publications (manuels, revues), les clubs et autres moyens d'échange spécialisé, sont là pour stimuler l'intérêt de ces amateurs pour le nouveau médium photographique et leur faire comprendre les bases techniques et pratiques de celui-ci. Georges de la Sablière utilise pour la première fois²³⁷ la photographie lors de son voyage le long des côtes baltiques de la Norvège, de la Suède et de la Finlande, en 1884 alors qu'il n'a que 21 ans. Les photographies sont envoyées à la Société de Géographie et Georges de la Sablière en est ensuite fait membre lors de la séance du 19 Mars 1886, juste avant son départ pour le premier voyage en Alaska. Selon Antoine Lefébure, c'est chez Paul Nadar que Georges de la Sablière est allé acheter son matériel photographique avant son départ. Paul Nadar était devenu à l'époque le revendeur de matériel photographique le plus populaire sur Paris après avoir « (...) pris la succession de son père dans un nouvel atelier, rue d'Anjou, commercialise les appareils d'Eastman (fondateur de Kodak) »²³⁸. Paul Nadar sera en effet le distributeur principal de *Kodak*, ce qui lui vaudra un succès particulier dès le début des années 1880, intensifié dès 1889. Georges de la Sablière ne s'offrira pas un instantané *Kodak* mais va, grâce à l'argent laissé par son oncle Carl de Kerret à sa mort²³⁹, pouvoir financer une chambre *Mackenstein*. Il choisit une chambre à plaques de verre 13 x 18 cm dont il est très vite déçu, puisqu'il écrit à sa tante depuis la Floride : « Pour moi, j'ai fait un peu de photographie, mais je m'attends à des

²³⁶ Il est ici nécessaire de rester prudent car certaines photographies ont été achetées ou leur ont été données lors d'étapes de leurs voyages. Ces photographies et autres cartes postales seront traitées à part, dans la partie III.

²³⁷ C'est en tout cas la première trace de sa pratique photographique, enregistrée. On ne sait s'il a pris des photographies au Spitzberg, lors de son voyage en 1882, mais aucune trace graphique ou photographique ne nous est parvenue.

²³⁸ Michel Frizot, *op. cit.*, p. 122

²³⁹ Comme mentionné dans la partie I.1.A., Carl de Kerret est l'oncle qui avait financé le premier voyage en Alaska de Georges de la Sablière et de son cousin Raoul de Chereil de la Rivière

déboires, mon appareil laissant beaucoup à désirer (...)»²⁴⁰. Les plaques qu'il utilise sont des plaques sèches puisqu'il mentionne à plusieurs reprises le fait qu'il ait réalisé les prises de vue et qu'il n'ait pas encore pu les emmener à développer. Il n'y a, de plus, aucune mention d'étapes de sensibilisation des plaques ou de développement de celles-ci sur le terrain, étapes qui auraient été nécessaires s'ils avaient utilisé du collodion humide. Georges de la Sablière et ses compagnons de voyage n'ont donc eu à se préoccuper « seulement » de la prise de vue. Si l'on est certain de l'utilisation des plaques par Georges de la Sablière, celui-ci fait également mention du papier : « J'ai déjà pris une cinquantaine de photographies mais malheureusement beaucoup sur papier ce qui me réserve des déboires. »²⁴¹ On sait que Georges de la Sablière et son équipe n'ont emporté qu'un appareil photographique, la chambre Mackenstein. Le négatif papier évoqué par de la Sablière ne peut donc être le film papier élaboré par George Eastman en 1884 qui nécessiterait un appareil adéquat. Georges de la Sablière aurait donc partiellement utilisé les anciens négatifs papier (calotype ou papier ciré) pour ses prises de vue, ce qui paraît étrange puisque le négatif papier est devenu très rare après les années 1860²⁴². Il nous est malheureusement impossible de déterminer aujourd'hui quelles photographies ont été réalisées d'après ce type de négatif puisque nous n'avons aucune trace des négatifs qu'ils soient sur verre ou sur papier. En ce qui concerne le tirage de ses photographies, il se fait par noircissement direct d'après les plaques de verre ou les négatifs papier. Nous n'avons pas d'informations sur le tirage de ses photographies au retour de son premier voyage en 1886, alors que nous savons pour sûr, grâce à une correspondance fréquente, que Georges de la Sablière a confié à plusieurs reprises ses négatifs à un certain monsieur « Flamant », professionnel installé à Paris.

Si Georges de la Sablière est celui qui va se charger du matériel photographique et des prises de vue, il n'est pas le seul de son équipée à s'intéresser à la photographie. Dans une lettre adressée à sa mère depuis Victoria, il écrit que « Georges de Massol est assez bon assistant, Monteil aussi. »²⁴³. Xavier de Monteil fait en effet mention à de nombreuses reprises dans son carnet de notes d'une pratique photographique, qui leur est commune

²⁴⁰ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 21 Avril 1889, envoyée par Georges de la Sablière à sa tante, depuis Palatka, Floride

²⁴¹ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 6 Mai 1889 envoyée par Georges de la Sablière à sa mère, depuis San Francisco

²⁴² Lire Bertrand Lavédrine, *(Re)Connaître et conserver les photographies anciennes*, Paris, Editions du Comité des travaux historiques et scientifiques, Orientations et méthodes, 2007

²⁴³ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 29 Mai 1889, envoyée par Georges de la Sablière à sa mère, depuis Victoria

puisqu'il parle systématiquement de « notre appareil photographique »²⁴⁴ et jamais d'une prise de vue mise en place par Georges de la Sablière, contrairement à ce dernier qui ne mentionne de Monteil que comme un assistant. Xavier de Monteil accorde une grande importance à la photographie qu'il considère comme un art. Il parle ainsi de « notre outillage d'artiste »²⁴⁵, « notre petit matériel d'artiste »²⁴⁶, précisant qu'ils sont « venus pour voir Youma en artistes »²⁴⁷, laissant ici apparaître des intentions différentes de celles de Georges de la Sablière, qui ne fait jamais mention d'une possible utilisation artistique de la photographie. Même si celui-ci en est conscient, cette utilisation ne semble pas être sa préoccupation principale, contrairement à de Monteil, déjà adepte d'autres pratiques graphiques, comme le dessin²⁴⁸. L'implication et l'intérêt de Xavier de Monteil pour la photographie est également mise en valeur par la Société Archéologique et Historique du Périgord dans sa notice nécrologique : « C'est là qu'il dessinait – il avait un joli coup de crayon – et qu'il photographiait, car, né artiste, il avait élevé le cliché, d'ordinaire un peu mécanique, à un rare degré de perfection »²⁴⁹. L'article ayant été publié à sa mort, on ne sait si la passion de Xavier de Monteil est née avant ou après son voyage en Alaska. L'implication des autres membres du voyage dans la photographie semble minime car si Georges de Massol s'avère un bon assistant, il n'est guère mention de leurs autres compagnons.

Les nombreux progrès techniques que connaît le médium photographique dans la seconde moitié du XIXe siècle vont permettre aux voyageurs de collecter des données scientifiques exactes comme de capturer des scènes plus pittoresques, et ce sans contrainte de poids ou de taille du matériel, transformant radicalement l'expérience formatrice du voyage et rendant la pratique photographique accessible au plus grand nombre.

²⁴⁴ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *Copie des notes prises pendant mon voyage en Amérique*, 1889, Chapitre III, p. 21

²⁴⁵ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *Ibid.*, Chapitre VI, p. 54

²⁴⁶ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *Ibid.*, Chapitre VI, p. 55

²⁴⁷ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *Ibid.*, Chapitre VI, p. 51

²⁴⁸ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *Carnet de croquis*, 1889

²⁴⁹ « Nécrologie », *Bulletin de la société d'histoire et d'archéologie du Périgord*, Tome LXVI, Périgueux, Imprimerie de la Dordogne, 1939

II- ETUDE DU FONDS : « AMÉRIQUE 1889 »

Les intérêts communs de Xavier de Monteil, Georges de la Sablière, Abel de Massol, Georges de Massol, Louis de la Brosse et Lionel du Bouëxic les amènent à partir ensemble pour l'Alaska, où Georges de la Sablière a déjà séjourné en trois ans auparavant. Depuis Paris, ils traverseront le sud des Etats-Unis en train (Floride, Louisiane, Arizona, Texas) puis l'Ouest (Californie, Orégon, Washington Territory) pour enfin atteindre par bateau l'Alaska, but de leur voyage. Ils reviendront par le Canada en empruntant la nouvelle voie transcontinentale²⁵⁰.

1- L'itinéraire Aller

Georges de la Sablière, Xavier de Monteil, Georges de Massol, Abel de Massol, Lionel du Bouëxic et Louis de la Brosse, embarquent au Havre à bord du paquebot *La Gascogne*²⁵¹ le 30 Mars 1889 au Havre pour un voyage « long et ennuyeux »²⁵² où tous ont été malades. De bonne famille, ils reçoivent malgré tout les honneurs du bord et sont placés près du commandant. Le paquebot arrive le 8 Avril 1889 à New-York, où nos passagers évitent la douane grâce à Miss Healy, une très bonne amie de la famille Sablière²⁵³. De leur séjour à New-York²⁵⁴, Xavier de Monteil ne semble retenir que le luxe et le confort de l'hôtel ainsi que le service et la nourriture déplorables des restaurants. Les voyageurs restent tout de même

²⁵⁰ Voir Carte de l'itinéraire des voyageurs en 1889, Ann. 2

²⁵¹ Le paquebot *La Gascogne* a été mis en service à l'ouverture de la *Compagnie générale Transatlantique* en 1886 avec trois autres navires (*La Champagne*, *la Bretagne* et *la Bourgogne*) et réalisait la liaison Le Havre-New-York.

²⁵² Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du voyage Aller 1889, envoyée par Georges de la Sablière à sa mère, écrite sur le Paquebot Poste *La Gascogne*, Aller 1889

²⁵³ Nous avons précédemment évoqué Madge Healy dans la partie I.3. sur le voyage de Georges de la Sablière en 1886 durant lequel ils s'étaient retrouvés à plusieurs reprises.

²⁵⁴ Le séjour a duré quatre jours et ils ont logé à l'Hotel Martin.

impressionnés par la Statue de la Liberté, le Brooklyn Bridge et l'Institut Pratt que des lettres de recommandation obtenues en France leur permettent de visiter²⁵⁵. Ils ne s'attardent pas à New-York et le 12 Avril, ils quittent New-York pour Jersey, Baltimore puis Washington où ils ne restent que deux jours, le temps pour eux de voir la Maison Blanche et le Capitole et de s'émerveiller à nouveau du luxe de la ville²⁵⁶. Ils ne prendront aucune photographie avant leur arrivée en Floride, considérant probablement New-York et Washington comme assez documentées par d'autres voyageurs : de Monteil écrit à propos de New-York que cela a « déjà été fait ». Ils quittent Washington le 14 Avril en direction de Jacksonville, Floride.

*A- La Floride et la Louisiane*²⁵⁷

Contrairement à son voyage de 1886, Georges de la Sablière préfère le Sud au Nord des Etats-Unis pour leur voyage-allier en Alaska. Comme l'explique Jacques Portès, « Aller dans le Sud, à l'exception de la Nouvelle Orléans, toujours attirante pour des Français, suppose une volonté plus affirmée; la chaleur y est éprouvante et les tensions raciales ont un "caractère tout spécial". A cela s'ajoutent les habitudes qui privilégient les sites indiscutables, mais aussi le conseil des américains qui confirment les voyageurs dans ces préjugés.»²⁵⁸. Le sud des Etats-Unis se remet à peine, à la fin du XIXe siècle, des ravages provoqués par la Guerre de Sécession (1861-1865) et même si l'esclavage a été aboli, les « tensions raciales » sont encore très fortes entre les planteurs, encore en activité et les travailleurs afro-américains, désormais libres et payés pour leur travail. Ces derniers n'ont pas réellement le choix puisqu'il n'y a, dans la région, de travail que dans les plantations, qui sont le cœur économique de la Floride. Le changement de statut n'est donc pas évident et il reste malgré tout une hiérarchie sociale (et, de fait, économique) entre les planteurs²⁵⁹ et leurs employés. Certains afro-américains obtiennent également du travail dans les transports et dans les hôtels où les voyageurs se retrouvent le plus souvent en contact avec eux : « En effet, les voyageurs rencontrent surtout des noirs dans les services, transports, hôtels, mais très rarement dans leur habitat le plus naturel »²⁶⁰. Les voyageurs européens ne fréquentent donc habituellement pas le Sud, préférant emprunter la voie transcontinentale au nord du pays. Si le climat social est

²⁵⁵ Madge Healy semble très bien connaître la famille Pratt et notamment « M. Fred », qui n'est autre que le fils de Charles Pratt, créateur de l'institution dont la première classe de dessin se tint le 17 Octobre 1887. Les enseignements de l'Institut Pratt comprenaient en 1889 les arts dits plastiques, la musique mais aussi la cuisine.

²⁵⁶ « L'on voulait faire riche et grand, (...) le but est atteint. », Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *Copie des notes prises pendant mon voyage en Amérique*, 1889, Chapitre II, p. 12

²⁵⁷ Voir Carte de la Floride en Ann. 3

²⁵⁸ Jacques Portès, *op. cit.*, p. 60

²⁵⁹ Les plantations de tabac et de coton représentent la part majeure de l'économie de la Floride.

²⁶⁰ Jacques Portès, *op. cit.*, p. 101

encore dirigé par des mentalités qui n'ont que très peu évolué depuis le début du siècle en matière d'égalité des « races », le Sud va pouvoir offrir à nos voyageurs des paysages atypiques à l'époque très peu documentés malgré la présence historique de la France dans ces régions, et plus particulièrement en Louisiane jusqu'en 1803.

Le 14 Avril 1889, Georges de la Sablière et ses compagnons prennent la route de Jacksonville depuis Washington, en empruntant l'*Atlantic Coast Line*²⁶¹, pour vingt-six heures de trajet en train. S'ils sont étonnés par les ponts, le réseau ferroviaire développé, le bac à vapeur²⁶², c'est le paysage qui les émerveille le plus. Alors qu'ils dépassent Savannah (Géorgie) en train, de Monteil insiste sur l'omniprésence d'immenses marécages avec des herbes hautes alors qu'il s'attendait à plus de plantations. Ils arrivent à Jacksonville le 15 Avril sous un soleil tropical : c'est l'époque où les touristes venus pour l'hiver du nord des Etats-Unis et du Canada, repartent vers leurs régions d'origine, moins étouffantes que la Floride en été. Leur passage à Jacksonville est de courte durée puisqu'ils ne feront qu'un bref tour de la ville pour ensuite visiter la *Tropical Exhibition*, « une visite-exposition de produits agricoles et de plantes des tropiques »²⁶³.

Ils auraient ensuite repris le train pour atteindre le golfe du Mexique, sur la côte de Floride, à l'embouchure de l'*Homosassa River*²⁶⁴ où ils trouvent un hôtel « au bord du lac ». De la Sablière photographie en portrait le *dock* et la façade en bois de l'hôtel sur pilotis (Fig. 18-303). La composition est scindée en deux par le mât du bateau accosté au dock, accentuant le contraste entre la luxuriance de la végétation et l'omniprésence du bois sur la partie gauche de la photographie, et la perspective dégagée marquée par la rivière d'huile. La composition, d'apparence simple, relève d'une véritable réflexion sur les paysages de Floride, entre le mouvement de la végétation dense et le calme du marais. Les *hammocks* ponctués de palmiers, cet environnement « mortel à l'homme et auquel le nègre lui-même n'a pu se faire »²⁶⁵, fascine nos voyageurs, cherchant dans cette atmosphère hostile, l'aventure. Une photographie (Fig. 3-137-305) rend parfaitement la luxuriance de la végétation des rives

²⁶¹ L'*Atlantic Coast Line Railroad* n'entrera en service qu'en mars 1898. La compagnie est issue de la fusion de plusieurs autres compagnies de chemins de fer : La *Wilmington & Raleigh Railroad* (qui deviendra la *Wilmington & Weldon*) et la *Wilmington & Manchester* (qui deviendra la *Wilmington, Columbia & Augusta*). Les propriétaires des deux compagnies commencèrent à utiliser le nom d'*Atlantic Coast Line* dès 1871 pour promouvoir les deux lignes de chemin de fer. Source : *Atlantic Coast Line Railroad* (<http://www.railga.com/acl.html>)

²⁶² Le bac à vapeur possède, selon de Monteil, les mêmes rails que la voie ferroviaire, ce qui permet un parfait raccordement des deux voies, et au train d'arriver à « toute vitesse », Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *Copie des notes prises pendant mon voyage en Amérique*, 1889, Chapitre II

²⁶³ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *Ibid.*, Chapitre II, p. 17

²⁶⁴ Il est possible que Homosassa et Silver Springs (l'étape suivante) soient interverties, Xavier de Monteil n'est pas clair, Georges de la Sablière n'en fait pas mention, et les titres des photographies ne sont jamais les mêmes. On se base ici sur les titres des photographies qui ont été donnés par Georges de la Sablière à la Société de Géographie. Le plus logique est qu'ils aient pris le train de Jacksonville à Homosassa.

²⁶⁵ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, Chapitre III, p. 18

d'Homosassa, elle-même accentuée par le miroir d'eau de la rivière. De Monteil précise que dans cette région « malsaine », où la végétation est omniprésente, « le premier à s'y tromper était notre appareil photographique qui nous donnait des clichés pouvant être vus dans les deux sens »²⁶⁶. L'activité principale de nos voyageurs à Homosassa sera la chasse²⁶⁷, et comme on le voit sur plusieurs photographies (Fig.15-304, 18-303) ils louent des embarcations ainsi que des guides « nègres » pour pouvoir naviguer sur la rivière et les marais adjacents et aller chasser diverses espèces à la carabine et au fusil. Ils chasseront aussi bien des « oiseaux rares » qui seront ensuite « préparés et naturalisés par l'un de nous »²⁶⁸. C'est en effet Louis de la Brosse qui se charge durant tout le voyage d'empailler les animaux qu'ils chassent : « (...) le père La Brosse qui empaillie des oiseaux, très bien du reste »²⁶⁹. Ce qu'ils sont venus chasser en Floride cependant, ce sont les crocodiles. Sur cette photographie (Fig. 14-140-306), au cadrage légèrement décentré, on aperçoit dans un premier temps le tapis formé par les hautes herbes du marais puis les palmiers et autres arbres des rivages alentours avant de distinguer dans la partie droite de l'image, l'embarcation et ses deux personnages. De la Sablière, sur une barque voisine, immortalise leur loisir favori, la chasse, transporté dans un nouveau terrain de jeu : le marais de Floride. On distingue un des guides engagés, assis dans l'embarcation à côté de Lionel du Bouëxic, debout, coiffé d'une casquette de chasse et chaussé de hautes bottes, tirant sur un alligator. Après avoir été tué, l'alligator est ramené dans un canot par un des guides²⁷⁰ : « un de nos nègres remplit le rôle de chien de rapport et plonge pour ramener bientôt à la surface la bête. » pour ensuite faire comme « briser à coups de carabine les écailles scintillantes d'énormes tortues »²⁷¹. Les participants reconnaissent la cruauté de leur méthode de chasse, qu'ils utiliseront pourtant dès qu'ils en auront l'occasion dans les divers marais de Floride. La photographie intitulée « Les bords du St-Johns (Floride) » (Fig. 5-134-307) est à rapprocher de la photographie précédente puisqu'elle a très probablement été prise juste après²⁷², sur les rives de l'*Homosassa River*. De composition simple, le photographe s'est concentré sur les palmiers au premier plan et sur une ligne basse à l'arrière-plan tracée par les *hammocks* qui font de cette région « un des pays au

²⁶⁶ C'est la première mention de l'appareil photographique dans son carnet de notes, Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, Chapitre III, p.21

²⁶⁷ Comme à *Silver Springs*, d'où l'amalgame possible.

²⁶⁸ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, Chapitre III, p.20

²⁶⁹ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre de Georges de la Sablière à (?) datée du 22 mai 1889, de Portland (Orégon)

²⁷⁰ Guides pour lesquels Xavier de Monteil semble avoir très peu de considération malgré l'aide fournie.

²⁷¹ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, Chapitre III, p. 21 (Parle de Silver Springs à ce moment là, mais même processus de chasse, il aurait interverti les trucs je pense)

²⁷² Si l'on se réfère aux autres photographies de l'album n°2 et à celles fonds de la Société de Géographie ainsi qu'à la numérotation des plaques, le titre serait faux.

monde les plus plats »²⁷³. De la région d'Homosassa, ils prennent le train jusqu'à *Silver Springs*, dans les terres. C'est un site tout particulier, où l'eau est limpide puisque les *Silver Springs* sont des sources artésiennes, dont les eaux jaillissent naturellement des sous-sols. Ce phénomène pourtant particulier n'est pas photographié et nous n'avons de *Silver Springs* que des photographies des alentours, que nous localisons avec précaution²⁷⁴. Dans son carnet de notes, Xavier de Monteil indique qu'ils ont pu visiter à *Silver Springs* les environs d'« un modeste chalet au milieu du plus merveilleux jardin de palmiers et d'orangers qui ait jamais été rêvé par l'imagination, des couleurs des mille et une nuits. ». Ces photographies (Fig. 4-317, 7-310, 10-136-316, et 318) semblent avoir été prises dans ce jardin, où, après avoir ramassé oranges et citrons, « la maîtresse de logis voulut bien [les] autoriser à photographier quelques uns de ces beaux arbres. ». Sur la première photographie, on distingue une silhouette, un homme se promenant au milieu du jardin luxuriant fait de palmiers, de magnolias et d'orangers²⁷⁵. On retrouve une scène similaire dans la photographie suivante (Fig. 7), sans trace de présence humaine et avec une mise au point centrée sur la végétation et non sur l'ensemble du paysage ; où l'on comprend ce que précisait de Monteil à propos de la confusion de l'appareil photographique²⁷⁶. Sur cette flore majestueuse, de la Sablière ajoute que « les cyprès chauves sont énormes, les (?) palmiers ont 15 mètres de haut et tout cela est couvert de lianes, de bégonias, et de fleurs merveilleuses des variétés infinies. Les magnolias sont en fleurs il y en a des quantités mais nous ne voyons fleurir que l'espèce à feuilles persistantes, les autres sont fanés depuis longtemps »²⁷⁷. Il photographie Louis de la Brosse devant un de ces palmiers géants, sa carabine sur l'épaule, cerné par les bosquets majestueux (Fig. 10). Dans de tels paysages où la végétation est oppressante, la présence humaine permet de donner une échelle nécessaire au sujet photographié. On retrouve cette présence humaine dans deux autres photographies (Fig. 4, 318).

Après *Silver Springs* c'est la ville d'Ocala qui va accueillir les voyageurs : ils y font un court séjour, le temps de rencontrer un compatriote, M. Delouest, qui leur fait visiter sa maison et ses *groves*²⁷⁸, qui sont « les plus belles plantations d'orangers de ce pays-ci »²⁷⁹. Ils y visiteront également une exposition de produits floridiens, notamment palmiers géants et

²⁷³ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, Chapitre III, p. 18

²⁷⁴ Certaines photographies ne sont pas légendées, les numéros des plaques ne sont parfois pas cohérents, et les titres ajoutés par Xavier de Monteil sont parfois différents de ceux donnés par Georges de la Sablière. Ce dernier étant le photographe, on se réfère aux indications qu'il a données à la Société de Géographie lors de son dépôt de clichés.

²⁷⁵ Comme l'indique le titre de la Fig. 4

²⁷⁶ Lire p. 46.

²⁷⁷ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre de Georges de la Sablière à X, envoyée depuis la Floride.

²⁷⁸ Ce sont des bosquets. Chaque plantation constitue un *grove*.

²⁷⁹ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, Chapitre IV, p. 28

bananiers où leur statut de membres de la Société d'Agriculture de France leur vaudra un accueil des plus chaleureux. Ils s'arrêteront ensuite au bord de l'*Ocklawaha River* où ils prendront une photographie des rivages (Fig. 2-132-15) sur laquelle se distingue un des membres de l'expédition sur une embarcation, ramant le long de la rive encombrée de plantes aquatiques qui forment un tapis sur l'eau. On retrouve une composition en deux parties avec une partie droite saturée par la végétation et une partie gauche plus épurée, que de la Sablière a déjà employé et qui montre une nette démarcation entre la terre et l'eau.

Séville est leur prochaine grande étape. Ils s'arrêtent en chemin à Palatka où Lionel du Bouëxic et les Massol sont restés, « enragés »²⁸⁰ pour chasser l'alligator le long de la *St John's River*. Georges de la Sablière écrit de Palatka une lettre à sa tante : « Pour moi, j'ai fait un peu de photographie, mais je m'attends à des déboires, mon appareil laissant beaucoup à désirer, enfin je rapporterai toujours un bien bon souvenir personnel de ce pays-ci qui m'a ravi »²⁸¹. Le 22 avril, ils se mettent tous trois en route pour Séville où ils retrouvent M. Mann²⁸², un riche planteur « connu par ses études agricoles » installé depuis des années dans la région, qui les accueille et leur fournit de précieux renseignements sur la région. Dès le lendemain, ils visitent les plantations de M. Mann, qui leur explique très précisément tout sur la culture de ses orangers, des processus de greffe aux attentes du marché. Georges de la Sablière va immortaliser cette journée de visite et il nous en parvient six photographies (Fig. 8-313, 9-314, 12-133-312, 13-135-309, 21-139, 311). Deux photographies (Fig. 8, 9) sont de composition similaire et présentent toutes deux une silhouette humaine au pied d'un arbre, lui même situé au cœur d'une vaste et dense plantation. La première photographie est prise au sein d'une plantation d'oranges de M. Mann. Un homme au parapluie ou plus vraisemblablement à l'ombrelle, se situe au pied d'un arbre colossal, au centre du cliché. La végétation, bien que très présente, est moins envahissante que dans la deuxième photographie (Fig.9) où l'on distingue à peine un homme, de profil, regardant toujours l'appareil, au pied d'un tronc d'arbre fendu, la scène enveloppée par la végétation. La figure humaine permet ici encore à Georges de la Sablière d'établir une échelle pour mieux appréhender la photographie. Les photographies suivantes (Fig.12 et 21) représentent la « case Mann » : sur la première, qui est une vue d'ensemble, la case se trouve à l'arrière-plan, légèrement

²⁸⁰ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 24 Avril 1889, envoyée par Georges de la Sablière à sa mère

²⁸¹ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 21 Avril 1889, envoyée par Georges de la Sablière à sa tante, depuis Palatka (Floride)

²⁸² M. Mann s'occupe également des plantations de « M. le Cte de T.. ? » dont les voyageurs tiennent leur lettre de recommandation.

décentrée, l'œil se focalisant sur le premier plan de la photographie, occupé par la plantation de bananiers de M. Mann. Sur la seconde, la case est mise en valeur puisqu'elle est parfaitement au centre de la composition, prise de biais de manière à rendre le volume, bordée à l'arrière-plan d'une rangée de palmiers n'obstruant pas pour autant le ciel, dégagé. Devant la case, deux hommes : celui de gauche aux habits de voyage semble être Louis de la Brosse, celui de droite, vêtu d'un costume, doit être M. Mann. La photographie suivante représente le chalet Mann, qui doit être, de par sa taille imposante, l'habitation principale de M. Mann et de sa famille. Le chalet se trouve en arrière plan, en partie dissimulé par les orangers et les palmiers du jardin, dont un occupe le premier plan de l'image. La famille Mann possède la plupart des plantations du *Seville County* et leur visite est, pour ces voyageurs qui sont tous les trois des terriens²⁸³, une véritable attraction.

Saint-Augustine est la dernière étape avant leur départ et c'est de là que proviennent les deux premières photographies déposées en 1889 à la Société de Géographie (voir Fig. 301 et 302). Les deux clichés représentent l'hôtel Ponce de León de Saint-Augustine, achevé en mai 1887 et construit sur les plans des architectes John Carrère et Thomas Hastings²⁸⁴. La première photographie (Fig. 301), qui présente la façade de l'hôtel et ses jardins, et a été prise depuis un bâtiment qui lui fait face, à un niveau supérieur puisqu'on note une très légère plongée. La seconde (Fig. 302) est prise en contre-plongée sous une arcade de la *loggia*, au rez-de-jardin, dans une des cours intérieures arborées de l'hôtel. C'est le seul hôtel que photographiera Georges de la Sablière de tout le voyage, et ce parce que c'est le plus atypique. L'hôtel Ponce de León est en effet le premier bâtiment des Etats-Unis construit entièrement en béton coulé²⁸⁵. Il est de plus un bâtiment iconique²⁸⁶ de par son style architectural mêlant inspiration maure et renaissance espagnole, ainsi que par ses somptueux jardins, dans l'esprit de ceux de l'Alcazar de Séville. C'est donc de cet hôtel unique dont ont voulu se souvenir les voyageurs, qui n'y ont probablement pas séjourné²⁸⁷, avant de repartir en train pour Jacksonville grâce au tronçon de chemin de fer financé par Flagler²⁸⁸ dans l'optique d'attirer des visiteurs²⁸⁹.

²⁸³ On entend terrien dans le sens où ils sont chacun propriétaires des terres familiales et ont un grand intérêt pour l'agriculture, comme l'indique leur appartenance à la Société d'Agriculture de France.

²⁸⁴ Ils furent engagés par Henry Flagler, entrepreneur co-fondateur de *Standard Oil*. (Source : « Florida », National park Service, <http://www.nps.gov/nr/travel/geo-flor/26.htm>)

²⁸⁵ Thomas Graham, « Flagler's Magnificent Hotel Ponce de Leon », *The Florida Historical Quarterly*, Vol.54, N° 1 (Juillet 1975), Cocoa, Florida Historical Society, pp. 1-17, (consulté le 5 Juillet 2013) <http://www.jstor.org/stable/30155893>

²⁸⁶ Son style influencera toute l'architecture de Floride jusqu'au milieu du XXe siècle.

²⁸⁷ Il n'en est aucune mention dans leurs notes.

²⁸⁸ Thomas Graham, *op. cit.*, p. 7

²⁸⁹ Il n'y avait, sinon, rien qui pouvait attirer les touristes à St-Augustine. Flagler se devait donc de faciliter le transport pour pouvoir faire attirer les touristes dans ses hôtels.

De ces forêts vierges rencontrées en Floride, Georges de la Sablière, comme Xavier de Monteil, qui est « ravi », garde un souvenir émerveillé malgré les difficultés qu'il a rencontré pour prendre des photographies :

« J'ai déjà plus de 50 photographies et je compte en développer la plus grande partie à la Nouvelle Orléans, malheureusement mes châssis sont détestables et je suis presque sûr d'avoir des malheurs. Il m'a été impossible de prendre de jolies vues de la forêt vierge. Il faudrait la plupart du temps, descendre du bateau et se mettre dans l'eau sous les bois, ce qui est malsain et assez dangereux à cause des serpents qui sont une plaie. Du reste cette belle végétation ne peut pas se rendre dans la photographie il y a trop de confusion, mais comme c'est beau à voir ! »²⁹⁰

Georges de la Sablière insiste ici sur la difficulté de prendre des photographies dans ce milieu très hostile (climat chaud et humide, environnement marécageux, végétation luxuriante, prédateurs) qui selon lui ne permet pas à la photographie de rendre justice aux paysages de Floride.

Nos voyageurs passent la journée du 26 avril dans le train qui les conduit en Louisiane, et plus précisément à la Nouvelle-Orléans. Comme le souligne Jacques Portès, « La Nouvelle-Orléans est, par elle-même, une ville en dehors de la norme américaine et elle ne peut qu'intéresser les rares français qui s'y rendent. Ils y assistent, en effet, au fil des années, à l'effritement du masque français de la vieille cité, au profit d'une inexorable américanisation »²⁹¹. Si le passé français de la Nouvelle-Orléans et de la Louisiane semble toucher les voyageurs, ce qui semble le plus frapper Xavier de Monteil est la forte présence de la population afro-américaine qui, si elle était déjà considérable en Floride, est beaucoup plus nombreuse en Louisiane. Son opinion sur la question du statut de la population noire après la guerre civile est très radicale : « des milliers d'esclaves, enivrés de leur émancipation inespérée »²⁹², ayant toutes les audaces se croyant tous les talents et toutes les capacités se ruèrent à l'assaut des deniers publics et des débris des fortunes privées. »²⁹³. A cela il ajoute que s'ils ne sont plus esclaves, « ils sont devenus des machines et traités comme tels » et que les actions du Ku Klux Klan, si elles ont été extrêmes, ont été un bon exemple et ont donné « un résultat certain »²⁹⁴. La position de Xavier de Monteil, est à l'époque celle d'un grand

²⁹⁰ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre non-datée envoyée par Georges de la Sablière à X, depuis la Floride

²⁹¹ Jacques Portès, *op. cit.*, p. 70

²⁹² L'auteur raye « se croyant tout permis »

²⁹³ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, Chapitre V, p. 40

²⁹⁴ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, Chapitre V, p. 41

nombre de français qui se font une opinion d'après ce qu'ils expérimentent (l'expansion colonialiste de la France a renforcé l'idée d'une supériorité « raciale ») et ce qu'on leur raconte (la diffusion, en France, d'une très faible quantité d'informations relative à la ségrégation aux Etats-Unis). L'équipée n'est que de passage à la Nouvelle-Orléans²⁹⁵, notamment parce qu'« on ne [leur] conseille pas de [s'] attarder dans ce pays où il n'y a rien à voir »²⁹⁶. Ces quatre jours suffisent à Georges de la Sablière pour faire tirer quelques photographies, dont il n'est pas très satisfait : « j'en ai développé 4 à la Nouvelle-Orléans qui n'étaient pas bien belles »²⁹⁷. Il enverra pourtant quelques épreuves à sa famille par le biais d'Abel de Massol, quand celui-ci les quittera à Portland. La Louisiane d'aujourd'hui ne les émeut que très peu et ils ne prendront de la région aucune photographie ni n'en feront aucun dessin. Avant de quitter la Nouvelle-Orléans pour le Texas, Lionel du Bouëxic quitte le groupe pour faire un « voyage de 5 jours et 5 nuits à travers les tristes paysages du Mexique »²⁹⁸. Chargé par le gouvernement d'une mission²⁹⁹ pour Mexico, il retrouvera ses compagnons de voyage un peu plus tard, à Portland. Ces derniers entament, le 30 avril, la traversée du Sud-Ouest des Etats-Unis, de la Louisiane à la Californie, en empruntant les voies ferroviaires de la *Southern Pacific Company*.

B- L'Arizona

Georges de la Sablière et ses acolytes traversent le Texas puis l'Arizona. Dans le paysage, les mimosas sont remplacés par des cactus et des yuccas, le bayou par un désert à perte de vue : « Les récits de voyageurs qui ont vu les déserts du Sahara et ceux du Texas et de l'Arizona sont unanimes à décrire ces derniers comme encore plus redoutables »³⁰⁰. Georges de la Sablière prend deux photographies du désert aux environs de Yuma³⁰¹. La première (Fig.20) donne à voir un indien, dont on aperçoit à peine le visage, assis en tailleur sur le sol, au pied d'un cactus qui scinde la photographie en son centre, créant une composition simple et parfaite. A l'arrière-plan, le désert, ponctué encore de quelques mimosas, se déploie à perte de vue. L'indien, aux « longs cheveux noirs de jais », la tête légèrement relevée, regarde le photographe. Dans le second cliché (Fig. 34-141-321), l'indien est photographié debout, de

²⁹⁵ Ils y resteront du 27 Avril au 30 Avril, jour de leur départ pour l'Arizona

²⁹⁶ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 41

²⁹⁷ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 6 Mai 1889 envoyée par Georges de la Sablière à sa mère, depuis San Francisco

²⁹⁸ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 43

²⁹⁹ Nous n'avons pas plus d'informations sur cette mission qui est pourtant indiquée comme gouvernementale.

³⁰⁰ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 48

³⁰¹ Certaines photographies sont légendées comme ayant été prises au Texas, d'autres en Arizona, mais il paraît plus vraisemblable qu'elles aient toutes été prises en Arizona.

dos, au milieu de collines désertiques animées de quelques yuccas. La photographie est prise en légère plongée de manière à ce que le désert occupe une grande partie de la composition. Au loin, au niveau de la ligne d'horizon, on aperçoit une cabane que l'indien semble vouloir rejoindre. Avec ces deux clichés, Georges de la Sablière joue avec la dimension romantique de la figure indienne. Elle est dans les deux cas, représentée face à une nature inhospitalière, au milieu du désert et l'indien est représenté seul, sans autre indice de vie humaine que la cabane à l'arrière-plan du second cliché. Le photographe est conscient de la puissance romantique de ces compositions, laissant deviner une disparition imminente de la minorité indienne : Xavier de Monteil parlera même des indiens Yuma comme d'une « colonie de déchus »³⁰². Dans ce désert interminable, El Paso (Texas) et Yuma (Arizona) sont les deux seules villes qu'ils rencontrent, El Paso étant considérée comme une « verte oasis » en plein désert. Avant l'arrivée à Yuma, des voyageurs se plaignent de la ville, la dépeignant comme chaude, sale, « à la merci des tribus indiennes dont les réserves viennent jusqu'à 100 mètres des dernières maisons de la ville »³⁰³. La ville de Yuma est située sur la rive gauche du Colorado, en contrebas d'une colline surmontée par un fort, propriété du gouvernement américain dont les troupes postées à l'intérieur pouvaient³⁰⁴ surveiller les indiens des réserves³⁰⁵ alentours. Georges de la Sablière et Xavier de Monteil s'arrêtent à Yuma alors que Louis de la Brosse et les Massol partent pour Los Angeles. Comme le justifie de Monteil, Yuma n'est pas une ville qui intéresse beaucoup de voyageurs, mais certains s'y arrêtent car elle est un point de chute à mi-chemin entre la Nouvelle-Orléans et San Francisco³⁰⁶. Pour les deux compagnons, elle est aussi une occasion de visiter une importante réserve indienne, ce qui paraît difficile à croire pour les voyageurs qu'ils rencontrent et qu'ils ont beaucoup de mal à convaincre qu'ils sont « de simples touristes venus pour voir Youma (*sic.*) en artistes, (...) des gens qui se promènent sans penser au dollar, au business ! »³⁰⁷. A la gare, Xavier de Monteil et Georges de la Sablière rencontrent un homme, « le colonel » qui va leur servir de guide à l'intérieur des réserves et porter leur appareil photographique, avec lequel ils vont prendre une dizaine de clichés.

Pour se rendre à la réserve, ils traversent le Colorado en file indienne derrière leur guide

³⁰² Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 53

³⁰³ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 50

³⁰⁴ Le fort aurait été abandonné peu avant 1889 : Xavier de Monteil parle d'une occupation « jusqu'à ces derniers temps ».

³⁰⁵ Il est plus juste de parler de la réserve, c'est la *Fort Yuma Indian Reservation*, créée en 1884 alors que le territoire n'appartient pas encore officiellement aux USA.

³⁰⁶ Elle est aussi un point de passage stratégique pour les bateaux à vapeur remontant ou descendant le Colorado..

³⁰⁷ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 51

puis Georges de la Sablière prend les devants alors que des indiens commencent à s'approcher d'eux pour former un « cortège »³⁰⁸ et que Xavier de Monteil, méfiant, garde sa main sur le revolver. Arrivés au cœur de la réserve, Xavier de Monteil décrit le village qu'ils vont trouver : « Brusquement nous passons du fourré le plus épais à une petite clairière et voici devant nous le spectacle que nous avons cherché toute une famille nombreuse, grouillant comme la vermine dont elle est couverte, vêtue en archanges, depuis les plus petits jusqu'aux plus anciens, a établi son campement en cet endroit »³⁰⁹. Ils prennent une photographie de la réserve, que l'on ne retrouve que dans la collection de la Société de Géographie et sur laquelle on ne distingue que quelques regroupements de cabanes en bois et en paille (Fig. 322). Alors qu'ils observent les indiens et mettent en place l'appareil photographique, les indiens s'éloignent d'eux « (...) les mimosas seuls consentent à donner leur image. S'y mêle-t-il un peu de crainte ou de superstitions ? »³¹⁰. Peu habitués à cet appareil et aux touristes venant « visiter » la réserve avec de bonnes intentions, les indiens sont craintifs et préfèrent ne pas jouer le jeu. De la Sablière et de Monteil persévèrent malgré l'attitude des indiens : « Nous avons le tort d'insister, ce qui est un manque de tact absolu et avisant un des sauvages qui semble plus indifférent nous essayons de lui faire comprendre par gestes notre désir de le photographier "nature"³¹¹ ». Ce dernier geste de la part des européens va provoquer la colère du chef de la tribu Yuma qui leur explique que les indiens ont leur pudeur, « tout comme les blancs ». Les indiens Yuma considèrent la visite à l'improviste des deux voyageurs et de leur guide comme une intrusion dans leur vie privée, que l'acte photographique ne fait qu'accentuer :

« [le chef] se saisit de notre appareil de photographie le secoue comme s'il voulait le mettre en pièces et comme ce résultat est imminent il n'est que temps d'agir et de lui présenter à bout portant le seul argument qui puisse apaiser sa colère, et qui est aussi *l'ultima ratio regum*³¹² - ce geste fut je pense compris plus vite que les quelques mots d'anglais qui l'appuyèrent bref nous sauvâmes d'une perte certaine notre outillage d'artistes y compris les deux ou trois clichés instantanés que nous avions déjà pu faire par surprise et à tout hasard »³¹³

Les deux européens, loin d'être bienvenue dans la réserve, ont échappé de peu à la destruction de leur appareil photographique et des plaques qui l'accompagnaient, en se

³⁰⁸ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 52

³⁰⁹ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 53

³¹⁰ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 53

³¹¹ A la fin du XIXe siècle, on choisissait de photographier les tribus indiennes d'Amérique au naturel en privilégiant la spontanéité et en n'occultant aucun détail qui pourrait être dérangement pour l'esthétique du cliché ; ou en faisant poser les indiens dans leur plus bel appareil, dans un décor choisi composé d'éléments les plus exotiques et « typiques » possibles.

³¹² On traduit : « L'ultime argument des rois »

³¹³ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 54

comportant comme tous les autres « blancs » en utilisant leur revolver au moindre moment de crainte et d'insécurité. Xavier de Monteil commente l'issue de cette mésaventure dans son carnet de notes :

« Autrefois nous aurions payé de notre scalp la deuxième partie de nos insolences, aujourd'hui terrorisés par leurs voisins qui les fusillent comme des lapins au premier signe de révolte ou pour le plus petit méfait, ces indiens si redoutés sont réduits à supporter toutes les tracasseries, toutes les injustices; et la perte de leur liberté, les restrictions apportées à leurs droits de (?), le cantonnement trop resserré et plus encore le voisinage des blancs dont ils ont pris tous les vices, cela aboutit pour leur race à la décrépitude et à l'anéantissement. »³¹⁴

Ici, De Monteil, écrit, comme on l'a expliqué dans la partie I.2., ce dont même les scientifiques sont certains : les relations violentes avec les « blancs » vont mener les indiens à leur perte et il n'y a absolument rien à faire contre ça. L'évocation d'un « autrefois », d'un temps où ils se seraient fait scalper³¹⁵ par les indiens inspirant la terreur, amplifie la dimension romantique de la scène³¹⁶. Cette nostalgie³¹⁷ dont fait preuve Xavier de Monteil va se ressentir dans ses notes et sera mise en valeur par Georges de la Sablière dans ses photographies.

A la suite de cette mésaventure, ils rentrent à Yuma où les quitte leur guide. De la ville de Yuma et de ses environs proches, ils ne prennent que deux photographies. La première (Fig. 319)³¹⁸ représente un long pont métallique sur le Colorado³¹⁹, le plus grand fleuve de l'Ouest des Etats-Unis, qui passe au sein de la ville de Yuma, en plein désert, comme on le voit ici. Les ponts et en règle générale toutes les constructions métalliques de grande taille, illustration parfaite de l'industrie, sont un sujet de prédilection pour les photographes de la fin du XIXe siècle. Le développement constant des réseaux de transport et de communication, et particulièrement le chemin de fer, entraîne la construction d'un grand nombre de ponts qui facilitent la couverture totale du territoire et sont considérés comme des prouesses techniques

³¹⁴ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 55

³¹⁵ Pour Xavier de Monteil, les indiens d'Amérique du Nord, (sauf ceux d'Alaska et du Canada), partagent les mêmes coutumes, les mêmes habitudes, les mêmes traditions. Il n'est donc pas impossible qu'il parle des indiens Yuma en ayant par exemple en tête les tribus indiennes des Plaines.

³¹⁶ Il ne faut pas oublier que ce que Xavier de Monteil écrit est absolument conditionné par ses lectures et les idées de son siècle.

³¹⁷ Nostalgique car on sent comme un regret de la part de Xavier de Monteil, qui arrive après la véritable aventure, après la terreur et le danger.

³¹⁸ Elle est uniquement conservée à la Société de Géographie.

³¹⁹ Ce serait le pont construit en 1877 par la *Southern Pacific Company* à Yuma pour développer son réseau de chemins de fer et permettre aux trains de traverser le Colorado. Deux autres seront ensuite construits avant l'installation en 1912 du *Ocean-to-Ocean Bridge*, encore utilisé aujourd'hui.

et esthétiques, symbole de la modernité³²⁰. La seconde photographie (Fig.19-320), intitulée par Georges de la Sablière « Les forçats à Yuma » est le seul cliché du photographe où l'on voit des ouvriers au travail, la réalité du travail étant pourtant un sujet répandu dans les photographies de voyage au XIXe siècle. On y voit en effet la ville qui se détache de l'arrière-plan désertique, où l'on distingue un début d'urbanisme avec des dessins de rues et un désir d'agencement des bâtiments. Au premier-plan, une dizaine d'ouvriers, munis d'une pelle, semble écouter les directives d'un autre travailleur, en hauteur sur ce qui semble être un wagon.

Alors que Georges de la Sablière et Xavier de Monteil visitent le fort de Yuma, ils rencontrent un compatriote, Solignac, originaire du Sud-Ouest de la France, et « pompeur au château d'eau du fort »³²¹ pour le compte du gouvernement. Celui-ci leur présente le médecin de la ville, qui habite toujours le fort, et s'avère être un passionné de photographie, qui, puisqu'il connaît les indiens de la réserve, leur propose de réitérer l'expérience dès le lendemain matin. Ils visitent deux ou trois cabanes et bien que l'accueil soit meilleur que lors de leur dernière visite, « les tentatives de photographie ou de dessin ne donnèrent guère de meilleurs résultats pourtant quelques enfants et femmes surpris grâce à mille petits stratagèmes et à de savantes manœuvres nous laissèrent leur image »³²². Ces femmes et enfants sont représentés sur trois photographies différentes, et de très bonne qualité malgré ce qu'en écrit Xavier de Monteil. La première (Fig. 28-142-325) représente une femme âgée aux cheveux très courts, assise en tailleur sur le sol, devant une hutte : elle regarde le photographe mais ne pose pas. Devant elle, une petite fille de profil, tient un arc dans ses bras et regarde au loin. On observe à l'arrière-plan une hutte du village devant laquelle passe une indienne, de dos. On ne distingue malheureusement pas les couleurs dont le visage de la femme doit être enduit, ni les tatouages de son cou³²³, que cache sa chemise. Sur la photographie suivante (Fig. 29-326), le cadrage est le même : l'enfant se tourne face au photographe mais ne le regarde pas, tenant toujours son arc dans ses mains. Portant les cheveux courts, elle est vêtue d'une tunique blanche à manches longues qui la protège du soleil. Sur le cliché suivant (Fig. 26-144-327), une indienne est enveloppée d'une grande couverture et tient dans ses bras une petite fille. Elle regarde toujours le photographe. A sa droite, enfants et femmes semblent vaquer à leurs occupations sans se soucier du photographe, notamment un enfant allongé au

³²⁰ On retrouve la figure du pont dans les photographies prises en 1886 et déposées à la Société de Géographie. Georges de La Sablière photographie notamment un pont dans l'état du Colorado. (Paris, Bibliothèque Nationale de France, (SG WF-82), 50 photographies du Colorado et surtout d'Alaska, par Georges de La Sablière, don G. de la Sablière en 1887)

³²¹ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 55

³²² Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 56

³²³ La présence de ces tatouages a été relevée par Xavier de Monteil dans son carnet de notes.

premier plan qui fixe le sol devant lui. La dernière photographie (Fig. 30-143-324) des indiens Yuma est celle d'un vieillard que de Monteil qualifie « d'un peu idiot » car « étonné de [leur] manie »³²⁴. Il pose devant le auvent d'une hutte, tenant un bâton de bois sur lequel il s'appuie avec le menton, dont il doit se servir pour marcher. Ces quatre photographies ont des sujets indiens différents : la vieille indienne, la petite fille, la mère et sa fille, le vieillard. Le sujet regarde systématiquement l'objectif tandis que les autres personnes présentes dans la scène ne le regarde jamais : on suppose une directive de la part du photographe même s'il veut des photographies « nature ». Ils prennent pour sujet des femmes, des enfants et des personnes âgées car il semble qu'elles soient les moins réticentes autour de l'appareil photographique, et les plus coopératives. Ces photographies sont importantes puisqu'elles témoignent d'un véritable intérêt ethnologique pour la tribu Yuma qui se traduit par une tentative d'immersion de la part du photographe dans la vie quotidienne des indiens Yuma, qu'il veut photographier par « surprise, au hasard ». Si l'expression est à nuancer, car on sent une composition qui est la même sur les quatre photographies (portrait en pied, le sujet indien au centre, fixant l'objectif est cerné par son environnement quotidien, « typique »), il n'y a pas de véritable mise en scène du sujet au sens où celui-ci n'est pas décontextualisé. On peut parler de véritables portraits ethnographiques, où les sujets indiens sont photographiés portant leurs vêtements quotidiens dans leur environnement naturel, où l'on aperçoit leur habitat à l'arrière-plan. Celui-ci apparaît également comme sujet principal d'un cliché (Fig. 25-323) où l'on aperçoit au milieu du désert, bordée de mimosas, une hutte de paille renforcée et tenue par des morceaux de bois, dont le toit de paille se prolonge en auvent soutenu de poteaux de bois, sous lequel on aperçoit un arrangement de sièges et de bancs au milieu desquels se trouvent des poteries au sol. On distingue également la silhouette d'un indien, debout, dans l'ombre du auvent. Dans un autre cliché (Fig. 31-145), de la Sablière photographie une scène de vie quotidienne : femmes et enfants sont assis dans la hutte, pendant qu'un homme indien attache des morceaux de paille tout en regardant l'appareil. Ce dernier est placé plus loin de la scène que pour les autres photographies de la réserve, traduisant sans doute une volonté de ne pas interrompre leurs activités. Ce désir de Georges de la Sablière que semble partager Xavier de Monteil, de photographier le quotidien des populations indiennes se retrouvera dans toutes ses photographies.

³²⁴ Il parle de la pratique photographique.

De la réserve, Georges de la Sablière et Xavier de Monteil repartent vers la ville de Yuma où ils retrouvent leur compatriote Solignac qui les emmène voir son élevage bovin et leur montre son attirail de *cow-boy* : « Solignac ne nous laissa point sans réclamer sa photographie en *cow-boy* (...) »³²⁵. On retrouve en effet dans les albums conservés au Musée du Quai Branly deux photographies représentant Solignac sur son cheval blanc, coiffé de ce que de Monteil qualifie de « sombrero ». Sur la première, il pose, son lasso à la main, devant un large bosquet, sur une rive du Colorado que l'on aperçoit à l'arrière-plan. La figure du *cow-boy* est, avec celle de l'indien, emblématique de la légende de l'ouest que l'on a évoqué dans la première partie. Comme l'explique très bien Jacques Portès³²⁶, les français voyageant aux Etats-Unis, sont à la fois repoussés par la figure rustre du *cow-boy* aux manières douteuses et attirés par celui-ci car il reste le symbole de la lutte contre les indiens, encore relativement récente. Si Solignac est un compatriote et n'a pas les manières du *cow-boy* décrites dans d'autres récits de voyageurs de l'époque, il n'en incarne pas moins ce symbole. La deuxième photographie (Fig. 37) a été prise au moment qui suit la première photographie. On y voit toujours Solignac, mais là en pleine action, faisant tourner son lasso dans les airs sur son cheval en mouvement. Une telle photographie, comme le précise de Monteil, n'est possible que grâce aux innovations de la technique photographique et grâce au ciel dégagé : « Entre temps nous profitons du dernier rayon de soleil pour (...?) grâce à notre instantané un coup de lasso magistral »³²⁷.

Après avoir assuré Solignac et le docteur qu'ils leur enverraient des photographies³²⁸, Georges de la Sablière et Xavier de Monteil quittent Yuma pour traverser « ces mornes solitudes » de la vallée des morts dans un climat étouffant. Malgré les déceptions exprimées par Xavier de Monteil en matière de photographie, ils garderont tous deux un bon souvenir de leur visite de Yuma, malgré l'hostilité de son environnement. Georges de la Sablière écrira depuis San Francisco : « Depuis la Nouvelle Orléans jusqu'ici nous ne nous sommes arrêtés qu'un jour en route et encore rien que Monteil et moi, pour visiter une réserve indienne très intéressante dans le désert de l'Arizona. »³²⁹.

C- La côte Ouest des Etats-Unis

³²⁵ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 60

³²⁶ Jacques Portès, *op. cit.*, p. 88

³²⁷ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 59

³²⁸ Il ne nous est parvenu aucune trace (lettre, accusé de réception) de ces envois.

³²⁹ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre non datée, envoyée par Georges de la Sablière à X, depuis San Francisco

Georges de la Sablière et Xavier de Monteil rejoignent par voie ferrée Los Angeles où ils retrouvent leurs camarades qui les avaient quittés à Yuma. Ils ne s'y arrêtent pas et continuent jusqu'à Oakland, puis San Francisco, qu'ils atteignent trois jours plus tard³³⁰. Si de Monteil regrette que San Francisco ne soit plus une ville faite de baraquements accueillant des pionniers « ivres de whiskey » et assoiffés d'or, lui et ses camarades s'émerveillent de la dimension cosmopolite de San Francisco, notamment de son quartier chinois, qui est « bien réellement une ville importée d'Asie »³³¹. Malgré les « chinoiseries » étonnantes qu'ils rencontrent dans le quartier, les « bouges infectes » ne semblent pas mériter l'installation de l'appareil photographique. De plus, si certains décors de restaurants les impressionnent, ils sont en intérieur et ils semblent douter de la sensibilité de leurs plaques sèches dans ces conditions de prise de vue.

Si San Francisco ne semble pas trouver grâce aux yeux des voyageurs, c'est cependant la ville qu'ils choisissent pour préparer leur périple en Alaska :

« Notre séjour à SF (*sic.*) fut en grande partie consacré à compléter nos informations sur l'Alaska, le but de notre voyage, sur les moyens d'atteindre ce lointain pays dépourvu encore de toute organisation - à faire nos provisions de toutes sortes, armes, munitions, engins de pêche, batterie de cuisine, matériel de campement, en vue d'un séjour à terre de chasses et d'excursions sur ces territoires absolument inconnus des américains eux-mêmes, en touristes les plus osés se tenant jusqu'à présent pour satisfaits d'un voyage en bateau à vapeur le long des côtes presque constamment recouvertes par la brume. »³³²

San Francisco a connu depuis le milieu du siècle, une forte expansion due au nombre croissant de migrations, qui fait alors d'elle une ville importante de la côte Ouest des Etats-Unis. Ils peuvent donc s'y réapprovisionner en matériel de chasse et de campement, dont ils n'avaient pas eu besoin jusqu'ici. A San Francisco, ils rencontrent également plusieurs personnalités qui vont les aider à planifier leur voyage, notamment un compatriote français nommé Trécot et un ancien officier Gaysson qui est un des plus gros actionnaires de la *Compagnie d'Alaska*³³³. C'est ce dernier qui leur communique les horaires des différents bateaux pour l'Alaska, et leur ouvre un musée ethnographique³³⁴ pour leur permettre d'avoir un aperçu de « l'art rudimentaire des tribus alaskiennes »³³⁵. Ils choisissent de ne pas prendre

³³⁰ Voir Carte en Ann. 4

³³¹ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 65

³³² Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 69

³³³ La compagnie d'Alaska était une compagnie commerciale.

³³⁴ Nous n'avons pas plus d'informations sur ce musée.

³³⁵ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p.69

le premier bateau de la *Goodall & Perkins Cie*³³⁶ depuis San Francisco puisqu'ils peuvent le rejoindre à Victoria, sur l'île Vancouver, quelques jours plus tard. Cela leur laisse « 8 jours de mer »³³⁷ et quelques jours de répit pour visiter l'intérieur des terres³³⁸ en empruntant le nouveau chemin de fer de la *Southern Pacific Transportation Company* qui les emmène jusqu'à Tacoma.

Ils font un premier arrêt à Sisson³³⁹ au pied du Mont Shasta, « une des plus belles montagnes qu'il m'ait été donné de voir », où Georges de la Sablière va prendre quelques photographies ; une vue d'ensemble de la ville dans un premier temps (Fig.330) puis des forêts alentours (Fig. 331, 48-332, 46-333, 47-334). Deux photographies se distinguent par la présence humaine : la première (Fig. 46) représente un homme à cheval devant un *pitch pine*³⁴⁰ que de Monteil appelle « Mister Sisson » dans le titre qu'il attribue au cliché alors que sur la deuxième photographie (Fig. 47), on distingue une silhouette sur la neige qui entame l'ascension du Mont Shasta. Les deux titres des photographies comportent chacun l'espèce d'arbre présente sur le cliché, *pitch pine* pour la première, *abies nobilis*³⁴¹ pour la seconde. Cette attention de la part de de Monteil et de la Sablière³⁴² traduit leur intérêt pour la flore locale, ils ne photographient que les espèces qui sont l'essence de l'Amérique du Nord³⁴³. Ils vont ensuite s'enfoncer dans les forêts denses de la Sierra Nevada, le tout en *buggy*³⁴⁴ comme on peut le voir sur la photographie suivante (Fig. 41) où le *buggy*, dans lequel sont assis deux hommes, passe littéralement dans un arbre, qui a été creusé pour laisser un passage aux véhicules sur la route du comté de *Calaveras*. La photographie semble être prise à l'arrêt puisque l'on voit distinctement les quatre pattes du cheval posées au sol, sans aucun flou, et aucun cheval ou avant de véhicule au premier plan qui pourrait laisser croire que de la Sablière est dans le *buggy* suivant et qu'il prend la photographie en route. La photographie a été prise au *Mariposa Grove*³⁴⁵ et non au *Calaveras Grove* comme indiqué dans le titre. En

³³⁶ La compagnie qui était communément appelée *Goodall & Perkins* avait pour nom officiel *Pacific Coast Steamship Company*. Fondée par George Perkins et Charles Goodall en 1876, la compagnie gérait tous les bateaux à vapeur qui partaient de Californie ou de Seattle pour atteindre le Sud-est de l'Alaska en passant par la Colombie Britannique. Les bateaux étaient à l'origine destinés à transporter des marchandises, ce qui évolua très vite avec le développement du tourisme.

³³⁷ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 70

³³⁸ Principalement dans l'Oregon et le Washington Territory.

³³⁹ Aujourd'hui *Mount Shasta City*

³⁴⁰ On l'appelle en France « pin rigide », il est une espèce de pinacée typique du Nord-Est de l'Amérique.

³⁴¹ L'*abies nobilis* est une espèce de sapin que l'on trouve dans l'Amérique du Nord-Ouest. Il est appelé en France « sapin noble ».

³⁴² La présence des noms de ces espèces se retrouve dans les titres de chaque album conservé à l'iconothèque du Musée du Quai Branly de Paris et dans les titres des photographies envoyées à la Société de Géographie.

³⁴³ Il ne faut pas oublier qu'ils sont tous membres de la Société d'Agriculture de France, et propriétaires terriens, ce qui explique en partie leur intérêt, plus qu'un intérêt touristique (également présent), pour les arbres et les plantes des régions qu'ils traversent.

³⁴⁴ Le *buggy* est un cabriolet découvert à deux roues, à l'époque tiré par des chevaux.

³⁴⁵ *Grove* est le nom attribué à chaque groupe de séquoias géants (il y en a soixante-quinze reconnus aujourd'hui).

effet, le séquoia géant, encore appelé à l'époque *wellingtonia*, sous lequel passent les voyageurs est appelé *The Wawona Tree*³⁴⁶. D'anciennes photographies montrent le panneau à sa base précisant sa taille : trente-deux pieds de diamètre, deux-cent vingt-sept pieds de haut. Le tunnel qui le transperce a été creusé en 1881, d'une volonté des américains de créer des attractions touristiques. Au vu de la photographie de Georges de la Sablière, c'est chose faite et ils ne sont pas les seuls à prendre cette photographie du véhicule parfaitement imbriqué dans l'arbre. En effet, depuis 1881 et jusqu'en 1969, une véritable tradition photographique (Fig. 351) va s'instaurer et chaque touriste viendra prendre sa photographie-souvenir de son passage à *Yosemite Valley*³⁴⁷. De la Sablière s'inscrit ici dans cette tradition. Il prendra trois autres photographies des séquoias géants (Fig. 39, 40, 42) dont une particulièrement impressionnante d'un *wellingtonia* qu'il dit mesurer trente-deux pieds (Fig.42). Une cabane faite de rondins permet de donner une échelle et d'avoir un aperçu de ces monstres végétaux. Ces séquoias sont emblématiques de la Sierra Nevada et de la Californie et, longtemps considérés comme les plus gros arbres du monde, la volonté manifestée par de la Sablière de les immortaliser est sans aucun doute justifiée.

Après leur visite des *groves* de Californie, ils se dirigent à nouveau vers San Francisco en train, en faisant une courte halte aux mines d'or de Angels et de Murphy, encore exploitées à l'époque. Ils reviennent à San Francisco par la « vallée fertile du Dr Joachin »³⁴⁸ qu'ils parcourent, cernés par les vergers et les vignobles³⁴⁹. Depuis San Francisco, ils rejoignent Portland en train, toujours par la *Southern Pacific Transportation Company*, mais ne restent que quelques heures dans la ville. Georges de la Sablière en profite pour envoyer des lettres à sa famille. Il y précise qu'il est « relativement content »³⁵⁰ de ces photographies de Floride et qu'il leur en a envoyé quelques unes qu'il souhaite faire circuler dans les familles de ses compagnons d'aventure. Il y précise également qu'il a pu bénéficier d'une soirée claire pour photographier une des montagnes aux alentours de Portland mais qu'il n'a pas eu la chance

³⁴⁶ *Wawona* signifie séquoia en langue indienne Yosemite. L'espèce du séquoia géant a été découverte en 1852 et a connu de suite un très franc succès : on les a très vite abattus pour en envoyer des échantillons à de nombreux scientifiques, notamment en Europe. Ils doivent leur nom à leur taille démesurée, qui leur a autrefois valu la qualification d'espèce vivante la plus imposante : d'un âge moyen compris entre 1500 et 2500 ans, leur tronc ont une circonférence d'environ trente mètres et peuvent atteindre une hauteur de quatre-vingt mètres. C'est le cas du plus gros séquoia géant du monde, le General Sherman, qualifié de plus grand arbre au monde par son volume, de plus de 1485 mètres et de 83,8 mètres de hauteur. Lire « Yosemite National Park », National Park Service, <http://www.nps.gov/yose/historyculture/places.htm> et http://www.sequoias.eu/Pages/sequoia_geant.htm#notes

³⁴⁷ Le parc national de Yosemite sera créé en 1890, un an après leur passage.

³⁴⁸ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 72

³⁴⁹ Dans son carnet de notes, Xavier de Monteil fait une longue description des plants de vigne adoptés pour la région, témoignant une fois encore de son intérêt pour les terres.

³⁵⁰ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la sablière, Lettre datée du 22 Mai 1889, envoyée par Georges de la Sablière à sa mère ou à sa tante, depuis Portland, Orégon

d'apercevoir le « mont Hood et les autres »³⁵¹. Aucune photographie des environs de Portland ne nous est pourtant parvenue, seul un cliché de la ville apparaît dans l'album I (Fig. 53). On aperçoit cependant sur cette photographie une montagne en arrière-plan, dont les neiges éternelles la font se fondre dans le ciel. Cette montagne est sans aucun doute le mont Hood, dont la photographie, la ville s'étalant à ses pieds, est devenue le cliché touristique à prendre et a également été diffusé par de nombreuses photographes professionnels (Fig.352). On le voit dans cette photographie de Carleton Watkins, aujourd'hui conservée au musée de la George Eastman Collection (Fig.353) : si la prise de vue est légèrement plus serrée sur le Mont Hood, on reconnaît des bâtiment similaires comme la grande maison victorienne au premier plan et l'esprit de la photographie est sensiblement le même, à très peu de choses près. La vue est encore très populaire aujourd'hui. Si Georges de la Sablière reste constant avec le médium photographique, ce n'est pas le cas de ses compagnons : « Monteil a lâché son dessein (*sic.*), et le seul sérieux est le père La Brosse qui empaille des oiseaux, très bien du reste. »³⁵². Abel de Massol quitte le groupe à Portland, d'où il prend la voie transcontinentale pour rentrer sur la côte Est des Etats-Unis puis en France. Georges de la Sablière le charge de tirages photographiques à transmettre aux différentes familles des membres du voyage. Ils quittent Portland pour Tacoma en train, en passant voir les rapides de la *Columbia River* dont Georges de la Sablière prend une photographie, ou achète une photographie à Portland puisque le format légèrement panoramique du tirage ne correspond pas à la taille de ses plaques (Fig.51). Les voilà très vite dans le *Washington Territory*³⁵³ que George de la Sablière photographie très peu puisqu'il ne nous parvient de la campagne qu'ils traversent qu'une photographie d'un ranch (Fig.52). Arrivés à Tacoma, la ville ne leur plaît guère plus que celles qu'ils ont vu jusqu'à présent, phénomène expliqué selon Jacques Portès par le fait que ces villes soient des villes champignons, sur la côte Est comme sur la côte Ouest des Etats-Unis. Tacoma est pour lui un parfait exemple de ce développement qui « abasourdit le Français de passage », où les voyageurs « ont une réaction de recul face à une telle débauche d'énergie qui leur paraît incontrôlée. »³⁵⁴. Ils préfèrent ainsi ne pas rester dans la ville mais parcourir la baie, dont Georges de la Sablière prend une seule photographie (Fig.

³⁵¹ Les plus hautes montagnes d'Oregon sont le mont Hood (3426 m), la South Sister (elle fait partie de la chaîne de montagne appelée Three Sisters et culmine à 3157 m), le mont Jefferson (3199m). Quand Georges de la Sablière parle « des autres », c'est vraisemblablement de ces dernières montagnes.

³⁵² Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la sablière, Lettre datée du 2 Mai 1889, envoyée par Georges de la Sablière à sa mère ou à sa tante, depuis Portland, Orégon

³⁵³ Le *Washington Territory* était depuis 1853 (où il a été séparé de l'*Oregon Territory*) un *organized incorporated territory*, à savoir un territoire qui faisait partie des Etats-Unis mais ne constituait pas légalement un Etat. Il obtiendra ce titre le 11 Novembre 1889, où il prendra le nom d'Etat de Washington. Le *Washington Territory* comprenait l'actuel Etat de Washington, l'actuel Idaho ainsi qu'une partie du Montana et du Wyoming.

³⁵⁴ Jacques Portès, *op. cit.*, p. 74

54-147). On y distingue un canot doté d'une voile sur lequel sont embarqués, de gauche à droite, Lionel du Bouëxic, Louis de la Brosse, Xavier de Monteil et George de Massol. Les quatre compagnons prennent la pose et regardent Georges de la Sablière qui les photographie. Le bateau, encore attaché au rivage à une passerelle de bois n'attend que le photographe pour pouvoir partir explorer la baie en bateau. Cette photographie-souvenir, qui atteste que les voyageurs ont navigué dans la baie de Tacoma, les posent en aventurier, ce que Georges de la Sablière capture.

A Tacoma, ils attendent l'arrivée du bateau qui va les emmener à Vancouver. Le 7 mai 1889, ils quittent le territoire des Etats-Unis pour le Canada, ce qui marque le début de leur périple sur la côte dite Nord-Ouest de l'Amérique du Nord : « Après une courte et tranquille traversée nous débarquons à Victoria où John Bull³⁵⁵ est certain d'être chez lui »³⁵⁶.

2- Les photographies de la « côte Nord-Ouest »

C'est la deuxième fois que Georges de la Sablière parcourt la Côte Nord-Ouest de l'Amérique, alors que c'est une découverte pour ses compagnons de voyage, ce qui explique que leurs attentes soient différentes au fur et à mesure qu'ils évoluent vers le Nord³⁵⁷. Cependant, tous attendent les côtes vierges et les forêts inexplorées qu'avait côtoyées Georges de la Sablière au printemps 1886 ; régions sauvages qui semblent être peu à peu repoussées vers le Nord :

« Quand la légende du Far West est morte il y a dix ans tuée par le transcontinental, les amateurs d'inconnu, romanciers, poètes, conteurs et rêveurs se sont jetés sur le Nord-Ouest. L'Orégon était sauvage, tous les grands chefs s'y sont aussitôt retrouvés. Un an après l'Orégon avait ses chemins de fer et le roman cherchait plus au Nord un lieu d'action plus solitaire. Le *Canadian Pacific Railway* repousse la vie sauvage encore plus près du pôle qui finalement restera son domaine. »³⁵⁸

Il ajoute, dans une lettre adressée à sa mère depuis Victoria : « Nous sommes, je crois, à la dernière limite pour voir tous ces pays-ci, on massacre les bois et dans dix ans presque toute

³⁵⁵ Homologue de l'oncle Sam pour les Etats-Unis, John Bull est un personnage créé en 1712 par John Arbuthnot pour représenter l'Angleterre. Xavier de Monteil l'utilise ici pour insister sur le fait que le Canada et notamment la Colombie Britannique, comme son nom le suggère, est alors une possession anglaise.

³⁵⁶ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 75

³⁵⁷ Voir Carte en Ann. 5 et 6

³⁵⁸ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°3

la côte sera peuplée, ce que je n'aurais pas cru possible il y a deux ans, les villes ont doublé en général, quelques unes ont décuplé, nous aurions pu faire des fortunes sur ces terrains »³⁵⁹.

Le terme de Côte Nord-Ouest est utilisé depuis le XVIII^e siècle pour qualifier la côte Pacifique de l'Amérique, au Nord de la Californie³⁶⁰. Elle comprend donc les côtes de l'Oregon, de la Colombie Britannique et du sud de l'Alaska. Comme on l'a vu dans la partie I, la côte Nord-Ouest est longtemps délaissée par les européens et plus encore par les américains qui ne lui accordent réellement de l'importance qu'à partir de 1867, date d'achat de l'Alaska par les Etats-Unis, soit vingt ans avant le voyage que nous étudions aujourd'hui. En 1886, quand Georges de la Sablière arrive sur la côte Nord-Ouest, il est émerveillé par l'authenticité de la région, par les nombreuses forêts inexplorées et les côtes vierges de toute présence touristique. Trois ans plus tard, la situation a déjà bien changé et de la Sablière, comme beaucoup d'autres, pense qu'il sera bientôt trop tard pour visiter ces régions bientôt entièrement absorbées par la civilisation américaine. Si les villages de la côte continuent à accueillir quelques ascensionnistes amoureux de la nature souhaitant gravir le mont Saint-Elias, des mineurs et des chercheurs d'or dans le bourg de Juneau ; la côte Nord-Ouest attire surtout ses premiers touristes. L'Alaska est devenue pour l'Amérique, « ce qu'est le Nouveau pour le vieux monde, (...) le voyage obligatoire de tout yankee »³⁶¹, où se bousculent, sur des vapeurs de la *Goodall and Perkins* de riches européens et américains à la recherche de pittoresque³⁶² et d'évasion.

Si Georges de la Sablière et ses compagnons ne sont pas seuls passagers du *Geo. W. Elder*, ils ne croiseront pourtant que peu de touristes sur le sol alaskien, ceux-ci se contentant de rester dans leurs cabines sur le vapeur, et désirant pour la plupart ne voir que la *Glacier Bay*, au nord de l'archipel Alexandre. Munis de lettres de recommandation, nos voyageurs vont eux faire plusieurs arrêts au cours de leur périple : Fort Wrangel, Sitka, Juneau, l'île Kruzof, sont autant de points où ils vont séjourner. Les photographies de la côte Nord-Ouest conservées dans les albums de l'iconothèque du Musée du Quai Branly n'ont pas toutes été prises durant l'été 1889³⁶³, et comme nous avons très peu d'informations sur les lieux de prise

³⁵⁹ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 29 Mai 1889, envoyée par Georges de la Sablière à sa mère depuis Victoria.

³⁶⁰ Si le terme a une délimitation au sud, il n'en a pas au Nord mais on préfère appeler la partie au Nord du golfe d'Alaska, la côte du Pacifique-Nord. Lire pour plus de précisions : Wayne Prescott Suttles, *Handbook of North American Indians. 7. Northwest Coast*, Washington, Smithsonian Institution, 1990, p. 1

³⁶¹ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°2

³⁶² Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 75

³⁶³ Voir le Tableau récapitulatif, Fig. 187

de vue de ces photographies, nous allons les étudier de manière thématique et non chronologique comme nous l'avions fait jusqu'à présent, dans un souci de clarté du propos.

A- L'Environnement

Partagé entre la zone arctique³⁶⁴ et la zone subarctique, le territoire de l'Alaska³⁶⁵ comporte une importante péninsule séparée de l'Asie par le détroit de Béring, prolongée au Sud par une étroite bande de terre de 40 à 80 km³⁶⁶ de large, qui borde le golfe de l'Alaska au Sud du Mont Saint-Elie. La Colombie-Britannique la sépare du reste des Etats-Unis. C'est cette région, l'archipel Alexandre³⁶⁷, que vont parcourir Georges de la Sablière et ses camarades depuis le canal Behm au Sud, jusqu'à *Taku Inlet*³⁶⁸ au Nord. Si le climat est plus tempéré de Fort Wrangel à *Cook Inlet* soit de 4 à 16°C en été et de -7°C à 4°C l'hiver, il peut cependant atteindre des extrêmes, jusqu'à -54°C l'hiver et 34°C en Été.

Le « passage intérieur » est composé d'environ 1100 îles, formant un archipel de près de 130 km de large, séparées de la Côte principale par d'innombrables canaux. Le nombre important d'îles en fait un endroit très singulier, qui impressionne Xavier de Monteil : « Ces côtes d'Alaska sont uniques au monde : ce sont des îlots sans nombre de forme et d'étendues différentes toujours boisés et verts, il n'est pas un rocher émergeant de l'eau de quelques mètres carrés qui ne porte un couronnement de sapins. Et c'est au milieu de ce dédale que le bateau nous promène, sur une mer calme ayant plutôt l'apparence d'un lac suisse »³⁶⁹. Les eaux de l'archipel Alexandre sont en effet peuplées d'îlots qui rendent la navigation indispensable pour se déplacer, mais qui la rendent également périlleuse. On voit sur une photographie de Georges de la Sablière (Fig.180-268), prise dans les environs de Sitka, les différentes tailles d'îlots rencontrés : au premier plan, la roche émerge à peine de l'eau et sa taille ne dépasse pas quelques mètres, rendant la navigation difficile. Au second plan,

³⁶⁴ La zone arctique commence au niveau des îles Aléoutiennes.

³⁶⁵ Voir Carte en annexe 5

³⁶⁶ Donald Lynch, « Alaska », *Encyclopaedia Britannica Online*, <http://www.britannica.com/EBchecked/topic/12252/Alaska#toc79212>

³⁶⁷ L'archipel a été nommé d'après le tsar Alexandre II, en 1867, par la *U.S. Coast and Geodetic Survey*. Les îles principales de l'archipel Alexandre sont : Chicagof, Baranof, Amiraute, Wrangell, Killisnoo, Prince de Galles. Lire « Alexander Archipelago », *Encyclopaedia Britannica Online*, <http://www.britannica.com/EBchecked/topic/14160/Alexander-Archipelago>

³⁶⁸ *Inlet* est le nom anglais pour désigner un bras de mer entrant dans les terres. Lorsque les températures se réchauffent en Été, les glaciers fondent, se retirent et laissent apparaître des *Inlet*, un peu partout le long de la côte. Aujourd'hui, avec le réchauffement climatique, certains glaciers sont définitivement devenus des *Inlet*. Le mot n'a pas d'équivalent assez précis en français, on préférera laisser le nom américain des différents sites, méthode également choisie par Xavier de Monteil et Georges de la Sablière dans leurs écrits.

³⁶⁹ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 80

quelques îlots boisés de taille plus importante nous sépare de ce qui est vraisemblablement l'île Kruzof (avec le Mont Edgecombe sur la gauche). On retrouve cette omniprésence de l'eau dans deux photographies déposées exclusivement à la Société de Géographie (Fig.253 et 257), prise dans le canal de Behm. La première est indiquée comme une vue de *Rudyard Bay*. On y aperçoit en effet l'île Rudyard à l'arrière-plan, et plus précisément le *Punchbowl Cove*, surnommé le « Yosemite d'Alaska ». Ici dissimulé en partie par des îlots de part et d'autre du canal, la falaise du *Punchbowl Cove* atteint près de 960 mètres, du sommet de la montagne au niveau de l'eau. Celui-ci permet à Georges de la Sablière de créer une composition symétrique par un jeu du reflet. Le second cliché représente la plus modeste *New Eddystone Rock*, au centre du canal de Behm, son basalte sombre faisant se détacher l'îlot de la surface de l'eau et des côtes de l'arrière-plan. L'îlot, se résumant aujourd'hui à une « photo opportunity »³⁷⁰ est une pointe de basalte de 70 mètres issue d'une coulée de lave dont la partie supérieure a été épargnée par l'érosion. L'îlot est le sujet de bien des légendes, qui en font une déjà une attraction au XIXe siècle : la pointe de basalte serait le sommet du mont Edgecombe, qui aurait été propulsé lors d'une éruption ou, plus vraisemblablement, il aurait été un des points de rencontre de Georges Vancouver³⁷¹ avec les populations autochtones en 1793. Le relief accidenté des îlots ainsi que l'eau qui les entoure permettent au photographe de jouer sur les teintes et les contrastes mais aussi sur les reflets, dont de la Sablière profitera beaucoup dans ses photographies de paysage.

Les îlots que l'on distingue sur les photographies de La Sablière sont recouverts d'une très dense végétation, qu'apprécie particulièrement Xavier de Monteil : « (...) à certains moments les passages sont tellement étroits que nous sommes à chaque bord à quelques mètres des rives et nous pouvons juger du splendide désordre de ces forêts dans leur complet état primitif. »³⁷². Un grand nombre de forêts restaient en effet, à l'état sauvage et dépourvues de toute intervention humaine. Cette « végétation dense et luxuriante »³⁷³, en partie due à une quantité importante de précipitations, se retrouve dans toute la région subarctique, dont la toundra recouvre les chaînes montagneuses. Cèdre d'Alaska (jaune et rouge), Sapin de Sitka, la Cigüe, la pruche ou l'épinette sont autant d'espèces qui recouvrent les côtes de l'archipel³⁷⁴. On retrouve cette omniprésence de la végétation³⁷⁵ dans plusieurs photographies

³⁷⁰ Dave Kiffer, « A Long Day's Journey into Behm Canal », *Stories in the News : Sitnews*, 25 Avril 2006 (consulté le 3 Juillet 2013), http://www.sitnews.us/Kiffer/BehmCanal/042506_behm_trip.html

³⁷¹ C'est Georges Vancouver qui baptisa la pointe *The New Eddystone Rock* en référence au rocher de Plymouth, Angleterre.

³⁷² Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 81

³⁷³ Donald Lynch, «Alaska», *Encyclopaedia Britannica Online*, <http://www.britannica.com/EBchecked/topic/12252/Alaska#toc79212>

³⁷⁴ A l'intérieur des terres, la végétation se résume à des sapins de diverses variétés (blanc, noir...).

de Georges de la Sablière (Fig. 57-344, 61-148-255, 62, 63-345, 64-343, 346). Elle est le thème principal d'une photographie (Fig.57) où l'on voit un des compagnons de voyage de Georges de La Sablière, en pleine forêt, perché sur un tronc d'arbre et s'appuyant sur une de ses racines, prenant la pose du dominant. Dans les autres cas, la végétation est parfois utilisée à la manière d'un écrin (Fig.61, 63, 64), encadrant tour à tour un vapeur longeant les côtes (Fig. 61), une montagne lointaine (Fig. 63) ou un torrent (Fig.64). Une dernière photographie (Fig. 57) nous donne à voir un flanc de montagne couvert par la végétation au premier plan, derrière lequel s'élèvent deux autres montagnes. Les montagnes de l'archipel sont toutes recouvertes d'épaisses forêts jusqu'à 600-900 mètres d'altitude³⁷⁶. La composition travaillée est séparée en diagonale par une ligne dessinée par la végétation, permettant de distinguer la végétation d'une part, le relief accidenté ponctué de neiges éternelles d'autre part. Le relief de l'archipel Alexandre est ce qu'on pourrait qualifier d'inhospitalier : l'étroite bande de terre séparant la côte alaskienne du Canada est très accidentée, ponctuée de volcans, montagnes et de hauts glaciers. On sait d'après leurs écrits que Xavier de Monteil et Georges de la Sablière sont très impressionnés par ce relief composite et enthousiastes de pouvoir faire de l'alpinisme. La mission n'est pas ardue puisque la plupart des îles, comme la partie continentale du territoire alaskien, sont montagneuses et offrent de magnifiques paysages aux touristes et voyageurs. On pourrait dans ce cas même parler d'explorateurs puisque de hauts glaciers et monts restent encore à découvrir en cette fin XIXe siècle. Si gravir le Mont Saint-Elie³⁷⁷ est l'objectif de Georges de la Sablière en 1886, il n'y parvient pas et remet son ascension à l'été 1889. Suite à une blessure de Georges de Massol, ils ne graviront jamais le Mont Saint-Elie, considéré à l'époque comme la plus grande montagne d'Amérique du Nord³⁷⁸. Son ascension officielle fut entreprise par le prince Louis Amédée de Savoie en 1897, le Mont Saint-Elie n'est en réalité même pas la plus haute montagne de la chaîne Saint-Elie puisque le Mont Logan, du côté canadien, le dépasse de près de 500 mètres³⁷⁹. Georges de la Sablière et ses camarades auront cependant l'occasion de gravir le Mont Edgecombe³⁸⁰ sur l'île Kruzof, volcan éteint culminant à 900 m d'altitude, dont il nous parvient deux photographies, exclusivement déposées à la Société de Géographie (Fig. 276 et 277). La première photographie (Fig. 276) est prise depuis la côte Sud de l'île Kruzof, au bas du

³⁷⁵ *The New Eddystone Rock* est elle-même entièrement recouverte de végétation.

³⁷⁶ Wayne Prescott Suttles, *op. cit.*, p. 205

³⁷⁷ Le sommet culmine à 5488 m.

³⁷⁸ Le mont McKinley, 6194 m, au nord d'Anchorage sur la chaîne alaskienne est le plus haut sommet d'Amérique du Nord.

³⁷⁹ Son sommet culmine à 5959 m.

³⁸⁰ Georges de la Sablière avait déjà entrepris son ascension en 1886.

volcan, que l'on distingue à l'arrière plan. La seconde (Fig.277) a été prise depuis le haut du volcan, sur le bord du cratère. Georges de la Sablière y photographie les amas de roches volcaniques accumulés sur la crête du volcan.

Si leurs passions de l'alpinisme et de la chasse leur font apprécier le paysage montagneux recouvert de toundra, Xavier de Monteil et ses camarades sont venus en Alaska pour avoir un aperçu de paysages polaires. Dès leur arrivée à Sitka, les icebergs apparaissent : « Notre pirogue dansait comme en pleine mer tout autour de nous, dans un mouvement général, les glaçons se heurtaient en craquant, nous avions grand peine à éviter leur choc »³⁸¹. Transportés en pleine région arctique, ils admirent à bord d'un vapeur bondé de touristes, la baie des glaciers : « La baie des glaciers, qui passe aux yeux des américains pour une des nombreuses merveilles de leurs possessions mérite en effet pleinement sa réputation. Bien que nous ne dépassions pas 9° de latitude nord et bien que nous restions encore un peu au dessous du cercle polaire, nous nous trouvons subitement transportés en pleine région arctique. Comment dépeindre l'impression ressentie à la vue de ce spectacle si nouveau et si grandiose »³⁸². Se déployant sur plus de 80 km de long au nord-ouest de Juneau³⁸³, la *Glacier Bay*³⁸⁴ est formée de masses de glace descendant des chaînes des Mont Saint-Elie et Fairweather³⁸⁵. Quelques bras de mer³⁸⁶ permettent aux navires de circuler depuis les étroits canaux jusqu'aux falaises de glace se jetant dans l'océan³⁸⁷. Le plus impressionnant et le plus connu de ces glaciers est le glacier Muir³⁸⁸, que Georges de la Sablière photographiera à plusieurs reprises, en 1886 et 1889. Atteignant à son maximum 81 mètres au dessus de l'eau pour 3 km de large, le glacier Muir a aujourd'hui reculé et ne se jette plus dans l'eau comme il le faisait encore en 1889³⁸⁹. On note deux photographies du glacier Muir dans les albums du Musée du Quai Branly (Fig. 93 et 94) et quatre photographies inédites déposées à la Société de Géographie (Fig. 279, 280, 281 et 348). La première photographie (Fig.93) est prise face au glacier, vraisemblablement depuis le bateau à vapeur sur lequel ils parcourent la baie. Georges de la Sablière décompose sa photographie en trois bandes égales que forment le ciel, la glace et l'eau. Le gigantisme du glacier impressionne les voyageurs qui n'avaient pas pu rêver plus beau spectacle : « Enfin,

³⁸¹ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°3

³⁸² Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 110

³⁸³ Voir Carte en Ann.6

³⁸⁴ Le nom de *Glacier Bay* a été donné par le capitaine Lester A. Beardslee de l'*US Navy* en 1880.

³⁸⁵ « Alexander Archipelago », Encyclopaedia Britannica Online, <http://www.britannica.com/EBchecked/topic/14160/Alexander-Archipelago>

³⁸⁶ Ce sont les fameux *inlets*.

³⁸⁷ La plupart de ces glaciers sont des glaciers que l'on dit terrestres, mais d'autres, se jetant directement dans la mer, sont appelés *tidewater glaciers*.

³⁸⁸ Le glacier doit son nom à l'écrivain et naturaliste John Muir (1838-1914) qui a joué un rôle décisif dans la conservation des espaces sauvages en Amérique du Nord, notamment la vallée de Yosemite.

³⁸⁹ Voir Carte en Ann. 9

au fond du cirque et fermant la baie, un gigantesque mur de glace – et un lac indigo veiné de vert – semble une construction cyclopéenne, qui commande l'approche du rivage en une longueur de ... ? , et domine la mer de plus de 300 pieds, tandis que ses fondations plongent à 700 pieds au dessous des flots. »³⁹⁰. Deux photographies déposées à la Société de Géographie représentent également le glacier Muir, de manière cependant plus contrastée. La première (Fig. 281) est prise plus près de la falaise et l'on y distingue de manière plus précise les reliefs du glacier, surplombant la mer. Devant lui quelques morceaux de glace flottent, semblant s'être détachés du géant. Le plus fort contraste de cette photographie permet de mieux distinguer les excroissances et les crevasses qui recouvrent le glacier dont les « formes fantastiques [semblent] sortir de l'atelier d'un statuaire (*sic.*) comme un marbre de Carrare. »³⁹¹. La seconde photographie (Fig.280) nous montre une rive montagneuse de la baie des glaciers dont quelques nuages viennent masquer les sommets dans la partie haute du cliché ; rive sombre sur laquelle semble se découper, selon un fort contraste, la falaise de Muir. Georges de la Sablière la photographie pour marquer son émerveillement mais aussi pour capturer un phénomène géologique singulier. Lorsque les températures se réchauffent à la fin du printemps et pendant l'été, les glaciers fondent et reculent vers l'intérieur des terres. Les façades des larges glaciers de la baie se fissurent, craquent de toute part et des blocs qui « atteignent parfois la taille d'une montagne »³⁹² se détachent de la paroi pour plonger dans la baie, dans un « vacarme assourdissant ». Ces morceaux de glace, de tailles diverses, remontent à la surface quelques secondes plus tard pour former des icebergs, qui seront emportés par le courant et rejetés dans la mer. On distingue sur la photographie ces icebergs, de taille assez petite, qui s'éloignent du mur de glace, emportés par le courant. On retrouve ce phénomène dans les deux premiers clichés étudiés (Fig. 93, 281) et dans une troisième photographie déposée à la Société de Géographie (Fig. 348) où l'on bénéficie d'une vision plus générale du glacier, le photographe étant plus éloigné. Si la falaise imposante du glacier reste au centre du cliché, plus de la moitié de la composition est occupée par la mer, dans laquelle flottent des blocs de glace, à quelques mètres les uns des autres. Si Xavier de Monteil insiste dans ses écrits sur « les faisceaux de lumière »³⁹³ qui transforme le glacier en un merveilleux arc-en-ciel, à la manière d'un prisme ; ne pas pouvoir rendre les couleurs dans ses photographies semble être à ce moment le seul regret de Georges de la Sablière et de son assistant. Cependant, plus qu'une limite du médium photographique, c'est ici une limite de

³⁹⁰ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 111

³⁹¹ *Ibid.*

³⁹² Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p.112

³⁹³ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p.111

l'art que constatent les deux compagnons, affirmant que même le peintre le plus doué n'aurait pu rendre ce spectacle époustoufflant. Pour de Monteil c'est de la pure « magie ! [un] tableau à désespérer le plus habile des peintres ! »³⁹⁴ et pour Georges de la Sablière, « un peintre aurait peur d'un bleu pareil qui rendrait sa toile invraisemblable. »³⁹⁵. Le spectacle irréel de la Baie des Glaciers, va pourtant s'intensifier avec la montée au sommet de la falaise de glace que Georges de la Sablière immortalise par une photographie (Fig. 94), qu'il intitule « Les Champs de glaces » ou « Champs de glaces chaotiques ». Après une montée du glacier facilitée par des rampes, Georges de la Sablière et ses camarades se retrouvent sur la crête du glacier. D'un côté s'étend la mer ponctuée d'icebergs, de l'autre, « des champs de glace à perte de vue, image de la désolation et de la mort »³⁹⁶. Ce sont en effet ces champs de glace que photographie Georges de la Sablière : l'image est centrée sur une des nombreuses crevasses qui parcourent le sommet du glacier. On observe la présence de ces crevasses, accompagnées par endroits de vallonnements et de reliefs qu'a créé l'accumulation de glace et de neige durcie, jusqu'à perte de vue. Si quelques sommets de montagnes tentent d'émerger de la glace à l'arrière-plan de la photographie, on distingue clairement qu'ils sont cernés par celle-ci. Xavier de Monteil décrit ce paysage époustoufflant dans son carnet de notes : « La moraine se déploie encore à de grandes distances, rétrécie par la perspective comme une allée battue, au sol rugueux et chargé de galets roulés, polis, d'un gris d'ardoise, et loin de là, c'est la neige durcie d'un blanc terne »³⁹⁷. Ce sol inhospitalier s'étend à perte de vue jusque dans les terres, leur donnant un saisissant aperçu des contrées polaires inexplorées, qui, pour eux, commencent à la Glacier Bay : au-delà, « c'est là que commencent véritablement ces vastes solitudes, sur lesquelles aucune trace de vie n'est empreinte (...). Les cartes d'Alaska, les désignent sous le nom des champs de glace ». Cet espace de désolation, merveille naturelle et géologique, qu'ils capturent sur cette photographie (Fig. 94) est pour eux le commencement de la *Terra Incognita* qu'ils sont venus chercher au bout du monde.

Revenus à Juneau enchantés de leur excursion à *Glacier Bay*, les voyageurs ne résistent pas à l'appel d'un second glacier, le *Schultze Glacier*, situé dans le bras de mer *Taku Inlet*³⁹⁸. Au sud-est de la ville de Juneau, le bras de mer de *Taku* a l'apparence d'un fjord bordé de

³⁹⁴ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 112

³⁹⁵ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°3

³⁹⁶ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 112

³⁹⁷ *Ibid.*

³⁹⁸ Le glacier a été nommé Schultze en 1883 puis Foster en 1890 pour ensuite reprendre le nom de glacier *Taku*, nom qui était employé par les indiens Tlingit. On parlera ici de glacier Schultze puisque c'est le nom qu'emploient Georges de la Sablière et Xavier de Monteil dans leurs écrits, nom en vigueur de 1883 à 1890.

chaque côté par des montagnes boisées que les glaciers recouvraient quelques semaines auparavant. Là où le *Taku Inlet* se transforme en *Taku River*, dans les terres, se tient l'imposant glacier Schultze, connu pour être le glacier le plus épais au monde (1477m). On l'aperçoit à l'arrière-plan d'une photographie de Georges de la Sablière déposée à la Société de Géographie (Fig. 282). A peine visible, d'un blanc immaculé, il s'élève depuis la mer pour tenter d'atteindre les sommets des montagnes de la côte, séparé du photographe par une bande de terre, d'eau, et de glace, celui-ci se trouvant vraisemblablement sur une rive de la baie. C'est sur la seconde photographie (Fig. 262) que l'on distingue mieux le glacier : s'il se jette dans la mer de manière moins spectaculaire que le Muir et sa falaise, son épaisseur et sa taille restent impressionnants. Encadré par deux montagnes, le glacier s'étend depuis l'eau vers les hauteurs alentours, déplaçant la vallée à plusieurs mètres d'altitude. Comme pour la *Glacier Bay*, les couleurs sont ce qui fascine le plus les voyageurs, de même que le phénomène de fonte des glaciers : « (...) quand un bloc se détache ou qu'un pan de a falaise s'effondre, alors paraît une grande tache comme la cicatrice de cette immense blessure de glacier, en cet endroit la glace est d'un bleu ardent, de ce bleu du ciel de Naples en été, (...) Jamais je n'avais vu les glaciers de l'Alaska si beaux et si terribles »³⁹⁹. Cependant, les photographies que Georges de la Sablière prend du glacier Schultze sont toutes à dater de 1886⁴⁰⁰ puisque si ils arrivent près du glacier et peuvent l'admirer, leur navire ne pourra ni s'approcher suffisamment ni rester assez longtemps pour qu'ils puissent photographier le glacier, ce qu'explique Xavier de Monteil : « Nous ne pûmes pas approcher de grands glaciers de Takou comme nous l'avions fait de ceux de glacer bay, car notre bateau fut entraîné par le courant au milieu des glaces qui tantôt le heurtaient tantôt le renversaient (... ?) et nous ne pûmes nous tirer de ce mauvais pas qu'après beaucoup de fatigues et de dangers, mais en emportant malgré tout le plus délicieux souvenir de ces admirables paysages polaires »⁴⁰¹. Ces paysages polaires, Georges de la Sablière en photographiera quelques autres dont la plupart des lieux de prise de vue sont inconnus ou incertains. Trois photographies (Fig. 92, 169, 173) représentent ces côtes d'Alaska de manière similaire : on retrouve dans les trois clichés des blocs de glace flottant dans une baie calme au premier plan, avec au loin un aperçu du relief accidenté, boisé et enneigé, caractéristique des côtes de l'Archipel. La deuxième photographie (Fig. 169) possède deux titres différents et a pu être prise à *Glacier Bay*, dans l'*Adams Inlet* ou encore dans le *Taku Inlet* alors que la troisième photographie (Fig. 173) semble avoir été prise selon

³⁹⁹ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°3

⁴⁰⁰ 1886 étant la date de leur dépôt officiel à la Société de Géographie par Georges de la Sablière.

⁴⁰¹ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 113

les informations du dépôt à la Société de Géographie, le long des côtes d'*Admiralty Island*. Cette dernière présente une composition étagée très travaillée où l'on distingue parfaitement l'évolution de l'environnement depuis la baie ponctuée d'icebergs jusqu'aux collines boisées des côtes puis les hauts sommets des chaînes intérieures.

Georges de la Sablière insèrera parfois un motif supplémentaire dans ses photographies (Fig. 171, 279), celui du navire voguant à travers les glaces. La photographie de la Société de Géographie (Fig. 279) représente vraisemblablement le vapeur qui conduisait les touristes d'un lieu à un autre dans l'archipel. Prise depuis une plage, au vu des empreintes sur le sol au premier plan, la photographie montre le vapeur dans toute sa majesté, dominant l'iceberg et les montagnes de l'arrière-plan et témoignant de l'intérêt des voyageurs pour ce mode de transport qui leur est si précieux. La seconde photographie nous montre un navire, vapeur ou non il est difficile de le préciser, au niveau de la ligne d'horizon, voguant au milieu d'une mer de glace bordée par des côtes au relief inhospitalier. Le navire semble enserré par des glaces et ce à une telle distance du photographe qu'on ne parvient à distinguer s'il est une récente épave ou s'il navigue encore prudemment. La rencontre du navire et des icebergs est un thème romantique très prisé au XIXe siècle que l'on retrouve notamment dans la peinture avec une magnifique série de tableaux de Frederic Edwin Church (1826-1900) où de gigantesques icebergs côtoient navires ou épaves⁴⁰², dans une métaphore de l'impuissance de l'homme face à la nature. Cette idée est renforcée par la taille du bateau en comparaison des icebergs et des montagnes alentours : le bateau permet de donner une échelle à celui qui n'était pas présent lors de la prise de vue. Ce thème romantique a connu un franc succès au XIXe siècle du fait de la disparition des navires de l'expédition John Franklin (1846), dont l'objectif était de franchir le passage Nord-Ouest, qui a conduit à des expéditions de recherches durant toute la seconde moitié du XIXe siècle suscitant un vif intérêt du public. Cette vision du navire serré par les glaces évoque l'idée d'un voyage vers le bout du monde arrivé à sa fin et écourté par la nature qui reprend ses droits : sujet romantique par excellence.

Georges de la Sablière choisit de révéler dans ses photographies la singularité de la nature qu'il rencontre en Alaska. Il se doit de photographier des endroits comme la *Glacier Bay* ou les forêts de l'île Kruzof, qui sont des endroits emblématiques de la région. La photographie va servir ici de révélateur de cette terre nouvelle, dont on ne connaît presque rien sur le vieux

⁴⁰² Voir la reproduction de *Icebergs and Wreck in Sunset* et *The Iceberg* en Ann. 27 et 28

continent. De tels clichés, Georges de la Sablière le sait, vont pouvoir servir les intérêts de la Société de Géographie de Paris.

B- La population

Avec le développement du commerce de fourrures avec les russes puis les américains et européens, mais aussi la découverte de charbon dans la région de *Cook Inlet* et d'or dans la région de Juneau, la région Sud-Est de l'Alaska a connu une forte vague d'immigration dans la seconde moitié du XIXe siècle alors que le reste de l'Alaska reste épargné : « à peine y a-t-il une douzaine de blancs »⁴⁰³, précise Alfred P. Swineford. Ce dernier indique dans un rapport sur la population de l'Alaska, transmis à Xavier de Monteil qui le traduit et le recopie dans son carnet de notes, que « La population blanche n'est guère répartie que dans la partie sud est de l'Alaska c'est à dire jusqu'au dessous du 60ème parallèle⁴⁰⁴ »⁴⁰⁵. En effet, les colons russes et américains sont extrêmement peu à s'être installés au nord de cette ligne, sur le territoire des Yup'ik et des Iñupiat. Dans la région Sud, la population « blanche » côtoie les Aléoutes à l'Ouest, les Eyak puis les Tlingit vers l'Est. La population « blanche » serait donc concentrée entre Yakutat et Fort Wrangel où ont élu domicile près de 5500 habitants. Près de 200 colons se sont également installés sur le Youkon, attirés par les mines situées autour du *Cook Inlet* alors que le reste de la population « blanche » (près de 900 personnes), principalement d'origine chinoise (700 à 800) sont employés par les nombreuses pêcheries de cette région, « ce qui porterait à 6500 le chiffre de la population blanche d'Alaska »⁴⁰⁶. En comparaison, Swineford estime à 49 000 le nombre d'indiens présents sur le territoire alaskien, ce qui reste très approximatif, Georges de la Sablière les estimant à 35 000 habitants⁴⁰⁷.

La population « blanche » dans l'archipel Alexandre est principalement répartie entre les deux villages de Juneau et de Sitka. Juneau, qui allait devenir la capitale de l'Etat d'Alaska en 1906, était déjà à la fin du XIXe siècle la plus grande ville d'Alaska, pour ne pas dire la seule. Située face à l'île Douglas, sur le détroit de Gastineau, elle n'est accessible que par voie de mer. Si elle est la ville principale de l'archipel, et de l'Alaska en 1889, les constructions n'y sont pourtant pas nombreuses et ne concurrencent en rien ce que les voyageurs avaient vu jusque là. Selon ce qu'en écrit Xavier de Monteil, « La ½ des habitants

⁴⁰³ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 145

⁴⁰⁴ Voir Carte en Ann.5

⁴⁰⁵ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 145

⁴⁰⁶ *Ibid.*

⁴⁰⁷ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°2 (feuille volante accompagnant le carnet)

sont sous la tente, les autres sont dans des petites cabanes qui ne valent guère mieux. »⁴⁰⁸. Il ajoute que l'année 1889 a été plutôt bénéfique pour Juneau, qui a vu se construire quelques « vraies maisons »⁴⁰⁹ mais aussi un hôpital et un hôtel. Une église catholique et un temple protestant ont également été construits pour les populations immigrées ainsi que dans un éternel désir de civiliser les populations locales. Si Georges de la Sablière ne photographie pas Juneau, qui ne lui semble pas digne d'intérêt, il photographiera à plusieurs reprises le village de Sitka, alors capitale d'Alaska située sur l'île Baranof, face au mont Edgecombe (Fig. 66, 267, 273). Sitka fut fondée sous le nom de *Novo Arkhangelsk* en 1804 par Aleksandr Baranov, lorsque celui-ci y déplaça les comptoirs de la Compagnie Russo-Américaine⁴¹⁰. Elle fut ensuite communément appelée Sitka par les Tlingit locaux et assura le rôle de capitale jusqu'à ce que Juneau prenne sa place en 1906⁴¹¹. En 1889, Sitka est une ville particulièrement intéressante pour les touristes : lieu de signature du traité qui a rendu l'Alaska américain en 1867, Sitka est également socialement hétéroclite (russes, chinois, américains, européens, indiens et métis s'y côtoient quotidiennement) et politiquement importante (c'est le lieu de résidence du gouverneur d'Alaska, de plusieurs lieutenants, soldats, commandants et hommes de la marine des Etats-Unis). Jusqu'en 1867, la ville selon Xavier de Monteil « se composait en gros et en détail d'un assez fort baraquement »⁴¹² avant de se développer lentement avec l'arrivée d'immigrants. La première photographie de Sitka prise par George de la Sablière (Fig. 66-266) nous montre les quelques maisons construites à partir de planches de bois qui constituent le centre du village. Installées au bord de l'eau, ces maisons sont organisées autour de l'église russe-orthodoxe de Sitka, construite en 1848, alors que l'Alaska était encore russe. Plus ancienne cathédrale orthodoxe à avoir été bâtie en Amérique, la *Saint Michael's Cathedral* apparaît sur une seconde photographie de Sitka, elle déposée à la Société de Géographie. Un plan rapproché vraisemblablement pris depuis l'étage supérieur d'une maison permet d'apprécier le plan traditionnel en croix grecque de l'église ainsi que le dôme et le haut clocher que l'on apercevait dans la première photographie. Les deux clichés mettent en valeur la culture russe de Sitka mais aussi sa situation privilégiée au sein de l'archipel Alexandre, cernée par l'eau et les montagnes. Xavier de Monteil et ses compagnons, munis de lettres de recommandation, seront hébergés à Sitka par le lieutenant

⁴⁰⁸ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 105

⁴⁰⁹ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 87

⁴¹⁰ La compagnie russo-américaine ou compagnie russe d'Amérique a été fondée en 1799 sous le règne du tsar Paul I. Le pouvoir de cette compagnie résidait dans le monopole qui lui était accordé sur le commerce en Amérique du Nord : elle régissait toutes les transactions de l'Amérique Russe, notamment en ce qui concernait le commerce de fourrure, principale source de revenus pour la compagnie.

⁴¹¹ « Sitka », *Encyclopaedia Britannica Online*, <http://www.britannica.com/EBchecked/topic/546817/Sitka>

⁴¹² Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 93

Turner s'occupant du fort de la ville, et côtoieront le lieutenant George Emmons et le gouverneur Alfred P. Swineford. S'ils parviennent à entretenir de très bonnes relations avec ces derniers, les français sont également venus à Sitka pour y côtoyer des autochtones.

La présence indienne dans les sujets photographiques de Georges de la Sablière s'explique par un fort intérêt pour ce qu'on appelait à l'époque les « naturels » de l'Alaska. Les Tlingit⁴¹³ qu'ils vont côtoyer durant leur voyage font partie des cultures de la côte Nord-Ouest d'Amérique du Nord (avec les Tsimshian et les Haida plus au Sud) et occupent la bande côtière continentale du sud-est de l'Alaska ainsi que les îles de l'archipel Alexandre. Le territoire Tlingit à proprement dit s'étend également au Nord jusqu'au territoire Eyak, à l'ouest de Yakutat, et à l'intérieur des terres canadiennes, au Nord-Est de Juneau et à l'Est de Fort Wrangel⁴¹⁴. On distingue les Tlingit du Nord (Chilkat, Sitka) des Tlingit du Sud (Fort Wrangel), mais également les *Coastal Tlingit* des Tlingit des régions intérieures. Les Tlingit ne peuvent être considérés comme une entité politique définie mais plutôt comme « 'a nationality' united by recognition of common language and common customs »⁴¹⁵. Formant une unité culturelle, la société Tlingit est divisée en deux groupements principaux, appelés *moities*⁴¹⁶ : Corbeau et Loup⁴¹⁷. Ces *moities* sont des groupes opposés dont les relations sont quasi-inexistantes. Exogames, leurs liens se limitent à des mariages inter-groupes⁴¹⁸ et à la pratique de certains rites et services cérémoniels l'un pour l'autre, notamment lors d'un décès. Ces deux groupes sont subdivisés en plusieurs clans, environ une trentaine pour chaque⁴¹⁹, eux-mêmes divisés en lignages puis en maisonnées. L'appartenance à une maisonnée et de fait, à un des deux groupes majeurs, suit un schéma matrilineaire⁴²⁰. Au sein des maisonnées, il existe une hiérarchie sociale entre les différents individus puis entre les différentes subdivisions : chaque individu a une place dans la maisonnée, la maisonnée a une place dans le lignage, le lignage dans le clan, le clan dans la *moiety*. Le plus haut rang social est celui du chef de clan dit « Great Man » auquel suit le chef de lignage « Master of the House »⁴²¹. Il n'y a cependant pas chez les Tlingit de gouvernement central ou de chef

⁴¹³ Georges de la Sablière et Xavier de Monteil les appelle également Thlinkit ou Thlinket.

⁴¹⁴ Voir Carte de répartition des langages en Alaska, en Ann.10

⁴¹⁵ « 'une nationalité' unie par la reconnaissance d'une langue commune et de coutumes communes. », Traduction personnelle, Wayne Prescott Suttles, *op. cit.*, p. 203

⁴¹⁶ On peut le traduire par le terme « groupement », qui n'est cependant pas assez précis. On préférera garder le terme anglo-saxon.

⁴¹⁷ Les clans sont à l'origine *Raven* et *Wolf*, le corbeau étant remplacé dans les clans du Nord par l'Aigle.

⁴¹⁸ Un membre de la *moiety* Loup aura nécessairement pour époux un membre de la *moiety* Corbeau.

⁴¹⁹ Wayne Prescott Suttles, *op. cit.*, p. 271

⁴²⁰ Chaque nouveau-né est de fait rattaché au groupement auquel appartient sa mère, et ainsi de suite.

⁴²¹ Wayne Prescott Suttles, *op. cit.*, p. 272

reconnu dans toute la communauté. Le chef était, selon le rapport de Alfred P. Swineford, « désigné tel par sa force physique, sa supériorité intellectuelle, ses qualités de chasseur ou de guerrier »⁴²² que le reste du clan ou du lignage craignait. La famille proche des chefs bénéficiait des mêmes avantages sociaux que ces derniers. Viennent ensuite les gens du commun puis les esclaves : avant 1867, les esclaves n'étaient pas considérés comme membres Tlingit mais lors de l'achat de l'Alaska par les Etats-Unis, les esclaves libérés « were adopted as the poorest and lowliest members of their former owner's house and clan. »⁴²³. Cette hiérarchie sociale parmi les Tlingit se traduit dans l'organisation de leur village, que George de la Sablière photographie en 1886 (Fig. 273) et qu'ils visitent à nouveau en 1889. La plupart du temps, il existait deux villages indiens : le village principal situé dans les terres, était occupé en hiver mais déserté en été pour un village au bord du golfe, la pêche étant à cette période leur essentielle activité. Les différentes maisons sont organisées le long du rivage, par lignage et par clan, les maisons des clans les plus importants se situant au centre du village indien⁴²⁴. Les maisons forment un rang le long de la côte, chaque maison faisant face à l'océan⁴²⁵, ce qui est notamment le cas du village indien de Sitka. Celui-ci est séparé du centre-ville russo-américain, les Tlingit y sont isolés dans un quartier appelé « the Ranch »⁴²⁶ et disposent d'un couvre-feu, instauré par les autorités américaines locales. Georges de la Sablière précise en effet dans son troisième carnet de notes qu'« à 10 heures les Indiens sont renvoyés de la ville blanche. Le veilleur de nuit leur donne par un son de trompe le signal de la retraite »⁴²⁷. La photographie de Georges de la Sablière (Fig. 273) montre les larges maisonnées du village, dans la partie droite du cliché, côte à côte à quelques mètres de l'eau : « Elles sont construites en planches et rien à leur aspect extérieur ne les distingue de l'habitation d'un blanc »⁴²⁸. On constate en effet que le type d'habitation est sensiblement le même que celui observé sur les clichés du centre de Sitka (Fig. 66, 267), les indiens abandonnant peu à peu leurs larges maisons qui pouvaient accueillir de quarante à cinquante personnes. L'adoption de ce type de construction est selon Alfred P. Swineford un signe de civilisation puisque quelques années avant, les Tlingit de Sitka vivaient encore dans « leurs

⁴²² Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 151

⁴²³ « ont été adoptés comme les membres les plus pauvres et les plus modestes de leur ancien propriétaire et clan » Traduction personnelle, Wayne Prescott Suttles, *op. cit.*, p. 272

⁴²⁴ New-York, National Museum of Natural History, 1988, *Crossroads of Continents : cultures of Siberia and Alaska*, William W. Fitzhugh et Aron Crowell (dir.), pp. 205-206

⁴²⁵ *Ibid*, pp. 206-207

⁴²⁶ Georges Thornton Emmons, *The Tlingit Indians*, Edition revue par Frederica de Laguna, Seattle [Washington], University of Washington press, Anthropological papers of the American museum of Natural History Vol.70, 1991, pp. xxviii-xxix

⁴²⁷ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°3

⁴²⁸ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°2

anciennes huttes à "feu central" comme disent les américains »⁴²⁹ qui ne disposaient pas de cloisons intérieures. Les maisons sont de plan carré et construites sur des pilotis ; devant elles, sur les rochers, sont alignés des dizaines de canoës, dont un est en train d'être préparé, probablement pour un départ imminent à la pêche. Si Xavier de Monteil et ses compagnons s'introduisent dans les maisons indiennes sans aucune invitation, le seul regret relatif à la visite du village indien est de n'avoir pu visiter la maison du chef, Kau-Wee, alors en expédition.

Lors de ses séjours en 1886 et 1889, Georges de la Sablière a passé beaucoup de temps auprès d'indiens Tlingit, notamment pour ses excursions de chasse et de pêche dans les environs de Sitka et sur l'île Kruzof. La relation qu'ils vont, lui et ses compagnons, entretenir avec les Tlingit est radicalement différente de la brève relation qu'ils ont pu avoir avec les indiens de la tribu Yuma, et ce notamment du fait de la considération plus élevée accordée à la population Tlingit. Selon Alfred P. Swineford, on ne peut rattacher les Tlingit aux « Peaux-Rouges de l'Amérique », ils offrent moins de résistance à la civilisation et sont « plus laborieux et plus intelligents »⁴³⁰. Si les Tlingit sont mieux considérés, c'est aussi parce qu'ils ont appris très tôt à pratiquer le commerce de fourrures avec les Russes puis les Américains, s'assurant ainsi une place indispensable dans un système d'échange en plein développement. Cependant, les Tlingit restent aux yeux des américains une population à part, qui reste considérée comme inférieure et dont il faut se méfier : Swineford précise que les moins fiables sont les Indiens Chilkat qui montrent encore des signes de résistance à la civilisation et qui par « leur fausseté et leur méchanceté rendent les relations très difficiles »⁴³¹. Ces préjugés sont à prendre en considération pour mieux comprendre l'approche de Georges de la Sablière et de ses compagnons. De plus, il faut rappeler que les photographies prises en 1886 témoignent d'une première rencontre de Georges de la Sablière avec les Tlingit, et qu'elles sont différemment pensées que celles qu'il aurait pu prendre en 1889. Parmi les clichés représentant des indiens qui nous sont parvenus par les albums de Xavier de Monteil, la majeure partie a été prise durant le voyage de 1886 (Fig. 117, 130, 131, 152, 153, 295, 297), une photographie restante ne pouvant être datée (Fig. 160). Cette dernière représenterait, selon le titre donné par Xavier de Monteil, « Andrew, indien de Sitka notre guide de chasse ». Il est mention d'Andrew dans les notes de Xavier de Monteil, considéré comme « le meilleur

⁴²⁹ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 151

⁴³⁰ *Ibid.*

⁴³¹ *Ibid.*

chasseur de Sitka », ayant accepté de les accompagner dans leurs expéditions de chasse sur l'île Kruzof. Le guide indien sur cette photographie est représenté assis sur le tronc couché d'un arbre, au milieu d'une forêt dense sur ce qui semble être un campement de chasse, tenant fermement son fusil de ses deux mains. Vêtu confortablement et coiffé d'un chapeau à bord large, l'indien détourne la tête du photographe, le regard vague. Derrière lui, des fusils, sacoches, piquets et ce qui peut être une toile de tente sur le sol à droite, témoignent du lieu de prise de vue. A ses pieds, la dépouille d'un cerf récemment tué atteste d'une chasse réussie. On retrouve l'indien de ce cliché sur une autre photographie de Georges de la Sablière, prise du campement général cette fois-ci, et de tous les guides indiens (Fig. 125). Celui-ci se trouve tout à gauche du cliché à côté des deux grands paniers de vivres, le fusil à la main et fixant cette fois le photographe. Quatre guides au total sont présents sur cette photographie et la chasse semble avoir été bonne : il est donc difficile de dater ce cliché puisqu'en 1886, seulement trois guides avaient été sollicités par la troupe de William Libbey et Georges de la Sablière et en 1889, seulement deux sont mentionnés et la chasse semble avoir été particulièrement mauvaise. Si ces deux photographies restent non datées, les autres photographies d'indiens ont été réalisées en 1886 puisque déposées la même année à la Société de Géographie. Une photographie déposée exclusivement à la Société de Géographie (Fig. 297) présente une vue générale d'un campement indien rudimentaire sur l'île Douglas, qui fait face à la ville de Juneau. Plusieurs indiennes (femmes et filles) semblent préparer le repas au premier plan, autour d'une indienne debout, fixant le photographe, attitude reprise par les hommes de la tribu (adultes et enfants également) au deuxième plan.

Deux clichés (Fig. 131, 295) semblent d'après leur titre et leur environnement, avoir été pris au même endroit. Le titre donné par Xavier de Monteil, absent en 1886, « Femme indienne innuit (chilcatt) » est faux, puisque la vieille indienne n'est ni Inuit (Georges de la Sablière n'est jamais allé au nord de la *Glacier Bay*), ni Chilkat. Si le photographe s'arrête en 1886 et en 1889 sur les rives du *Chilkat Inlet*, il n'en reste pas de photographies connues. De plus, le titre donné par Georges de la Sablière lors du dépôt à la Société de Géographie « Vieille indienne centenaire de Juneau, ex-cheffesse de la tribu de Takou » nous prouve que l'indienne fait partie de la tribu de Taku, établie dans les environs de Juneau⁴³². Vêtue d'une longue tunique claire, elle est photographiée pieds nus, semi-accroupie, à côté d'un amas de couvertures : rien ne laisse penser que cette vieille indienne ait pu autrefois être cheffesse de

⁴³² Alaska History and Cultural Studies, Southeast Alaska, <http://www.akhistorycourse.org/articles/article.php?artID=70>

son clan. Chez les Tlingit, une femme avait les mêmes droits qu'un homme d'être chef de son clan, même si les chefs hommes étaient plus communs. Aucun élément d'apparat, aucun vêtement, aucun attribut ne laisse apparaître son ancien statut. L'indienne fixe Georges de la Sablière alors que celui-ci prend la photographie, même si elle ne paraît pas rassurée par ce nouveau procédé. On distingue au second plan une maison faite de troncs d'arbres imbriqués, que l'on retrouve dans la deuxième photographie (Fig. 295). Le plan, plus éloigné, nous montre une maison de type similaire, si ce n'est la même, devant laquelle est assise une autre indienne de la tribu. Fixant le photographe d'un air provocateur, la vieille indienne arbore un habit plus soigné que l'ex-cheffesse : un foulard noué autour de la tête, elle porte une tunique blanche et une longue jupe sombre, sur laquelle on trouve une couverture ou un tablier rayé. A sa droite, des couvertures sèchent sur un fil et l'on distingue la silhouette d'un homme, vraisemblablement américain ou touriste européen au vu de son vêtement. Au premier plan de la photographie on aperçoit deux ombres : à droite, un homme coiffé d'un chapeau est penché sur une forme carrée, c'est bien l'ombre de Georges de la Sablière prenant le cliché avec sa chambre Mackenstein ; tandis qu'à gauche, on distingue une autre forme humaine, impossible à identifier. Les deux photographies précédentes ont vraisemblablement été prises lorsque Georges de la Sablière et son cousin Raoul sont allés chercher un guide de chasse dans le village indien près de Juneau⁴³³. Les deux photographies suivantes ont également été prises dans la région de *Taku Bay*, cette fois lors de l'expédition de chasse de Georges de la Sablière et de son cousin. On rappelle qu'après avoir demandé au sorcier du village indien de Juneau, In-to-nook, d'autoriser son fils Charley à les accompagner à la chasse à l'ours, la belle-fille du shaman a insisté pour les accompagner, accompagnée de plusieurs membres de sa famille, dont ses enfants, qu'elle dit pouvant leur rendre « mille petits services »⁴³⁴. C'est un de ces enfants qu'on aperçoit sur une des photographies (Fig. 153) : de dos, vêtu d'un manteau sombre touchant le sol, on ne distingue pas son visage mais la teinte foncée de sa peau et de ses cheveux. Au deuxième et troisième plan, on retrouve l'environnement de la baie de Takou avec la bande forestière séparant le glacier et les montagnes des terres intérieures sur lesquelles se trouvent l'enfant et le photographe. On retrouve presque exactement ce paysage dans le deuxième cliché, celui d'un chien de la tribu, leur servant pour la chasse, photographié devant le même paysage, avec un angle de vue différent. Ces photographies n'auraient pu être prises si Georges de la Sablière n'avait pas partagé des moments d'intimité avec la famille du shaman de Juneau : ils sont restés plusieurs jours à vivre dans le même campement jour et

⁴³³ Voir la partie I.3.

⁴³⁴ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°3

nuit. Georges de la Sablière précisera lui-même dans l'un de ses carnets de notes : « Nous devenions tout à fait de la famille »⁴³⁵.

Si Georges de la Sablière est devenu proche de la famille du shaman In-to-nook, il va rencontrer celui-ci à plusieurs reprises. Le shamanisme joue un rôle majeur chez les Tlingit, comme dans une grande partie des cultures amérindiennes. La pratique du shamanisme est à la fois ce qui fascine et effraie les anciens colons qui le considèrent comme une forme primitive de religion associée à de la sorcellerie, qu'il faut éradiquer grâce au christianisme. Le travail des américains presbytériens commence en 1877 et en 1882 ils possèdent déjà six écoles dont trois pensionnats. Ils ont fait de nouveaux convertis, en majorité chez les jeunes Tlingit, mais gardent une position très forte face à la culture Tlingit traditionnelle. Au contraire, l'église orthodoxe russe était beaucoup plus souple avec les indigènes, ce qui aboutit rapidement à une forme de syncrétisme au sein des communautés de l'archipel, notamment à Sitka⁴³⁶ dans les années 1890, mais jamais à une complète acculturation. « Leur véritable et unique religion primitive »⁴³⁷ persiste et en 1886 et 1889, elle est encore bien présente. La religion Tlingit est une religion éthique dans le sens où elle est fondée sur les lois de la morale ; mais elle est aussi animiste. Tout être vivant est supposé avoir un esprit: « All things - animals, birds, fish, insects, trees, plants, mountains, glaciers, winds and the sea itself- were thought to possess in-dwelling souls or spirits. Since they were more powerful than human-beings, they had to be treated with respect and there were special rules to be observed in dealing with each species or being. »⁴³⁸. Il n'existe chez les Tlingit, pas de dieu ou de figure suprême : la seule entité qui aurait pu être considérée comme tel est le Corbeau, qui a fait le monde comme il est. Il n'est cependant pas considéré comme un créateur puisqu'il incarne le « trickster-transformer ». Dans la mythologie Tlingit, on reconnaît une différence entre les légendes historiques et les mythes. Les légendes historiques ont lieu dans ce monde alors que les mythes prennent place à une époque non définie, d'un autre temps, et donc d'un autre monde⁴³⁹.

⁴³⁵ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°3

⁴³⁶ Lire Wayne Prescott Suttles, *op. cit.*, p. 225

⁴³⁷ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 94

⁴³⁸ « Toutes les choses – animaux, oiseaux, poissons, insectes, arbres, plantes, montagnes, glaciers, vents, et la mer elle-même – étaient censées posséder des âmes ou des esprits. Considérés comme plus puissants que les êtres humains, ils devaient être traités avec respect et il existait des règles particulières qui devaient être respectées dans l'interaction avec chaque espèce ou être », Traduction personnelle, Frederica de Laguna, « Tlingit : People of the Wolf and Raven », in *Crossroads of Continents*, *op. cit.*, p. 60

⁴³⁹ Lire Wayne Prescott Suttles, *op. cit.*, p. 593

La figure du shaman est la figure la plus importante et la plus puissante dans la société Tlingit, devant celle du chef. Le shaman pouvait cependant être le chef, ou un proche du chef. Alfred P. Swineford explique dans son rapport traduit par Xavier de Monteil, que le shaman, qu'il appelle sorcier, exerçait « une influence encore bien plus grande que celle des chefs », notamment parce qu'ils « ont absolu pouvoir de vie et de mort. Les chefs sont bien loin d'avoir les mêmes droits et quand la loi du pays (œil pour œil dent pour dent) doit être appliquée, le vote populaire en décide et chaque individu mâle participe activement à l'exécution de la sentence »⁴⁴⁰. Il y a nécessairement au moins un shaman par clan mais il n'est pas rare qu'il y en ait plusieurs. Dans le village indien de Juneau, il y a un seul shaman, qui porte le nom d'In-to-nook⁴⁴¹. Georges de la Sablière le rencontre pour la première fois en 1886 lorsque Raoul et lui viennent demander l'aide de son fils Charley pour partir chasser l'ours. La maison d'In-to-nook est située à 600 m du village « entre les rochers de la rive et la forêt qui domine la hutte dans un coin solitaire et d'un accès presque impossible, comme il convient à tout sorcier qui se respecte »⁴⁴². Georges de la Sablière n'emploiera jamais le terme de shaman mais celui de sorcier. Les habitations des shamans sont toujours éloignées du village indien en raison de la puissance des esprits et des objets avec lesquels les shamans travaillent. Ce qui frappe Georges de la Sablière, ce sont les « grands cheveux pendant sur le dos en signe de sa haute distinction »⁴⁴³ que porte In-to-nook. Plus qu'un signe de haute distinction, les cheveux sont un symbole de pouvoir et le shaman, ainsi que sa femme, ne peuvent ni se couper ni se peigner les cheveux : « From 1868 to 1893, when the U.S. Naval authorities seized shamans accused of torturing witches, they destroyed their powers by forcibly shaving their heads »⁴⁴⁴. On reconnaissait également les shamans à leur corps « exhausted from frequent thirsting and fasting »⁴⁴⁵. Revenus de leur expédition de chasse, Georges de la Sablière et son cousin reviennent voir In-to-nook, cette fois-ci dans l'optique de le photographier « dans son costume de sorcier avec tous ses attributs » même s'il est conscient que « bien rarement un sorcier consent à exhiber son attirail devant un blanc et que jamais il ne l'endossera pour se laisser peindre »⁴⁴⁶. L'attirail du shaman a beaucoup de pouvoir et il est très personnel, rendant la tâche de le photographier très compliquée. De plus,

⁴⁴⁰ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 151

⁴⁴¹ Le nom est parfois écrit « Intonook ».

⁴⁴² Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°3

⁴⁴³ *Ibid.*

⁴⁴⁴ « De 1868 à 1893, quand les autorités navales américaines ont saisi les shamans accusés d'avoir torturé des sorcières, ils ont détruit leurs pouvoirs en les forçant à se raser la tête. » Traduction personnelle, Wayne Prescott Suttles, *op. cit.*, p. 221

⁴⁴⁵ « épuisés par la soif et le jeûne fréquents », Traduction personnelle, Frederica de Laguna, « Tlingit : People of the Wolf and Raven », in *Crossroads of Continents*, *op. cit.*, pp. 62-63

⁴⁴⁶ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°3

un membre extérieur au clan Tlingit n'était pas sensé assister ou participer à une séance de shamanisme. Après deux heures de conversation et de tentatives de persuasion, la belle-fille d'In-to-nook déclare qu'elle ne le laisserait jamais commettre un tel manquement à l'honneur « de la corporation des sorciers »⁴⁴⁷ et les français rentrent au village, déçus. Le soir venu, ils aperçoivent la belle-fille d'In-to-nook dans les rues de Juneau et comprennent qu'ils n'auront pas d'autre chance pour photographier le shaman. Après avoir couru jusqu'à la cabane, vient le moment de l'argumentaire mené par Georges de la Sablière pour convaincre le shaman de se laisser photographier; il le retranscrit comme tel :

« Nous lui faisons valoir l'intérêt pour les pays d'outremer de connaître les traits d'un si grand chef. Nous lui promettons qu'aucun sortilège ne s'échappera de l'appareil⁴⁴⁸ et sur cette assurance, le père Intonook est ébranlé. Pour décider la victoire, nous lui laissons pressentir un beau cadeau de couvertures⁴⁴⁹ s'il est d'accord et consent à mettre ses plus beaux habits⁴⁵⁰. A cette promesse, toute hésitation disparaît. Le père Intonook se précipite dans sa cabane, bouleverse ses coffres et reparait après 10 minutes en grande tenue de sorcier. Il est superbe. »⁴⁵¹

C'est à ce moment que Georges de la Sablière va prendre les photographies les plus saisissantes du fonds photographique Xavier de Monteil et du fonds de la Société de Géographie (Fig. 117, 130, 176). In-to-nook va poser à côté de sa cabane, devant une colline de verdure, debout (Fig. 117, 176) et assis (Fig. 130) dans ses habits cérémoniels et il est pourvu de tous ses attributs. Il est intéressant de noter qu'il prend un air de défi face à l'appareil photographique lorsqu'il sait qu'il est photographié (Fig. 117), serrant les poings et fixant le photographe, les sourcils froncés. In-to-nook n'a pas confiance en l'appareil photographique dont il ne comprend pas la magie, même après avoir été rassuré par les deux français. Sur une deuxième photographie (Fig. 130) le shaman ne regarde pas le photographe et semble organiser ses attributs sur le sol alors que sur la dernière photographie, le shaman détourne complètement la tête et ne semble pas deviner que Georges de la Sablière le photographie. Sans aucune expression de provocation, il semble une toute autre personne, plus craintive qu'à craindre. Sur deux photographies (Fig. 117, 176), le shaman est dans la même position et tient exactement les mêmes attributs : on distingue ses cheveux longs retombant sur ses épaules qui sont couverts tout comme sa barbe de ce que Georges de la

⁴⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁴⁸ L'auteur raye dans le texte : « ce qu'il appréhendait un peu au début »

⁴⁴⁹ Georges de la Sablière fait ici allusion aux couvertures Chilkat, très prisées et souvent utilisées sur la côte Nord-Ouest comme monnaie d'échange. Les couvertures Chilkat étaient tissées en laine de chèvre et fibres de cèdre et appartenaient aux membres importants du clan, chef ou shaman. Les motifs qui les ornent étaient conçus par les hommes alors qu'elles étaient tissées par des femmes.

⁴⁵⁰ L'auteur raye dans le texte : « Je lui enverrai sous peu son portrait en couleurs »

⁴⁵¹ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°3

Sablière pense être des plumes d'aigle. On sait d'après une lettre du lieutenant George Thornton Emmons⁴⁵² que ces plumes venaient d'un corbeau et In-to-nook précisera au lieutenant qu'un homme est mort devant lui la fois où il n'avait pas ses plumes de corbeaux dans les cheveux.

Les pouvoirs du shaman lui viennent en effet d'objets sacrés qu'il possède et des esprits avec qui il communique et qu'il parvient à contrôler. Au cours de cérémonies, le shaman entre en transe et ce sont les esprits qui s'emparent de son corps et s'expriment à travers lui⁴⁵³. Ces esprits convoqués par le shaman sont ceux qu'il a rencontrés sous forme animale lors de plusieurs quêtes dans les bois, au début de son exercice. Il ramène de ces quêtes des attributs issus de la forme animale (serres, mâchoires, dents, plumes peau, poils etc.) que le shaman va porter durant la pratique et que l'on retrouvera son attirail: ses breloques et pendentifs en ivoire, ses peintures corporelles, sa coiffe, son masque, son tambour ou encore son hochet et sa baguette magique. Ces esprits, également considérés comme étant les esprits de personnes disparues, se présentaient également au shaman sous une forme anthropomorphe. Ils étaient sollicités dans de nombreuses séances de shamanisme et de cérémonies, le plus souvent pour guérir les malades, assurer le succès d'une bataille, prédire l'avenir, dénicher les sorcières⁴⁵⁴ ou encore sauver ceux qui ont été capturés par les *Land Otter Men* ou *Kushtaka*⁴⁵⁵.

L'attirail d'In-to-nook est donc ce qui lui confère son pouvoir et chaque objet représente une partie d'un animal, esprit que peut alors solliciter le shaman. In-to-nook porte ainsi une corde autour de son cou qu'il dit avoir été faite avec tous les éléments les plus vigoureux qui existent dans les bois⁴⁵⁶, à laquelle il a attaché des os de phoques pour faire un pectoral. Les plumes et les dépouilles d'oiseaux viennent vraisemblablement de corbeaux mais l'esprit de l'aigle ne peut être exclu : on distingue une dépouille d'oiseau rare⁴⁵⁷ autour de son cou (Fig. 117, 176) mais aussi sur le linge blanc, à côté de lui sur un autre cliché (Fig. 130), celui-ci semblant être un aigle, d'après les écrits de Georges de la Sablière. De nombreuses plumes

⁴⁵² Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée de Janvier 1887, envoyée par George T. Emmons à Georges de la Sablière depuis Juneau.

⁴⁵³ Les esprits s'exprimeraient à travers le shaman en Tsimshian plutôt qu'en Tlingit puisqu'une grande partie des pratiques shamaniques viendraient du Sud de la Côte Nord-Ouest. Lire Wayne Prescott Suttles, *op. cit.*, p. 221

⁴⁵⁴ Les sorcières, principales responsables des maux que connaissent les hommes sont appelées : « masters of sickness »

⁴⁵⁵ Les *Land Otter Men* sont des entités qui peuvent prendre une forme humaine ou une forme de loutre. Ils attirent leurs proies pour les noyer et les transformer à leur tour en *Land Otter Men*.

⁴⁵⁶ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée de Janvier 1887, envoyée par George T. Emmons à Georges de la Sablière depuis Juneau.

⁴⁵⁷ « Un collier d'os de phoque et la peau d'un oiseau rare lui couvrent la poitrine », Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°3

sont dispersées tout autour de lui, lui permettant d'appeler le Corbeau. « Ses deux bras sont entourés de bracelets de griffes d'ours⁴⁵⁸. Ces griffes énormes mesurent plus de 10 centimètres. » : Selon Intonook, ces griffes, que l'on voit très bien sur les trois photographies, sont l'esprit de l'ours, du « roi des forêts »⁴⁵⁹. Il porte également un tablier de cuir et l'on distingue au sol, sur la photographie prise en format paysage (Fig.130), ce qui pourrait ressembler à un chapeau cylindrique en racines de sapin tressées dont Georges de la Sablière mentionne la présence près du shaman et qu'il dit mesurer « un pied de haut »⁴⁶⁰. Le *spruce-root hat* était, avec les mâts totémiques, la possession la plus précieuse d'un clan, particulièrement si le chapeau était peint, les chapeaux unis étant réservés à un usage quotidien⁴⁶¹.

Il tient dans chaque main, le fameux *carved rattle*. On aperçoit surtout celui qu'il tient de sa main droite mais on peut voir sur une des photographies (Fig. 130) le second hochet, posé sur le sol devant lui. Georges de la Sablière fait, dans son carnet de notes, une description précise de ce hochet, attribut essentiel du shaman :

« De chaque main, il tient un hochet en bois, long d'un pied, d'une confection artistique très remarquable. Sur l'une des faces de cet instrument, un homme est couché sur le dos, se détache en relief une grosse grenouille agenouillée sur son ventre, les pattes de devant appuyées sur son épaule. La langue de cette grenouille démesurément allongée vient aboutir dans la bouche de l'homme grande ouverte. Une tête d'oiseau d'aigle probablement est sculptée derrière la grenouille et semble jouer un rôle dans cette scène singulière. L'autre face couverte de sculpture mystérieuse est arrondie en forme de demi-lune et remplie de boules métalliques qui font un bruit sonore quand on frappa les parois. Une autre tête d'oiseau, à tête d'un corbeau, je crois, termine l'avant du hochet. Que signifient ces représentations grotesques ? Pourquoi retrouve-t-on dans tous les instruments analogues cet animal dont la langue finit dans la bouche de l'homme⁴⁶² : je l'ignore absolument et dans aucun ouvrage je n'ai trouvé d'explication satisfaisante. »⁴⁶³

Originnaire de la région Tsimshian, le *raven rattle*, littéralement « hochet corbeau », est devenu un des objets indiens les plus caractéristiques de toute la côte Nord-Ouest. La scène que l'on retrouve quasi-systématiquement est celle décrite assez précisément par Georges de

⁴⁵⁸ L'auteur raye : « qu'il agite avec un bruit de castagnettes »

⁴⁵⁹ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée de Janvier 1887, envoyée par George T. Emmons à Georges de la Sablière depuis Juneau.

⁴⁶⁰ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°3

⁴⁶¹ Wayne Prescott Suttles, *op. cit.*, p.616

⁴⁶² L'auteur griffonne : « peut-être l'esprit du mal ? »

⁴⁶³ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°3

la Sablière : sur la face non-bombée du hochet, une figure humaine sur le dos porte une grenouille sur son ventre dont la langue vient aboutir dans la bouche de l'homme allongé. figure avec un bec, aigle ou corbeau, est parfois sculptée devant les pieds de l'homme, tournée vers le manche du hochet⁴⁶⁴. Une autre tête, de corbeau cette fois se trouve à l'autre extrémité du hochet, sous la tête de l'homme allongé. Sur la face bombée, ce que Georges de la Sablière qualifie de « sculpture mystérieuse » doit vraisemblablement avoir été taillé dans le style *formline*⁴⁶⁵ caractéristique de la région, et représente un corbeau. L'homme figuré est un shaman allongé sur le dos d'un corbeau. L'iconographie du hochet peut changer d'une pièce à l'autre. Il est utilisé par les chefs en tant que *regalia* et par les shamans lors de danses et de cérémonies rituelles. Le son émis par le hochet permet d'ouvrir un passage avec le monde des esprits et autorise le shaman à communiquer avec eux.

Georges de la Sablière parvient, non sans effort, à photographier In-to-nook vêtu de son habit cérémoniel et entouré des esprits avec lesquels il interagit. Il n'est cependant pas autorisé à le photographier « lors d'une séance de médecine ». Il ajoute : « je le regrette la scène doit être fort curieuse. Le sorcier recouvert de ses seuls ornements, entame devant le malade une cantilène monotone à laquelle répondent en chœur tous les membres de la famille »⁴⁶⁶. Le shaman, appelé aussi *medicine-man* était, comme on l'a mentionné plus haut, investi d'un pouvoir de guérison. La guérison des malades pouvait se faire par l'administration de remèdes et la confection d'amulettes mais la cause du mal pouvait être plus grave. Si aucun remède ne fonctionnait sur le malade, cela signifiait qu'un *master of sickness* l'avait choisi pour cible et ensorcelé. Il fallait alors faire venir un shaman d'un autre clan pour trouver celui qui était possédé par un esprit maléfique et qui pouvait se métamorphoser, voler et tuer par magie noire⁴⁶⁷. Le shaman devait alors trouver la poupée réalisée par la sorcière à l'effigie de la victime et la noyer. Si la victime était guérie, la sorcière était pardonnée mais toute sa descendance serait alors souillée par le mal : la sorcellerie est chez les Tlingit la plus ultime des trahisons.

⁴⁶⁴ Lorsqu'il n'y a pas de figuration d'un amphibien sur le ventre de l'homme, cette tête d'oiseau est retournée vers l'homme et c'est de son bec que sort la langue qui va aboutir dans la bouche de l'homme.

⁴⁶⁵ Le style dit *formline* est caractéristique de la côte Nord-Ouest où il est présent depuis le IX^e siècle av. J.C. Le style se compose de lignes figuratives qui sont assemblées pour donner naissance à un sujet. Les humains et les animaux sont représentés selon le style *formline* dans toutes les productions artistiques de la côte. Il existe trois modes de représentation dans le style *formline* : le premier est dit *configurative* et consiste à représenter un être vivant de profil, le deuxième mode est le mode dit *expansive* qui consiste à omettre une ou plusieurs parties des corps représentés et le troisième mode est le *distributive* où l'on observe une dislocation des membres. Pour plus d'informations, lire « Styles and techniques », dans Janet C. Berlo, Ruth B. Phillips, *Native North American Art*, Oxford, Oxford University Press, 1998, pp. 183-188

⁴⁶⁶ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°3

⁴⁶⁷ Frederica de Laguna, « Tlingit : People of the Wolf and Raven », in *Crossroads of Continents*, op. cit., p. 63

S'il n'assiste pas à une séance de shamanisme, Georges de la Sablière est ravi de sa rencontre et enverra les portraits d'In-to-nook au lieutenant George Emmons et à In-to-nook lui-même, qui, « joyeux »⁴⁶⁸ du résultat, selon les mots du lieutenant Emmons, n'aurait apparemment pas refuser si de la Sablière était revenu avec son appareil, pour « s'en faire faire un autre à [son] loisir »⁴⁶⁹. Trois ans plus tard, Georges de la Sablière revient à Juneau avec Xavier de Monteil et ses autres compagnons. S'ils visitent la cabane d'un sorcier, il n'est nulle part mention d'In-to-nook dans les carnets de Xavier de Monteil, qui semble plus apeuré par ce qu'il voit que Georges de la Sablière n'en était fasciné :

« La population est tenue sous le joug de la terreur et soumise à l'obéissance la plus servile par ces sorciers, êtres difformes bossus ou boiteux. (...) et lorsque les indiens parés de leurs plus beaux vêtements et ornés de leurs affreux masques au nez démesurément long, à la bouche grimaçante se réunissent pour la sarabande que dirige le sorcier en glapissant d'une voix rauque, c'est à se croire transporté dans un des cercles de l'enfer »⁴⁷⁰

Malgré cette incompréhension manifeste, Xavier de Monteil choisit d'insérer dans ses deux albums de photographie les clichés pris par Georges de la Sablière trois ans auparavant. Il est vraisemblablement conscient de l'intérêt des photographies en ce qu'elles représentent un aspect du shamanisme Tlingit, à l'époque à l'aube de son déclin, photographié dans une intimité singulière que met en valeur le médium photographique.

C- L'Economie

Ce qui attire la majorité des américains en Alaska depuis son achat en 1867, ce n'est ni le paysage, ni le contact avec les Tlingit mais bel et bien son économie en plein développement. L'environnement de l'Alaska, et en particulier son sol, offre de nombreuses richesses qui n'attendent en cette fin de XIXe siècle qu'à être exploitées. C'est aussi ce développement économique, que Georges de la Sablière n'a pu photographier dans l'ouest Américain, qu'il va saisir en Alaska, encore sauvage. S'intéressant aux mines, à la pêche, la chasse ou encore aux industries forestières, le photographe parvient à révéler à travers ses clichés une période de forte croissance économique caractéristique de la fin XIXe en Alaska, qui aboutira à la ruée vers l'or du Klondike en 1898.

⁴⁶⁸ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée de Janvier 1887, envoyée par George T. Emmons à Georges de la Sablière depuis Juneau.

⁴⁶⁹ *Ibid.*

⁴⁷⁰ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 99

A partir des années 1870, la découverte de minerai d'or et d'argent sur le sol alaskien entraîne une forte vague d'immigration autour de ce qui est appelé le *Silver Bow Basin*. La ville de Juneau est créée en 1880 près de celui-ci, suite à la découverte d'or dans la région par Joe Juneau et Richard Harris⁴⁷¹ : elle deviendra le point de chute de centaines de mineurs et autres prospecteurs en quête de fortune. « Juneau est entourée d'or, d'or véritable, d'or en veines et en veines énormes »⁴⁷² : si les mines sont nombreuses, il existe en 1889, très peu de placers⁴⁷³ en Alaska, ce qui fait de celui du *Silver Bow Basin* un gisement assez rare et exploité régulièrement. Si son nombre d'employés est assez faible en comparaison des mines alentours, la façon d'exploiter le placer est ce qui va le plus intéresser Georges de la Sablière, comme le montrent certaines de ses photographies (Fig. 58, 59)⁴⁷⁴. On y voit un homme « blanc » américain⁴⁷⁵ dirigeant un jet d'eau vers quelque chose en dehors du cadre de la photographie, et ce, en pleine nature (Fig. 58). Sur la seconde photographie (Fig. 59), on distingue mieux la dimension industrielle de son action. De dos cette fois-ci, il arrose avec le puissant jet d'eau une paroi excavée. A ses pieds comme à l'arrière-plan, on distingue les canaux permettant à l'exploitant d'amener l'eau jusqu'au placer. La paroi est en réalité « des sables aurifères accumulés en dépôt énorme de plusieurs mètres de haut »⁴⁷⁶ que les ouvriers vont laver au moyen d'un puissant jet d'eau, amenée de la montagne par ces canalisations que l'on observe sur les clichés. Une fois lavés, les sables « se désagrègent et s'en vont en bouillie suivant une pente d'écoulement artificielle »⁴⁷⁷ pour finir dans un canal ou un amalgame avec le mercure va permettre d'obtenir la poudre d'or si recherchée. Cette technique de lavage hydraulique du placer est celle qui fut également utilisée en Californie lors du *Gold Rush* et le destin similaire de l'Alaska semble pour Georges de la Sablière, inévitable : « [la mine] de Juneau est maintenant la plus grande du monde entier, on y broie 600 tonnes de quartz par jour (...) enfin c'est fini de ce coin-là »⁴⁷⁸. Les mineurs et chercheurs d'or résidaient à Juneau toute l'année attendant que leur chance tourne ; Xavier de Monteil note : « L'hôtel du have

⁴⁷¹ « Juneau (Alaska, United States) », *Encyclopaedia Britannica Online*, <http://www.britannica.com/EBchecked/topic/308183/Juneau>

⁴⁷² Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°3

⁴⁷³ La définition donnée par la neuvième édition du dictionnaire de l'Académie Française, via le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (<http://www.cnrtl.fr>) est la suivante : « n.m. XIX^e siècle. Emprunté de l'espagnol *placer*, « banc de sable, bas-fond », lui-même tiré du catalan *plaça*, « place ». Gisement d'or, de métal précieux ou de diamants, généralement alluvionnaire. *Les placers de Californie, d'Australie*. Par ext. Emplacement exploité par un orpailleur ou une compagnie minière »

⁴⁷⁴ Deux autres photographies du *Silver Bow Basin* sont présentes dans le fonds de la Société de Géographie, conservé par la Bibliothèque Nationale de France. Ne présentant pas d'intérêt pour une comparaison, on a préféré ne pas les traiter.

⁴⁷⁵ Si les mines avaient créé des emplois pour les indiens Tlingit, la prospection restait cependant principalement l'apanage des « blancs », venus par centaines exploiter le moindre filon.

⁴⁷⁶ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 91

⁴⁷⁷ *Ibid.*

⁴⁷⁸ *Ibid.*

pure read qui sert à boire et à manger aux mineurs qui viennent à Juneau attendre le moment favorable au "prospect", et à ceux qui travaillent à la mine de Tradewell (*sic.*), sur l'île Douglas. »⁴⁷⁹

Face à la ville de Juneau, l'exploitation Treadwell, sur l'île Douglas, présente quant à elle le plus fort rendement, non seulement d'Alaska mais selon plusieurs sources⁴⁸⁰, du monde. La mine est une exploitation majeure pour la région, dont le propriétaire est une société aux multiples actionnaires, aussi bien américains qu'européens. Le minerai y est extrait à l'aide d'une vingtaine de forêts à vapeur creusant la paroi de la montagne. L'exploitation Treadwell était une visite touristique obligatoire pour tout voyageur faisant une halte à Juneau : il semble d'après les titres donnés par Xavier de Monteil aux photographies des deux albums, qu'aucune n'ait été prise à la mine Treadwell. Le titre donné par Georges de la Sablière à la Société de Géographie permet pourtant d'identifier la photographie d'une scierie à Juneau (Fig. 56) comme étant celle de l'exploitation Treadwell, vraisemblablement prise depuis le petit canot à vapeur qui relie Juneau à l'île Douglas. On distingue sur la photographie quelques cabanes et débarras sur le rivage ainsi que quelques embarcations. Quelques bâtiments ainsi que l'épaisse fumée se dégageant en arrière-plan nous font supposer que l'exploitation se situe sur la droite de la photographie. Si l'exploitation semble modeste, c'est en partie du à l'écran formé par la forêt, et au fait que l'exploitation connaît en véritable essor à partir de 1885-1886 et cette photographie est prise par Georges de la Sablière en 1886. En 1889, les voyageurs sont plus impressionnés par cette véritable industrie et le rendement avait entre temps considérablement augmenté : « Quant au rendement l'Hon. Swineford en 1888 l'estimait à 180 000 dollars par mois et depuis lors le nombre des filons a été doublé »⁴⁸¹.

Si la région de Juneau semble posséder un sol très riche en minéraux, de nombreux endroits en Alaska semblent partager cette caractéristique. Selon Swineford, les mineurs séjournant à Juneau profitent de l'Été pour aller explorer les régions les plus sauvages, à l'intérieur des terres. Si les filons n'y sont pas exploités, c'est en partie à cause des conditions climatiques, de l'environnement hostile mais aussi de la difficulté à s'approvisionner lorsqu'il n'y a aucune ville aux alentours. Les gisements sont pourtant nombreux et riches sur tout le territoire (Yakutat, Golovin Bay, Unalaska), notamment dans le bassin du Yukon. Dans la

⁴⁷⁹ Ibid., p.88

⁴⁸⁰ Les écrits de Georges de la Sablière, le rapport d'A. P. Swineford, le carnet de notes de Xavier de Monteil.

⁴⁸¹ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 147

région de *Glacier Bay*, à Berners Bay, « le minéral est riche en zinc, cuivre et or, avec un gros rendement en argent »⁴⁸², mais il est difficile à exploiter, du fait de sa localisation. Georges de la Sablière et ses compagnons tomberont par hasard sur cette mine au dessus de *Sheep Creek*. Les français, étaient partis chasser dans les montagnes de la région, couvertes de neige lorsqu'ils ont trouvé l'entrée d'une grotte étroite creusée dans la neige. Alors qu'ils remarquent que la grotte est ou a été occupée, du fait de coups de pics dans la paroi du tunnel, ils suivent les traces de pas dans la neige au sol pour réaliser que la grotte est en réalité l'œuvre de mineurs : « (...) nous ne tardâmes pas à nous trouver en présence d'un prospecteur à la recherche du filon magique. La couche de neige avait été percée jusqu'à fond et il taillait maintenant dans un sol détrempe noirâtre (... ?) »⁴⁸³. Ces mineurs faisaient partie des plus téméraires, partis chercher le filon sous la glace, à plus de soixante kilomètres de la ville de Juneau. Conscients de la singularité de l'exploitation, les voyageurs lui demandent la permission de photographier l'entrée de la mine : « après avoir obtenu de lui qu'il nous permit d'emporter le souvenir (...?) photographia à l'entrée de son conduit de glace. »⁴⁸⁴. On retrouve cette photographie dans les deux albums de l'iconothèque du Musée du Quai Branly et dans le fonds de la Société de Géographie (Fig. 88-161-336). On y aperçoit le tunnel creusé sous la neige, au centre, devant lequel pose l'ouvrier, aux habits souillés par son travail dans la mine.

Si le sol alaskien offre de nombreuses ressources souterraines, les forêts permettent également le développement d'une industrie forestière importante. En effet, le bois est abondant sur la côte et principalement dans les forêts intérieures (sapin, cèdre). Il n'existe cependant selon le rapport de Alfred P. Swineford, que très peu de scieries en Alaska et si Xavier de Monteil croit avoir photographié avec Georges de la Sablière une scierie de Juneau, il ne nous en reste aucune trace.

La pêche (et la fabrication de boîtes de conserve qui en dépend) est la deuxième industrie d'Alaska, après les mines d'or. Il existe en 1889, « plus de 70 pêcheries ou *canneries fish saltury establishments* »⁴⁸⁵ en Alaska. Le développement de cette industrie n'est possible que grâce au milieu naturel exceptionnel dont bénéficie l'Alaska, où les cours d'eau abondent en saumons, morues, harengs et flétans. Comme le souligne Swineford, l'exportation fait vivre les *canneries* dès la fin du XIXe siècle : « Le "halibut" (*sic.*) qui abonde sur les côtes est

⁴⁸² Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 148

⁴⁸³ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 92

⁴⁸⁴ *Ibid.*

⁴⁸⁵ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 146

expédié par les bateaux frigorifiques jusque dans les villes de l'est de l'union »⁴⁸⁶ et « la pêche de la morue est si facile et si productive que tous les marchés des Etats-Unis pourraient en être approvisionnés et cesser d'être tributaires de Terre-Neuve »⁴⁸⁷. A partir des années 1870-1880, le commerce et l'exportation de poissons créèrent un grand nombre d'emplois pour les Tlingit, pour qui la pêche était une activité pratiquée quotidiennement depuis toujours, leur apportant leur principale source d'alimentation et donc de survie.

Au printemps, les Tlingit attrapaient le flétan dans les eaux profondes, venait ensuite le saumon dans les cours d'eau puis de juin à septembre, la capture et la préparation du saumon⁴⁸⁸. Comme on l'a vu précédemment, les Tlingit se déplaçaient d'un camp à l'autre pour pouvoir, en été, être plus près de la mer et des cours d'eau, nombreux dans la région (Fig. 87). Bien que les techniques de pêche Tlingit soient nombreuses, la plus courante était la pose de pièges, notamment pour le saumon. Il existe deux types de pièges : le premier consistait à installer une clôture de bois en travers de la rivière et d'y installer de petites nasses, bloquant la progression des poissons et permettant de les capturer. La seconde technique consiste à installer des morceaux de bois très étroitement liés entre eux de manière à pouvoir emprisonner les saumons⁴⁸⁹. Depuis le rivage ou une plateforme aménagée, les pêcheurs harponnent les poissons. Si le type de piège photographié par Georges de la Sablière (Fig. 68) n'est pas clairement identifiable, le principe est similaire. L'homme Tlingit sur le cliché, est en train de ramener sur la rive les saumons qu'il a capturés. Il tient fermement un des morceaux de bois du piège, mais semble avoir interrompu son action pour regarder le photographe, et poser, face à lui.

Le poisson pouvait également être attrapé au moyen de harpons, pour le saumon mais également pour le flétan. Le développement important des pêcheries a cependant entraîné l'installation de plus nombreux pièges, permettant de capturer une plus grande quantité de poisson. Comme le montre deux photographies de Georges de la Sablière (Fig. 299, 275), le poisson abonde et chaque sortie des ouvriers des pêcheries était un franc succès. Le poisson était ramené dans les canoës Tlingit (Fig. 299), d'où il était ensuite déposé sur les pontons des pêcheries pour être trié et pesé (Fig. 275). L'abondance du saumon dans la région explique le développement rapide des pêcheries : « A certaines époques la pêche d'une demi journée suffirait à tailler bien de la besogne à un nombre d'ouvriers de nombre supérieur à celui qui

⁴⁸⁶ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 149

⁴⁸⁷ *Ibid.*

⁴⁸⁸ Wayne Prescott Suttles, *op. cit.*, pp. 205-206

⁴⁸⁹ « Tlingit fishing », Historical vignettes, Sheldon museum & cultural center, <http://www.sheldonmuseum.org/Vignettes/tlingitfishing.htm>

occupe ces rares pêcheries disséminées sur plus de 600 miles de côtes »⁴⁹⁰. Après la pêche, le poisson pouvait être exporté frais ou traité par les fabriques de boîtes de conserve.

Selon la préparation traditionnelle Tlingit, le saumon pouvait être mangé cru ou bouilli mais il était la plupart du temps séché et fumé pour pouvoir être consommé pendant l'hiver. Comme le montre une des photographies déposées à la Société de Géographie (Fig. 264), le saumon était découpé en deux puis retourné, c'est à dire la chair à l'extérieur. Ils étaient ensuite disposés sur des cadres de bois installés en plein air, et laissés à sécher au soleil, ou disposés dans des *smoking houses* qui permettaient de mettre le saumon à l'abri des intempéries. On distingue bien sur le cliché le cadre de bois fait de troncs et de branches d'arbres sur lesquels sont mis à sécher les poissons. Une fois séchés, les poissons étaient empilés puis attachés ensemble avant de pouvoir être transportés. S'il restait du poisson après la constitution des stocks de provisions pour l'hiver, les têtes de saumons étaient broyées pour faire de l'huile. Sur le cliché, on distingue trois ouvriers indiens, fixant le photographe, qui semblent en charge du séchoir à saumons. C'est une chose assez rare puisque si la pêche est une activité masculine, la préparation du saumon reste une tâche féminine : « Cutting, sun drying, smoking, and finally baling the cured salmon involved much laborious and skillful tasks than catching the fish, tasks performed by the women, aided by male and female slaves »⁴⁹¹. Le développement des pêcheries a pu entraîner des changements dans les méthodes de préparation traditionnelles et les femmes continuaient probablement de préparer le poisson pour l'usage familial alors que les hommes avaient du apprendre à le préparer pour les besoins de la nouvelle industrie.

Il faut noter que c'est grâce à cette industrie que les voyageurs et touristes ont eu la possibilité d'accéder à ces régions encore partiellement sauvages. Les bateaux à vapeur ont été mis en place dans un premier temps pour ravitailler les pêcheries de la côte, puis ont été mis au service du tourisme : « c'est aussi la seule raison d'être du service des bateaux dont nous bénéficions »⁴⁹².

La chasse, pratiquée traditionnellement par les Tlingit, suscita, tout comme la pêche, l'intérêt des américains et des européens, après avoir été abondamment exploitée par les russes. Les mammifères les plus recherchés étaient l'ours, qu'il fallait chasser au début du

⁴⁹⁰ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 82

⁴⁹¹ « Couper, sécher au soleil, fumer, et enfin presser le saumon impliquait des tâches plus laborieuses et nécessitant plus d'habileté que celle d'attraper le poisson, tâches exécutées par les femmes, aidées par les esclaves féminins ou masculins », Traduction personnelle, Wayne Prescott Suttles, *op. cit.*, p. 210

⁴⁹² Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 82

printemps et les mammifères marins, qu'il fallait chasser d'avril à juin⁴⁹³. Certains types de renards (*Silver Fox*) étaient également très recherchés, pour leur fourrure notamment.

La chasse à l'ours se fait donc au printemps même si l'ours semble plus gros l'automne : « bears were usually sought in the early spring, for then the furs were prime and best for men's robes. »⁴⁹⁴. L'ours était chassé à l'aide de pièges, d'arc et de flèches et le plus souvent à la sagaie. En dépit d'une interdiction du gouvernement, l'établissement de comptoirs américains et le développement des relations entre les Tlingit et les américains entraîna des ventes d'armes à feu qui furent ensuite utilisées pour la chasse. Comme on l'a vu précédemment, Georges de la Sablière partira à la chasse à l'ours accompagné du fils d'In-to-nook, en 1886. Sa chasse sera fructueuse puisqu'il tuera à la winchester un ourson de dix-huit mois, dont il ne peut rien faire puisqu'il est trop jeune pour que l'on puisse vendre sa fourrure. Il photographie la dépouille de l'ourson pour immortaliser son trophée de chasse (Fig. 158) qu'il ramène au camp : « mon ours était le plus bel ours du monde »⁴⁹⁵. On distingue derrière l'animal, la famille de Charley, le fils d'In-to-nook à l'abri d'une tente et derrière eux, les bois d'un cerf, second trophée de chasse.

La population Tlingit pratique également la chasse des mammifères marins comme ses tribus voisines de l'arctique : phoque, otarie à fourrure, lion de mer, marsouin et loutre de mer⁴⁹⁶. L'otarie à fourrure et le phoque sont particulièrement abondants sur les côtes de l'archipel ainsi que dans les fameuses *Seal Islands*⁴⁹⁷ : Georges de la Sablière ne prendra qu'une seule photographie de mammifères marins, des phoques (Fig. 69). Le seul mammifère marin qui n'était pas tué était la loutre de terre, en rapport au mythe des *land otter men*. Les Tlingit chassaient les mammifères marins avec un harpon, depuis leur canoë : « Sea mammals were hunted from canoes with the same kind of harpoon as that used for salmon, but often equipped with a toggling rather than barbed head »⁴⁹⁸. Si les Tlingit tuaient les mammifères marins pour leur chair et pour leur peau et fourrure, dont ils se servaient pour se faire des

⁴⁹³ Lire Wayne Prescott Suttles, *op. cit.*, pp. 209-211

⁴⁹⁴ « Les ours étaient généralement recherchés au début du printemps, quand la qualité des fourrures était optimale et la meilleure pour les robes des hommes », Traduction personnelle, Wayne Prescott Suttles, *op. cit.*, p. 209

⁴⁹⁵ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°3

⁴⁹⁶ Lire Wayne Prescott Suttles, *op. cit.*, p. 210

⁴⁹⁷ Les *Seal islands* ou îles aux phoques sont les îles Pribilof, au nord des îles aléoutiennes dans le détroit de Béring. Les principales îles sont les îles Saint-Paul et Saint-Georges. Elles portent le nom de *fur islands* en raison de la présence d'otaries à fourrure, très prisées par les commerçants russes et américains. Les conditions du commerce de fourrure dans ces îles ont commencé à être dévoilées en cette fin de XIXe siècle et Xavier de Monteil en fait plusieurs mentions dans son carnet de notes.

⁴⁹⁸ « Les mammifères marins étaient chassés depuis les canoës avec le même type de harpon que celui utilisé pour le saumon, mais souvent équipé d'un poids plutôt que d'une tête acérée », Traduction personnelle, Wayne Prescott Suttles, *op. cit.*, p. 210

vêtements, les américains, et bien avant eux les russes, avaient déjà compris l'intérêt du commerce de fourrure. Aleksandr Baranov fut le premier à s'y intéresser en créant la *Compagnie Russe d'Amérique*, qui fut ensuite rachetée et renommée après l'acquisition de l'Amérique, *Compagnie Commerciale d'Alaska* en 1868. Les américains ou les russes qui géraient les stocks achetaient les fourrures aux Tlingit qui avaient chassé les animaux et les payaient une misère en échange. Les fourrures étaient ensuite revendues aux Etats-Unis, en Asie ou en Europe et les actionnaires de la compagnie touchaient chacun leur part du butin, assez important pour des fourrures rares comme celle de la loutre de mer.

Cette industrie de la fourrure pose également un problème de déontologie. En effet, pour les Tlingit, la chasse ne se résume pas à une activité de subsistance comme c'est le cas aux États-Unis ou en Amérique. La chasse assume, et ce dans beaucoup de tribus aux croyances shamaniques, un rôle sacré important. Pour les Tlingit, chaque animal est doté d'une âme et d'un esprit que l'homme ne peut détruire sans se justifier auprès de ces Esprits :

« No animal, especially no little bird, should be slain needlessly, nor mocked, nor should the body be wasted. Rather, the hunter would pray to the dead animal and to his own 'spirit above', explaining his need and asking forgiveness. The dead creature was thanked in song, perhaps honored with eagle down (like a noble guest); certain essential parts (head, bones, or vital organs, depending on the species) were interred, returned to the water, or cremated, to insure reincarnation of the animal. The hunter had to purify himself in advance by bathing, fasting and continence, to refrain from announcing what he hoped to kill (bears, in particular, could hear and understand everything that was said), and to start out before dawn. »⁴⁹⁹

Le respect de l'animal était également valable pour le poisson dont les restes inutilisés devaient être retournés aux cours d'eau pour permettre la réincarnation du poisson tué.

Pêche et chasse des mammifères marins n'étaient possibles que grâce aux canoës Tlingit, le plus souvent taillés par les hommes Tlingit, dans un seul tronc d'épicéa. Les canoës Haida étaient cependant les plus prisés : taillés dans des gigantesques troncs de cèdre rouge, ils pouvaient atteindre plus d'une quinzaine de mètres de long et être équipés de mâts et de voiles

⁴⁹⁹ « Aucun animal, particulièrement aucun petit oiseau, ne devrait être tué inutilement, ni raillé, le corps ne devrait pas non plus être gaspillé. Au contraire, le chasseur priait l'animal mort et son propre « esprit-au-dessus », expliquant ses besoins et demandant le pardon. La créature morte était remerciée en chanson, peut-être honorée avec l'aigle bas ? (comme un invité noble) ; certaines parties essentielles (tête, os, ou organes vitaux, selon les espèces) étaient enterrées, rendues à l'eau, ou incinérées, de manière à assurer la réincarnation de l'animal. Le chasseur devait se purifier à l'avance en se baignant, en jeûnant et en pratiquant la continence, pour s'abstenir d'annoncer ce qu'il espérait tuer (les ours, en particulier, pourraient entendre et comprendre tout ce qui avait été dit), et partir avant l'aube. », Traduction personnelle, Wayne Prescott Suttles, *op. cit.*, p. 209

et contenir jusqu'à huit tonnes de marchandises⁵⁰⁰. Les canoës Tlingit n'étaient pas utilisés que pour la chasse et la pêche mais aussi pour tous les déplacements en mer, ce dont Georges de la Sablière et ses compagnons ont fait l'expérience : il photographie les « pirogues » à plusieurs reprises (Fig. 67, 83, 271). Sur le premier cliché (Fig. 67), on voit avancer une flottille de canoës dans la région de Sitka, vraisemblablement⁵⁰¹ partis pour la pêche. Sur le deuxième cliché (Fig. 83), le canoë de facture simple et dépourvu de décor est mis en valeur au premier plan tandis qu'on aperçoit le campement des voyageurs à l'arrière-plan, sur une île. Le troisième cliché de la Société de Géographie (Fig. 271) permet d'apprécier la taille du canoë grâce à l'échelle humaine donnée par ses passagers indiens. La fine largeur de l'embarcation leur permet de se frayer un chemin parmi les rochers ou les icebergs qui troublent parfois la surface de l'eau.

Les différentes activités économiques de l'archipel Alexandre, au développement accéléré par la présence des Etats-Unis, ont contribué à attirer américains et européens dans la région. Grâce aux bateaux à vapeur mis en place pour correspondre avec les bases américaines de la côte et ravitailler les villages, les touristes ont pu trouver un moyen économique et relativement rapide d'atteindre l'archipel. L'Alaska est devenu, selon Georges de la Sablière et Xavier de Monteil le lieu de tourisme favori des américains, notamment de la côte Ouest, cherchant l'exotisme à quelques heures de chez eux, sans contraintes : « Le bateau a plus de 100 touristes à bord bien que la saison ne soit pas encore ouverte, c'est effrayant le boom qu'ils font sur ce pays-ci. »⁵⁰².

La découverte d'or dans la région de Juneau, de Chilkat puis autour du fleuve Klondike ont également entraîné des années 1885 aux années 1898 une très forte immigration de mineurs et de prospecteurs de toutes origines, venus chercher la richesse. Le développement économique de l'Alaska a également attiré de nombreux actionnaires, exerçant leur pouvoir sur la région, notamment par le biais de la *Compagnie Commerciale d'Alaska*. Georges de la Sablière et Xavier de Monteil font part à plusieurs reprises dans leurs notes de leur déception quant au règne des actionnaires et des entrepreneurs sur la pépite sauvage que représente l'archipel, actionnaires aux profils variés : « Quel beau pays l'alaska me disait avant mon départ une charmante américaine devenue une de nos plus aimables parisiennes. Ah vous y êtes donc

⁵⁰⁰ Wayne Prescott Suttles, *op. cit.*, p. 208

⁵⁰¹ Si on se fie au titre donné par Xavier de Monteil.

⁵⁰² Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 11 Juin 1889, envoyée par Georges de la Sablière à sa mère depuis Sitka.

allée ? Jamais, mais je suis actionnaire et cela rapporte tant! »⁵⁰³

D- La production artistique

Au XIXe siècle, grâce à la multiplication des contacts avec les Etats-Unis et l'Europe, la production artistique Tlingit connaît un développement sans précédent, avec une apogée à la fin du XIXe siècle. La découverte d'outils en fer pour tailler le bois, l'entretien de rivalités entre clans, la croissance économique et l'amélioration du niveau de vie ont en effet permis un véritable essor de la production artistique Tlingit, qui ne faiblira qu'avec l'interdiction des potlatch⁵⁰⁴ à la fin XIXe et au début du XXe siècle.

L'art Tlingit est un art de *crests* : on peut qualifier les *crests* d'emblèmes ou de blasons même si leur définition est plus complexe⁵⁰⁵. Les *crests* sont en général des représentations d'animaux symboliques qui peuvent être mis en relation avec des héros historiques, des ancêtres ou des êtres surnaturels⁵⁰⁶. Ces animaux ne peuvent être qualifiés d'animaux « totem » : le mot « totem », originaire de l'Ojibwa *ototeman*, est réservé aux cultures qui, considérant un animal comme étant leur ancêtre, lui montre un profond respect en le représentant et en s'abstenant de le tuer. Dans les cultures de la côte Nord-Ouest⁵⁰⁷, les *crests* représentent des animaux que les ancêtres de la tribu ont rencontrés dans un autre temps, et qui leur ont accordé le privilège de bénéficier de leurs pouvoirs et de pouvoir les représenter. On ne peut parler de « totem » puisqu'il n'est ici pas question de descendance mais de transfert de pouvoir. Chaque famille possède plusieurs *crests* dont certains sont acquis par le mariage ou par la conquête, auxquels s'ajoutent les *crests* de la lignée et du clan. Chaque famille puissante possède donc plusieurs *crests* dont les représentations sont strictement

⁵⁰³ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 102

⁵⁰⁴ Le *potlatch* est une tradition amérindienne développée par les tribus de la côte Nord-Ouest et qui connaît son apogée au XIXe siècle (le dernier potlatch aura lieu en 1921). On peut définir cette tradition, selon l'encyclopédie Britannica comme « a ceremonial distribution of property and gifts to affirm or reaffirm social status », soit une distribution cérémonielle de biens et de cadeaux organisée dans le but d'affirmer ou de réaffirmer le statut social des participants. Le *potlatch* était un lieu de distribution et d'exhibition des richesses d'une famille. (Source : "Potlatch", *Encyclopaedia Britannica Online*, <http://global.britannica.com/EBchecked/topic/472732/potlatch>)

⁵⁰⁵ On conservera dans le texte le mot *crest*, propre aux cultures de la côte Nord-Ouest, n'ayant pas d'équivalent juste dans la langue française.

⁵⁰⁶ « The most important crests of the Raven clans are : raven, owl, whale, sea lion, salmon, frog, sleep bird, sun, moon, big dipper, and Ocean Waves. On the opposite side are : eagle, Petrel, Wolf, Bear, Killer Whale, Shark, Halibut, and Thunderbird. » : « Les emblèmes les plus importants du clan Corbeau sont les suivants : corbeau, hibou, baleine, lion de mer, saumon, grenouille, oiseau du sommeil, le soleil, la lune, la grande ourse et les vagues de l'océan. De l'autre côté, ce sont : aigle, pétrel, loup, ours, épaulard, requin, flétan et *thunderbird* », Traduction personnelle, Frederica de Laguna, « Tlingit : People of the Wolf and Raven », in *Crossroads of Continents*, *op. cit.*, p. 61

⁵⁰⁷ Cela vaut également pour les Tsimshian et les Haida.

exclusives : tout comme pour les blasons des puissantes familles européennes⁵⁰⁸, on ne retrouvera jamais les mêmes figurations d'une famille à l'autre. *Ces crests* sont représentés sur toutes les possessions les plus importantes de la famille, constituant un ensemble artistique conséquent :

« Crests are displayed as paintings or carvings on or inside houses, on totem poles, graves, canoes, feast dishes, ladles, pipes, ceremonial garments (Chilkat blankets or shirts, beaded blankets, hats, masklike headdresses, beaded bibs), armor, helmets, ceremonial equipment (drums, speakers' staffs, dance leaders' poles, rattles, drums) and on the important personal possessions of the group's chief (pipe, powder horn, spoon, feast dishes). »⁵⁰⁹

Le style de représentation artistique Tlingit suit de multiples conventions. Du point de vue formel, on note une exagération des têtes animales ou humaines par rapport au reste du corps, ainsi qu'une exagération des yeux et de la bouche, lippue, associée à une emphase mise sur les expressions faciales. Les attributs jugés les plus caractéristiques de chaque animal sont également mis en valeur, comme la longue queue qui vient différencier le loup de l'ours, ou le bec crochu l'aigle du corbeau. La figure humaine est quant à elle représentée le plus souvent accroupie ou assise avec les genoux fléchis.

Les mâts ou *crest poles* sont les figurations artistiques les plus caractéristiques de la côte Nord-Ouest et leur existence est connue jusqu'en Europe où ils sont qualifiés de « totems » ou « mats totémiques » : « nous en profitâmes pour faire des pêches miraculeuses, (...) une grande tournée de chasse dans les forêts et aussi examiner tout à notre aise, dessiner et photographier les nombreux totems indiens. C'est le nom donné à d'immenses pièces de bois, sculptées à une époque très reculée par les indiens du pays, chaque tribu ayant son totem »⁵¹⁰. Ils sont taillés dans un seul tronc d'arbre dont l'espèce est majoritairement le cèdre et peuvent atteindre près de vingt mètres de haut pour les mâts extérieurs. Sculptés, incisés et parfois peints, ils sont ornés des *crests* du commanditaire. Xavier de Monteil précise : « Comme facture le travail présente également partout le même caractère et la même imperfection due au peu de moyens dont disposaient les artistes. Les pièces de bois sont dégrossies suivant les lignes d'un dessin exécuté tantôt an méplat, tantôt en demi-bosse; toutes ces pièces portent des traces de peintures minérales aux (...?) ou aux (...?) que savent préparer les indiens : rouge

⁵⁰⁸ Janet C. Berlo, Ruth B. Phillips, *Native North American Art*, Oxford, Oxford University Press, 1998, p. 194

⁵⁰⁹ « Les emblèmes sont affichés sous la forme de peintures ou de sculptures sur ou à l'intérieur des maisons, sur les mâts totémiques, les tombes, les canoës, les plats de fête, les louches, les pipes, les vêtements de cérémonie (couvertures Chilkat ou chemises, couvertures perlées, chapeaux, coiffes à l'aspect de masques, bavoires perlés), les armures, casques, équipement de cérémonie (tambours, bâtons de parole, barres de danse, hochet, tambours) et sur les biens personnels importants du chef de groupe (pipe, corne à poudre, cuillère, plats de fête) », Traduction personnelle, Wayne Prescott Suttles, *op. cit.*, p. 213

⁵¹⁰ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 83

brique, jaune clair, bleu, noir et blanc »⁵¹¹. Certaines pièces pouvaient en effet être peintes mais ce n'était pas une règle systématique.

Les mâts ne représentant pas des divinités, ils n'étaient ni adorés ni vénérés : les figures représentées évoquent les acteurs ou les actions elles-mêmes, d'un temps révolu durant lequel humains et animaux pouvaient interagir et échanger leurs pouvoirs. Ce type de représentation, très différent de ce que connaissent les voyageurs français, étonne et intrigue par son mystère, que Xavier de Monteil ne parvient pas à élucider : « Quel était au juste le symbolisme de ces œuvres d'un art⁵¹² primitif et d'une inspiration assez⁵¹³ vulgaire ? C'est ce que personne aujourd'hui ne saurait dire d'une façon certaine. On a voulu y voir des sortes d'arbres généalogiques destinés à perpétuer le souvenir de tel ou tel chef. D'autres, et c'est l'opinion la plus généralement admise, y voient des divinités païennes »⁵¹⁴. Si le terme de divinité ne convient pas ici, le lien des mâts et des *crests* avec des figures mythologiques et historiques est évoqué par le voyageur.

Il existe selon Marjorie Halpin⁵¹⁵ cinq types de *crest poles* aux rôles différents. Le premier type, qui n'est pas photographié par Georges de la Sablière⁵¹⁶, est celui des *house posts*, poteaux de bois érigés à l'intérieur des maisons pour supporter le toit : ils assurent un rôle architectural mais leur iconographie reste similaire aux mâts extérieurs.

Le deuxième type est celui des mâts érigés devant les maisons, dans l'axe central formé par le toit. Ils peuvent également avoir été érigés par deux, encadrant l'entrée de l'habitation. On les retrouve sur plusieurs photographies prises par Georges de la Sablière (Fig. 71, 154, 183, 72, 129, 164) à Fort Wrangel. Sur trois photographies (Fig. 71, 154 et 183), on distingue un même mat, érigé devant l'entrée d'une maison, se terminant en son sommet par la figure d'un homme assis, elle-même surmontée d'une baleine. Le mât est sculpté depuis sa base jusqu'au sommet, ce qu'on distingue mieux sur un dessin réalisé par Xavier de Monteil de ce « grand totem » (Fig. 226). La base semble être constituée d'un amphibien à la langue tirée, sur lequel est assis un loup ou un ours, surmonté d'une figure ailée à tête humaine et bec d'oiseau. Le mât est photographié seul (Fig. 71) ou accompagné d'un autre mât (Fig. 154, 183) qu'on évoquera plus loin. On remarque sur les dernières photographies (Fig. 154, 183) la présence

⁵¹¹ *Ibid.*

⁵¹² L'auteur raye : « grossier »

⁵¹³ L'auteur raye : « primitive »

⁵¹⁴ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 83

⁵¹⁵ Citée par Berlo et Philipps dans *Native North American Art*, *op.cit.*, p.195

⁵¹⁶ Les *house posts* se situant à l'intérieur des maisons, il est probable qu'il ait renoncé à les photographier par crainte du manque de lumière.

d'un mât devant chaque maison du village, maisons qui sont alignées traditionnellement et font face à la baie. L'ensemble de mâts suivant est photographié deux fois par George de la Sablière, de côté (Fig. 72) puis de face (Fig. 129-164) et dessiné par Xavier de Monteil (Fig. 227). Les mâts sont placés de chaque côté de l'escalier menant à l'entrée de la maison, formant une porte cérémonielle. Le tirage que l'on trouve dans le deuxième album de photographies permet d'apprécier au mieux ces « grands totems » : le premier mât est composé de la base au sommet de la figure d'un homme assis, puis d'une figure non identifiée au long bec ou museau et qui semble ailée, sur laquelle repose la figure d'un homme assis coiffé d'un chapeau cérémoniel conique présentant deux cercles incisés⁵¹⁷. Un aigle a été sculpté au sommet du mât. Le second mât est plus large et plus haut que le premier et on remarque que l'exécution est différente même si les conventions de représentation restent les mêmes. Le mât présente une chouette, reconnaissable à ses oreilles pointues, puis la figure d'un homme aux jambes fléchies tenant un poisson dans ses bras, surmonté d'un masque amphibien. Une figure humaine à chapeau conique surmonte un oiseau au grand bec qui tient lui-même sur ses pattes repliées une autre figure humaine. Le premier mât est nommé *Crane Pole*, littéralement mât de la grue, qui doit être la figure non identifiée au long bec que nous avons évoqué plus haut. Le second est le *Red Snapper Pole*, mât du rouget, qui est le poisson figuré au centre du mât, reconnaissable aux petits ailerons de son dos. Les deux mâts marquent l'entrée de la maison *kad-a-shan*, à Fort Wrangel.

Le troisième type de mât que l'on peut rencontrer est le mât commémoratif qu'un chef fait ériger en l'honneur d'un prédécesseur. Même si nous ne disposons que de peu d'éléments sur les mâts photographiés, aucune information ne semble nous indiquer la présence de ce type de mât dans les clichés.

Le quatrième type est le mât dit de bienvenue, qui accueille les visiteurs au village indien. Erigé sur le front de mer, il est visible depuis un canoë. Les deux mâts que l'on aperçoit sur deux dessins de Xavier de Monteil (Fig. 230, 232) semblent faire partie de ceux-là. L'un d'eux est également présent sur deux photographies de Georges de la Sablière (Fig. 154, 183) : au premier plan sur les deux clichés, le mât n'est sculpté que dans sa partie supérieure, qui représente un aigle assis. A ses côtés sur le rivage, un autre mât suit la même composition, surmonté lui d'une figure de corbeau.

⁵¹⁷ Le nombre de cercles présent sur les chapeaux coniques Tlingit correspondrait au nombre de potlachs tenus par la famille.

Le rôle des mâts représentés sur trois autres photographies n'est pas identifié. On distingue deux mâts sur la première photographie (Fig. 76) prise sur l'île de Killisnoo, à l'ouest d'*Admiralty Island*. De petite taille comparé aux mâts de Fort Wrangel, le style de représentation est lui aussi différent ; le premier mât est orné d'une figure non-identifiée en sa base puis d'une figure humaine assise tenant un bâton, sur laquelle repose une figure ailée⁵¹⁸. Sur le deuxième mât, on ne parvient pas à distinguer ce qui orne la base, surmontée d'une figure humaine, d'un canidé et d'un oiseau. Les deux autres photographies (Fig. 184 et 185) sont de qualité moindre et ne permettent pas d'identifier les mâts concernés : on distingue sur le premier cliché un mât en retrait du village de Fort Wrangel, alors que le second est érigé à côté d'une maison, dans la région de Chilkat.

Le dernier type de mât est particulier puisqu'il regroupe les mâts mortuaires, érigés pour pouvoir contenir les cendres d'un défunt, et que l'on pouvait trouver à l'avant ou à l'arrière des maisons. Les deux plus importants mâts de ce type photographiés par Georges de la Sablière (Fig. 73) ont été érigés à côté de la maison du chef Shakes⁵¹⁹, à Fort Wrangel, que l'on distingue sur la droite du cliché. Le tronc constituant la base du premier mât est orné de pattes d'ours tandis que la seconde pièce de bois placée au sommet est également sculptée selon un motif d'ours allongé, qui est un des motifs de *crests* du clan Shakes. Derrière, le second mât ne possède également qu'un sommet sculpté, avec une figure humaine assise coiffée d'un chapeau conique, genoux repliés, surmontée d'une double tête d'orque⁵²⁰ dont on distingue les deux ailerons associés. Un homme Tlingit est adossé contre le premier mât et pose pour la photographie, permettant de donner une échelle et d'estimer la taille du mât : il peut s'agir du chef Shakes en personne, vêtu de ses habits quotidiens. On distingue sur un dessin des mêmes mâts par Xavier de Monteil (fig. 228) des niches ajoutées par le voyageur qui laissent deviner une cache permettant d'abriter les cendres des défunts honorés. Des indications de couleurs (rouge, jaune, noir) sur le papier, correspondant à des types de hachures différents dessinés par Xavier de Monteil, témoignent d'un intérêt et d'une volonté certaine de reproduire avec exactitude les conventions de représentation qui caractérisent l'art Tlingit. Le mât de l'orque est appelé *Double Killer Whale Crest pole* alors que le mât de l'ours est appelé *Bear up the mountain pole*⁵²¹. Ce dernier devait abriter les cendres du frère

⁵¹⁸ Si la figure peut évoquer une chauve-souris, sa représentation dans l'art Tlingit est très rare et ne nous permet pas d'affirmer cette hypothèse.

⁵¹⁹ Chief Shakes VI, de son vrai nom Gush Tlein (1878-1916) était un chef Tlingit résident à Fort Wrangel.

⁵²⁰ Il est appelé *killerwhale*.

⁵²¹ Hilary Stewart, *Looking at totem poles*, Seattle [Washington], University of Washington Press, 1993, p. 180

du chef Shakes et représentait en son sommet le grizzly pris comme *crest* par le clan *Nanya-ayi*⁵²². Ils ont aujourd'hui été remplacés par des répliques conformes.

A *Lax Kw'alaams*, Georges de la Sablière photographie un autre mât de l'ours, à l'iconographie similaire au mât du chef Shakes (Fig. 254). Le second mât de *Lax Kw'alaams*⁵²³, est celui du *seated man* (Fig. 186), dont la partie basse laissée vierge supporte une figure humaine assise coiffée d'une tête de loup. L'homme tient dans ses mains une large boîte, contenant les cendres du défunt.

Georges de la Sablière photographie un différent type de « totem », la *gravehouse*⁵²⁴, à Fort Wrangel : « Notons encore dans le quartier indien tout une terre de petites maisonnettes de deux mètres au carré environ et d'autant d'élévation, au toit pointu bariolé de couleurs criardes, surmontées en guise de girouettes d'un corbeau, d'un aigle, d'une tête de phoque ... C'est la nécropole, les tombeaux où reposent les guerriers ancêtres des indiens déchus de nos jours. »⁵²⁵. La *gravehouse* représentée (Fig. 74, 165) est une petite maison de bois abritant les cendres du défunt, surmontée d'une figure sculptée de loup, que dessine également Xavier de Monteil (Fig. 224). Une seconde *gravehouse* surmontée d'une figure d'orque est représentée à côté sur un second dessin de Xavier de Monteil.

Ces *gravehouses* et autres mâts mortuaires abritaient, comme évoqué plus haut, les cendres des défunts. Si la plupart des membres pouvaient se faire incinérer, les mâts les plus importants étaient érigés pour et par les personnalités les plus puissantes d'un clan. Seul le corps du shaman ne pouvait être incinéré. Si Georges de la Sablière rapporte dans son carnet de notes que c'est parce que les indiens pensaient qu'il ne pourrait pas brûler⁵²⁶, la raison semblerait plus précisément relative au pouvoir du corps et de l'esprit du shaman, encore très puissants après la mort de celui-ci. Il est ainsi plus prudent de placer le corps dans un cercueil, avec l'attirail personnel du shaman dont les objets sont également chargés d'un grand pouvoir sacré. Le tout était rassemblé dans une maison isolée du village, mais aussi de la nécropole où les cendres des chefs étaient regroupées.

Les mâts sont devenus à la fin du XIXe siècle caractéristiques de la production artistique de la côte Nord-Ouest : « During the second half of the nineteenth century the dense rows of

⁵²² *Ibid.*

⁵²³ Pourtant indiquée comme ayant été prise sur l'île de Killisnoo.

⁵²⁴ Elle a la même fonction que le grave pole

⁵²⁵ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 99

⁵²⁶ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°2

house fronts, soaring poles and painted crests designs ornamenting many villages became a favourite subject for photographers and tourists, eventually making the totem pole a rival to the feathered war bonnet as a continent-wide symbol of 'Indianness'. »⁵²⁷. Les mâts sont en effet devenus un symbole amérindien typique qui plaît énormément aux touristes, qui les photographient pour garder un souvenir pittoresque de leur voyage, même s'ils n'en comprennent pas toujours la signification. Georges de la Sablière et ses compagnons essaieront comme on l'a évoqué antérieurement de comprendre cette signification des mâts, qu'ils voient comme une représentation de masques grotesques⁵²⁸, qui représenteraient des divinités et des ancêtres. Leur interprétation, par ailleurs proche de la vérité, est en partie conditionnée par ce que leur raconte le lieutenant George Emmons et les missionnaires, qui n'en savent finalement pas plus qu'eux : « Les missionnaires eux-mêmes ne semblent pas très fixés sur le point »⁵²⁹. Aucune mission ethnologique et anthropologique n'avait en effet été menée avant le début du XXe siècle et les connaissances sur la production artistique des Tlingit restaient encore vagues. Xavier de Monteil essaie malgré tout de rapprocher ces nouvelles formes artistiques de ce qu'il connaît déjà, pour mieux les comprendre : « Ils ont beaucoup de ressemblance avec les sculptures canaques que chacun de nous a pu voir au village exhibé à Paris lors de la dernière exposition »⁵³⁰.

L'intérêt des touristes pour les mâts fût tel que les Tlingit se mirent à fabriquer des versions miniatures des mâts et que les photographes commencèrent à en vendre des clichés dans les villes de la côte. L'intérêt est partagé par Xavier de Monteil qui juge les pièces dignes d'être exposées dans un musée : « Ce qu'il y a de certain c'est qu'aucun de ces totems n'est traité actuellement en idole pas même en bibelot de famille qu'il n'en coûterait pas beaucoup au Musée du Trocadéro de s'en procurer un exemplaire qui n'en serait pas le moins bel ornement - avec l'accord de l'hôte de la maison Blanche. La pièce serait même d'un transport plus facile que l'obélisque de Louxor »⁵³¹. Cette intention de Xavier de Monteil est mise en pratique dès le début du XXe siècle : les ensembles de mâts seront divisés puis

⁵²⁷ « Durant la seconde moitié du dix-neuvième siècle, les rangées denses des façades de maisons, les mâts élancés et les représentations peintes emblématiques sont devenus le sujet de prédilection des photographes et des touristes, faisant finalement du mât totémique un rival de la coiffe de guerre à plumes comme symbole de 'l'indianité' à l'échelle du continent. », Traduction personnelle, Janet C. Berlo, Ruth B. Phillips, *op. cit.*, p. 195

⁵²⁸ « Le caractère distinctif de ces totems est de chacun reproduire en les exagérant des difformités humaines ou des bêtes monstrueuses. », Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 83

⁵²⁹ *Ibid.*

⁵³⁰ *Ibid.*

⁵³¹ *Ibid.*

déracinés et les mâts vendus et envoyés à de nombreux musées du monde entier. Des répliques seront ensuite érigées à la place des mâts disparus.

Si Xavier de Monteil était conscient qu'il ne pourrait ramener chez lui un mât Tlingit, rentrer en France sans un souvenir aussi typique que le mât n'était pas envisageable :

« Au moment de quitter Wrangel, comme nous jetions un dernier coup d'œil sur ces curieux totems, il nous sembla qu'une pièce de sculpture un peu indépendante de l'ensemble du totem que j'appelle du grand nez, n'était (...?) absolument nécessaire à la bonne harmonie de ce monument et que de plus elle serait assurément une excellente pièce à conviction à fournir à ceux qui pourraient douter de l'exactitude de nos excursions. Ayant (...?) attendu onze heures du soir pour bénéficier de la demi-obscurité qui tient lieu de nuit dans ces régions de latitude élevée, nous enlevâmes furtivement cette planche sculptée, de deux pieds de long, que nous pûmes transporter sans incident jusqu'à notre bateau. Le sacrilège ne reçut point pas le ciel le juste châtiment qu'il méritait et notre conscience seule en fut (...?). »⁵³²

Xavier de Monteil et ses camarades ont subtilisé une planche de bois qui devait orner la base d'un mât qu'il appelle du grand nez et qui pourrait être le mât du corbeau de Fort Wrangel, de manière à prouver, comme avec les photographies, qu'ils ont vu de leurs yeux ces désormais célèbres mâts Tlingit.

L'art Tlingit non monumental est quant à lui, moins prisé des voyageurs. Les Tlingit sont cependant des maîtres en matière de travail du bois et Georges de la Sablière appréhende une très belle collection d'objets d'art Tlingit à deux reprises, chez le lieutenant George Thornton Emmons : « Nous passons de longues heures chez le lieutenant Emmon (*sic.*) qui nous fit une réception toute cordiale et après un lunch exquis nous exhiba la plus curieuse collection de produits de l'art alaskien qu'il fut possible de rêver pour aucun musée ethnographique. Tout cela admirablement (...?) et (...?) en un ordre parfait. »⁵³³. Xavier de Monteil relate ici leur visite en 1889 chez le lieutenant Emmons et la découverte de sa collection, que celui-ci a commencé à constituer au début des années 1880, lors de son arrivée en Alaska. Le lieutenant George T. Emmons a également rassemblé durant son service⁵³⁴ de multiples informations sur la société Tlingit, leurs coutumes, leurs traditions, leur mode de vie et même leur langage, et a été d'une aide précieuse à Georges de la Sablière lors de ses deux voyages. Celui-ci a rencontré le lieutenant américain en juin 1886, date à laquelle des photographies de ces objets

⁵³² Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 85

⁵³³ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 100

⁵³⁴ Il quittera l'*U.S. Navy* à la fin des années 1890.

ont été prises⁵³⁵ (Fig. 179.1, 179.2 et 126-261) puis à nouveau en 1889, où il est accompagné de Xavier de Monteil. Il nous parvient exclusivement à travers les albums de Xavier de Monteil trois photographies de ces objets alaskiens. Les objets sont disposés sur un siège près d'une fenêtre, recouvert d'une toile, de manière à être photographiés correctement. On distingue sur les deux premières photographies (Fig. 179.1, 179.2) des objets servant pour la plupart un usage quotidien mais qui peuvent également assurer un rôle cérémoniel. On distingue sur le premier cliché un hameçon traditionnel pour flétan ou *halibut hook* reconnaissable à sa forme en V et à sa corde permettant d'attacher un poids pour retenir le poisson ; ici une croix de bois sculptée, témoignage du syncrétisme entre christianisme et croyances Tlingit. On distingue également une statuette sculptée sur la droite du cliché, une figurine sculptée de poisson ainsi qu'un couteau : « Voici à la place d'honneur des couteaux et des poignards de toutes dimensions aux manches d'ivoire ou de bois noir, durci, incrustés de nacre, figurant des têtes menaçantes. Les lames sont de toutes provenances, un vieux (...?) russe en fournissait plusieurs »⁵³⁶. Le couteau semble en effet posséder un manche en ivoire, dont l'extrémité est sculptée de manière à figurer une tête d'ours : les couteaux sont devenus, après l'arrivée des premiers européens, un signe de richesse et une preuve de statut ; ils étaient souvent portés autour du coup, à l'aide d'une lanière de cuir. Sur la deuxième photographie, on distingue quatre cuillères de différente taille, objets de prestige qui devaient être utilisés lors de festins ou de cérémonies : leur manche est orné mais la photographie un peu floue empêche de distinguer les détails du décor. On distingue également plusieurs pipes, dont une au premier plan est sculptée selon une forme d'aigle alors qu'on ne distingue pas le décor des deux autres pipes à la forme différente : la première possède une très fine ouverture alors que la seconde est sculptée en tête d'oiseau, l'ouverture émergeant du bec de celui-ci. Sur la troisième photographie (Fig. 126-261), plusieurs masques ont été disposés sur le présentoir, alors que l'on aperçoit un homme tendre le tissu qui sert de fond à la photographie. On distingue sur le cliché cinq masques, appelés par Xavier de Monteil « masques de guerre » et par Georges de la Sablière « masques de danse ». Les Tlingit ne portaient cependant pas de masques de guerre mais des casques, à la forme bombée épousant la tête du guerrier, différente de la forme de ces masques⁵³⁷. Ceux-ci représentent les animaux habituellement représentés par les Tlingit (loup au museau allongé, grenouille et oiseau) et des figures

⁵³⁵ On suppose que les objets photographiés appartiennent à la collection Emmons puisque c'est la seule visite d'une collection relatée par George de la Sablière, puis par Xavier de Monteil trois ans plus tard. De Monteil ne légende pourtant pas ces objets du nom du collectionneur.

⁵³⁶ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 100

⁵³⁷ Les casques Tlingit présentent de plus une iconographie singulière, représentant des bêtes féroces ou des visages humains effrayants.

humaines. Ces deux masques présentent un naturalisme exagéré grâce l'ajout de cheveux humains⁵³⁸, ce qui est caractéristique des masques utilisés lors de danses shamaniques. Leur signification n'était connue que de leur propriétaire, auquel certains détails du masque faisaient référence, à la différence des *crest masks* dont doivent faire partie les masques d'animaux représentés, qui évoquent des figures mythologiques clairement identifiables⁵³⁹. La collection du lieutenant impressionne les voyageurs : déjà importante en 1889, elle ne fera que s'enrichir jusqu'à la fin de son service officiel. Il continuera à aider le gouvernement et les musées américains⁵⁴⁰ à en savoir plus sur les populations Tlingit en leur fournissant informations et objets jusqu'à sa mort. L'importance de la collection du lieutenant avait été notée par Xavier de Monteil, qui fait mention à plusieurs reprises de son intérêt muséal : « Il y en a ainsi des chambres entières, de quoi fournir un musée, résultat de plusieurs années de voyages et de recherches difficiles. Je crois d'ailleurs qu'après le lieutenant Emmons il reste peu à glaner »⁵⁴¹.

E- Photographie « souvenir »

L'une des raisons du départ de Georges de la Sablière pour l'Alaska était la possibilité de chasser de nouvelles espèces d'animaux, en particulier l'ours et le phoque, sur des territoires sauvages et encore inconnus. Accompagné par son cousin Raoul en 1886, il est rejoint trois ans plus tard par Xavier de Monteil, Louis de la Brosse, Lionel du Bouëxic et Georges de Massol, eux-aussi amateurs de chasse. Cette passion commune va amener nos voyageurs à établir des campements sur des îles vierges de toute présence humaine, avec l'aide de guides indiens engagés dans les villages de Sitka ou de Juneau : « Nous allons rester ici au moins quinze jours, il paraît que les bons endroits de chasse ne sont pas encore abîmés et que nous avons la chance de réussir, tout le monde est très pressé d'essayer un peu son arsenal »⁵⁴². De ces campements de chasse, Georges de la Sablière prendra quelques photographies dont sept

⁵³⁸ On pouvait également trouver des dents ou d'autres éléments organiques.

⁵³⁹ « The painting on shaman's masks often referred to the identity or characteristics of the spirit, and usually could not be identified without information from the owner. Crests masks, on the other hand, were carved in the forms of the creatures of mythology and were ordinarily recognizable » : « La peinture sur les masques shamaniques faisaient souvent appel à l'identité ou aux caractéristiques de l'esprit, et ne pouvaient généralement pas être identifiées sans information de la part du propriétaire. Les masques-emblèmes, d'un autre côté, ont été sculptés de manière à représenter des créatures mythologiques et sont habituellement reconnaissables. », Traduction personnelle, Wayne Prescott Suttles, *op. cit.*, p. 609

⁵⁴⁰ Il travaillera notamment en étroite relation avec la Smithsonian Institution de Washington et l'American Museum of Natural History de New-York. Lire la partie III.2.C. pour plus d'informations concernant le lieutenant Emmons.

⁵⁴¹ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 100

⁵⁴² Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 92

sont présentes dans les albums du Musée du Quai Branly (Fig. 78, 79, 82, , 84, 125, 167, 177).

Trois photographies semblent avoir été prises dans les environs de Sitka comme l'indique deux titres donnés par La Sablière (Fig. 78, 79, 82). Si les titres donnés par Xavier de Monteil semblent indiquer d'autres lieux de prise de vue (île Kruzof, île « Prysbiloff »⁵⁴³), la numérotation des plaques par le photographe semble coïncider avec les titres qu'il a donné à la Société de Géographie. Le campement, dont on aperçoit une tente claire, est photographié depuis une embarcation (Fig. 79), permettant une vue globale qui l'associe à la mer et au rivage sur lequel on observe un canoë, amis aussi à la forêt majestueuse, leur terrain de chasse. Le campement n'est qu'à quelques mètres de l'eau. Le second cliché (Fig. 78) est pris depuis l'intérieur de la forêt : Georges de la Sablière photographie en contre-jour le campement dont peu d'éléments sont visibles, ainsi que les silhouettes de ses camarades s'affairant autour du canoë, qui se détachent sur le fond lumineux. Le dernier cliché (Fig. 82) nous montre les deux guides indiens engagés par les voyageurs français et les quatre compagnons de Georges de la Sablière posant pour lui avant de mettre à l'eau⁵⁴⁴ le canoë qui doit les emmener sur un autre lieu de chasse.

Une autre photographie est indiquée par de Monteil comme ayant été prise au même campement, ce que le numéro de la plaque et l'environnement ne paraissent pas confirmer (Fig. 84). On distingue en effet un campement fait de deux tentes et d'un feu sur lequel repose une marmite. Sur le camp, les quatre compagnons du photographe posent à nouveau : deux sont debout, un assis sur un banc, l'autre allongé sous une des deux tentes.

Deux photographies de ce type avaient déjà été prises par Georges de la Sablière en 1886 (Fig. 125, 167). L'une avait pour sujet les guides indiens qu'il avait engagé pour partir chasser et parmi lesquels on trouvait l'indien Andrew, de Sitka que l'on a évoqué précédemment (Fig. 125). Ils sont photographiés avec les proies ramenées, parmi lesquelles la dépouille d'un cerf, attachée à une branche d'arbre comme trophée de chasse. Le deuxième cliché (Fig. 167) avait été pris dans le *Taku Inlet* lors de l'expédition de Georges de la Sablière et de son cousin, accompagnés par Charley, le fils d'In-to-nook, qui avait pour but la chasse à l'ours : on y retrouve la famille de celui-ci qui pose en fixant le photographe, près de la tente du campement, qui avait été établi à quelques mètres de l'eau.

⁵⁴³ Il doit faire référence aux îles Pribilof de la mer de Béring. Il n'y a cependant aucun témoignage d'un séjour sur ces îles à part cette brève mention.

⁵⁴⁴ Ou en faisant mine de le mettre à l'eau.

Nous évoquons le dernier cliché (Fig. 177) à part puisqu'il se distingue des autres par sa forme et sa taille : il semble avoir été pris avec un autre appareil que celui utilisé par Georges de la Sablière durant le voyage. On retrouve bien quatre personnes sur la photographie (dont un se trouve sous la tente), ce qui fait supposer que Georges de la Sablière prend le cliché, qui n'apparaît de plus dans aucun autre fonds (fonds privé Christian de la Sablière, fonds de la Société de Géographie). Il semble qu'un autre appareil ait été utilisé et que la photographie ait été prise sur une demi-plaque de verre dont la piètre qualité empêcha Georges de la Sablière de faire plusieurs tirages de cette photographie.

Celle-ci, comme les autres clichés étudiés précédemment, a cependant une valeur sentimentale pour les voyageurs. A la différence des photographies de paysages polaires, de phénomènes naturels ou de clichés ethnographiques qui témoignent de la part du photographe d'une certaine objectivité qu'on peut qualifier de scientifique de la part de Georges de la Sablière, ces clichés relèvent d'un domaine plus personnel. Comme le souligne Michel Frizot dans sa *Nouvelle Histoire de la Photographie*, la « photo-souvenir » de voyage relève non seulement d'un processus d'appropriation du lieu par les voyageurs analogue à la relation de voyage, elle constitue également un « authentique mode d'expression autobiographique »⁵⁴⁵. Quand Georges de la Sablière photographie ses compagnons de voyage sur les campements, dans la forêt, prêts à partir pour la chasse (Fig.77) ou en pleine ascension dans les neiges d'Alaska (Fig.89), il y a là un désir d'immortaliser sa présence et celle de ses camarades au milieu de ces paysages majestueux d'Alaska non seulement pour prouver qu'ils y sont allés et que la photographie n'a pas été achetée ou prise par n'importe qui ; mais aussi pour se souvenir et montrer qu'ils partagent désormais une histoire personnelle et collective avec ce lieu, relative à leur voyage et qui fait appel à l'émotion et non à une rigueur scientifique.

Alors que Georges de la Sablière et ses camarades envisageaient une ascension du Mont Saint-Elie le lendemain, Georges de Massol est victime d'un accident et doit être rapatrié d'urgence, ce que précise Georges de la Sablière dans une lettre adressée à la Société de Géographie et publiée dans les *Comptes Rendus des séances de la Société* : « Tous nos plans, écrit-il, ont été arrêtés court à Sitka, à la veille de notre départ pour le Saint-Elie, par un malheureux accident qui a failli coûter la vie à un de mes compagnons et m'a forcé de le ramener à New-York, dès qu'il a pu supporter le voyage. Tout était prêt, le bateau loué et nous

⁵⁴⁵ Michel Frizot, *op. cit.*, p. 341

partions pour le nord le lendemain ... »⁵⁴⁶. Plusieurs lettres reçues par Georges de la Sablière conservées aujourd'hui par Christian de la Sablière évoquent cet accident sans en donner plus de précisions et souhaitent un bon rétablissement au comte de Massol.

Cet incident accélère donc le départ des voyageurs qui reprennent la route vers l'Ouest des Etats-Unis où ils reprendront le bateau pour la France. Le départ, forcé, n'enchantait guère les voyageurs et particulièrement Georges de la Sablière pour lequel l'ascension du Mont Saint-Elie, but de ses deux voyages, est à nouveau reportée. Les voyageurs français reprennent donc la route vers l'Oregon, non sans regrets :

« Ne pensons plus aux américains. La transition était pénible. L'idée que chaque jour, quelque chose des 3000 (?) lieues qui nous séparaient de la France, allait disparaître ne nous consolait pas du tout. Nous ne rêvions plus que de courses lointaines et volontiers nous aurions doublé la distance. Que de merveilles nous laissions derrière nous sans les connaître! Ce sommet du Saint-Elie, cette chaîne volcanique des Aléoutiennes, ces pêcheries célèbres des îles aux phoques ! »⁵⁴⁷

⁵⁴⁶ *Comptes Rendus des séances de la Société de Géographie et de la commission centrale*, Séance du 9 Novembre 1889, Année 1889, p.331-332

⁵⁴⁷ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°3

3- L'itinéraire retour

Si l'on connaît l'itinéraire de Xavier de Monteil, dont les notes nous sont parvenues, il n'en est rien de ses camarades pour qui le trajet retour n'est pas clairement évoqué. Xavier de Monteil utilise dans son récit de voyage le « nous » jusqu'à son départ de Montréal pour New-York le 12 août. On sait que Louis de la Brosse l'accompagne jusqu'à Billings, Montana et l'on suppose que Lionel du Bouëxic les accompagne jusqu'à Montréal.

Jusqu'à Tacoma, le trajet retour se fait à l'inverse de l'aller et les voyageurs font des haltes sur l'île Vancouver, à Nanaimo, Victoria puis Seattle. Le 7 juillet 1889, ils empruntent le *Northern Pacific Railroad* : la ligne a pour terminus New-York mais Xavier de Monteil désire encore visiter quelques endroits renommés et ne fera pas le trajet en une seule fois. Le 9 juillet, il arrive à Livingston dans le Montana et se rend au très touristique *Yellowstone National Park* pourtant difficile d'accès⁵⁴⁸ : « Là nous trouvâmes à louer des chevaux et des guides qui pendant six jours nous promenèrent à grandes étapes de 50 et 60 milles, sur des routes à peine indiquées par quelques poteaux, au milieu de ce que la nature si étrange de l'Amérique contient certainement de plus bizarre et de plus varié »⁵⁴⁹. Les sources d'eau chaude des *Mammoth Hot Springs*, le parc des geysers ainsi que les chutes de Yellowstone ravissent Xavier de Monteil par leur spectacle grandiose, bien que très populaire à l'époque :

« Je ne veux pas redire, après les descriptions de tant d'autres, les surprises que cause au voyageur, ces (...) du Mammoth Spring, sculptés sur les flancs de ces montagnes en (...) arrondies, d'où se déversent d'étage en étage des eaux bouillantes, d'un bleu clair qui, saturé de calcaire, forment le long des parois des bassins, des stalactites d'une éblouissante blancheur de marbre le plus pur, d'autres chargées de soufre ou de sels divers, laissent sur leur passage des veines de toutes les couleurs »⁵⁵⁰

Après quelques jours passés à explorer le parc national et ses environs, Xavier de Monteil achète au *Mammoth Springs Hotel* quelques photographies-souvenirs de *Yellowstone* avant de repartir pour Livingston, puis pour Billings⁵⁵¹. De Billings, Xavier de Monteil devait prendre

⁵⁴⁸ « Avant les années 1890, le voyageur audacieux doit se jucher sur d'épouvantables chars à bancs, quand ce ne sont pas des diligences qui évoquent celles du temps de Louis XIV, et empruntent des pistes à peine tracées, chaotiques et poussiéreuses, accepter des abris en rondins », Jacques Portès, *op. cit.*, p.81

⁵⁴⁹ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 117

⁵⁵⁰ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 118

⁵⁵¹ Ces photographies achetées au *Mammoth Springs Hotel* sont présentes dans un des albums conservés au Musée du Quai Branly et seront étudiées dans la dernière partie de ce travail.

le train avec Louis de la Brosse pour rejoindre le ranch voisin d'un ami près de *Red Lodge* : le train manqué, ils passèrent sept jours à Billings, Montana, où se tenait une réunion de chefs indiens dans le centre de la ville :

« Assis en cercle, drapés dans leurs couvertures aux couleurs vives rayées et bariolées, les jambes croisées -à la turque, ils écoutaient attentivement les paroles gutturales accompagnées de grands gestes que l'un d'eux paraissant être leur chef à tous leur adressait debout leurs visages aux pommettes accentuées, aux joues larges et pendantes, teintées d'ocre rouge, au vaste front encadré de cheveux d'ébène noués en longues nattes tressées, aux yeux brillants, au nez recourbé, ils sont gravés dans ma mémoire et cette scène d'un coup d'œil si pittoresque ne s'effacera jamais de mon souvenir, que de fois avais-je douté de l'exactitude de ces peintures si colorées des Fenimore Cooper et combien pensent qu'ils ont disparu depuis longtemps les indiens peaux-rouges chasseurs de chevelures dont le terrible tomawak (*sic.*) teint de sang les premiers sillons creusés par les cailloux? »⁵⁵²

Cette réunion permit à Xavier de Monteil d'approcher les indiens des Plaines « dont les Sioux sont le type »⁵⁵³, héros des romans de Fenimore Cooper et Gustave Aimard, qu'il n'espérait plus rencontrer et qui constituent le « paroxysme de l'exotisme américain »⁵⁵⁴. Le 26 juillet, Louis de la Brosse quitte le groupe pour rejoindre le ranch de son ami au *Red Lodge* tandis que Xavier de Monteil, que l'on suppose en compagnie de Lionel du Bouëxic, poursuit sa route vers Minneapolis où il assistera à des courses de chevaux. Ils arrivent ensuite à Saint Paul d'où ils prennent l'une des nombreuses voies qui les mène à Chicago, « reine de l'Ouest », qui est pour Xavier de Monteil une énième ville sans intérêt : « Rien à dire de nouveau sur cette ville immense, dont la description est dans tous les récits »⁵⁵⁵. La prochaine étape de son périple est Port Huron d'où il prend le bateau pour Toronto, traversant le lac Ontario, qui sépare les Etats-Unis du Canada.

La traversée du lac Ontario mène Xavier de Monteil à Montréal : « Les berges s'élargissent et semblent s'ouvrir pour un nouveau lac, au centre une petite île couverte de saules »⁵⁵⁶. Sur les conseils d'un certain M. Label, les français sont accueillis par M. de Bouthilier, compatriote installé au Canada depuis quelques années, qui les invite à séjourner quelques jours chez lui, dans la campagne de Montréal pour leur permettre « de juger par [eux]-mêmes

⁵⁵² Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 122

⁵⁵³ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 121

⁵⁵⁴ Jacques Portès, *op. cit.*, p. 81

⁵⁵⁵ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 126

⁵⁵⁶ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 129

des conditions de la vie en pays canadien »⁵⁵⁷. Xavier de Monteil⁵⁵⁸ part ensuite visiter la ville de Québec, qui l'enchant, avant de revenir quelques heures à Montréal pour prendre le bateau qui l'emmène à New-York. De là, Xavier de Monteil prend son dernier bateau, qui le ramène en France : « Le 17 août à 7h du matin, la champagne, levait l'ancre, me ramenant au Havre et pendant 8 longues journées d'un calme admirable et rare sur l'océan, j'ai tout le temps de repasser les délicieuses impressions de cette longue villégiature et de griffonner ces quelques notes destinées plutôt à classer qu'à perpétuer des souvenirs ineffaçables »⁵⁵⁹.

Xavier de Monteil arrive en France à la fin du mois d'Août 1889. Nous savons que Louis de la Brosse est resté un mois de plus au ranch de *Red Lodge* où il est hébergé par un ami alors que nous n'avons aucune information relative au retour de Lionel du Bouëxic. Georges de Massol, blessé en Alaska a dû être accompagné au plus vite de New-York à Sitka et n'aurait pu se permettre d'emprunter la route, comprenant beaucoup d'arrêts, prise par Xavier de Monteil : il n'est fait, dans les notes de ce dernier, aucune mention de l'incident ni du sort de Georges de Massol. Il est fort probable que son cousin, Georges de la Sablière ait été chargé de son rapatriement en France, choisissant un itinéraire plus rapide que celui pris par Xavier de Monteil, Louis de la Brosse et Lionel du Bouëxic⁵⁶⁰. L'urgence dans laquelle se serait trouvé Georges de la Sablière explique qu'il ne parle jamais, dans ses notes ou sa correspondance, de son trajet-retour pour la France et qu'il n'ait déposé à la Société de Géographie, aucune photographie du *Yellowstone National Park* ou des *Niagara Falls*.

Les photographies prises par Georges de la Sablière durant ses voyages en Alaska de 1886 et 1889 présentent un intérêt scientifique, qu'il s'agisse d'un intérêt géo-physique pour ses clichés des icebergs et de la moraine ou d'un intérêt ethnographique pour ses photographies des autochtones Tlingit, de leur mode de vie et de leur production artistique. Certains clichés comme les « photographies-souvenir » témoignent cependant d'intérêts plus personnels⁵⁶¹, relatifs à la l'appropriation du lieu et à la formation des individus par le voyage.

⁵⁵⁷ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 134

⁵⁵⁸ Il parle désormais de lui à la première personne, on suppose que Lionel du Bouëxic, s'il l'accompagnait jusqu'ici, l'a quitté à Montréal.

⁵⁵⁹ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 144

⁵⁶⁰ Xavier de Monteil utilisant le « nous » dans son récit, même après que Louis de la Brosse les ai quittés, il est probable que Lionel du Bouëxic accompagnait également Xavier de Monteil jusqu'à Montréal.

⁵⁶¹ Georges de la Sablière n'en déposera d'ailleurs aucune à la Société de Géographie, conscient du peu d'intérêt scientifique qu'elles véhiculent.

III- INTÉRÊT ET DIFFUSION

Le fonds étant très peu documenté, le rayonnement du travail photographique de Georges de la Sablière et de ses résultats de voyage peut sembler très faible. Pourtant, il n'en est rien ces apparences sont en grande partie due à une mauvaise attribution des photographies de Georges de la Sablière et à un manque de recherches sur ce sujet. Les photographies de Georges de la Sablière ont en effet été largement diffusées, notamment par le biais d'albums photographiques, auprès de ses proches comme auprès de la sphère scientifique (sociétés savantes, membres de la communauté scientifique).

1- Les résultats du voyage

A- La création d'albums photographiques

a- Les Photographies de Georges de la Sablière

A son retour de voyage en 1889, Georges de la Sablière envoie ses plaques photographiques à un certain « M. Flamant » établi à Paris, qui lui envoie contre paiement ses tirages photographiques par la poste, à plusieurs reprises⁵⁶². Les plaques ont été classées par date de prise de vue puis numérotées⁵⁶³. Georges de la Sablière a ensuite établi plusieurs listes, récapitulant à qui il devait envoyer tel ou tel tirage photographique, de manière à passer une commande claire à M. Flamant. On dénombre aujourd'hui six listes rédigées sur des feuilles

⁵⁶² Plusieurs lettres conservées aujourd'hui par Christian de la Sablière témoignent des échanges fréquents entre M. Flamant et Georges de la Sablière et des envois de photographies à l'attention de ce dernier : Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettres datées du 9 Janvier 1890, 9 Avril 1890 et 12 Avril 1890 envoyées par M. Flamant à Georges de la Sablière depuis Paris

⁵⁶³ On ne sait pas si elles ont été numérotées par Georges de la Sablière ou par M. Flamant.

recto-verso et conservées par Christian de la Sablière. La première liste⁵⁶⁴ concerne les photographies prises en 1886, qu'il envoie à des connaissances dont le nom est indiqué par des initiales : on suppose par exemple que le « R. » est son cousin Raoul qui l'a accompagné⁵⁶⁵. La deuxième liste⁵⁶⁶ concerne également les photographies prises en 1886 mais est intitulée « Ancienne Collection » : c'est une liste rédigée par Georges de la Sablière au retour de son second voyage. On constate en effet que les personnes à qui il souhaite envoyer des tirages sont ses compagnons de voyage (apparaissent les noms de Xavier de Monteil, Abel de Massol, Lionel du Bouëxic, Louis de la Brosse⁵⁶⁷) ou des connaissances rencontrées aux Etats-Unis comme M. Mann dont il avait visité la plantation à Séville, Floride. La troisième liste⁵⁶⁸ concerne les photographies prises en 1889 ; on retrouve dans les destinataires les noms précédemment cités, auxquels on ajoute cette fois Georges de Massol mais aussi d'autres relations que nous évoquerons plus loin. Les quatrième, cinquième et sixième listes⁵⁶⁹, rédigées de manière plus brouillonne concernent des connaissances de Georges de la Sablière comme Madge Healy, Schwatka, un certain Barnett ou une Miss Thomas.

Ces listes, pour les plus élaborées, bénéficient de notes écrites par Georges de la Sablière qui étaient vraisemblablement des indications pour le tirage, qu'il souhaitait adresser à M. Flamant. Il note ainsi sur la première liste, face au cliché 27 que le « ciel est à retoucher », au cliché 30 qu'il faut « corriger une différence de teinte entre les deux bords du cliché » : s'il ne s'en charge pas lui-même, Georges de la Sablière apporte une attention toute particulière au tirage de ses photographies, qu'il souhaite envoyer aussi bien à ses compagnons de voyage qu'à ses connaissances et amis.

Il envoie le plus grand nombre de photographies aux camarades de son second voyage, pour qui il fait faire des tirages des clichés de 1886 et de 1889. On a la preuve avec ces listes, qui viennent compléter le témoignage du dépôt à la Société de Géographie, que les compagnons de Georges de la Sablière ont eu en leur possession des tirages du voyage de 1886 qu'ils ont pu, comme l'a fait Xavier de Monteil, mêler aux clichés de 1889 dans leurs albums.

⁵⁶⁴ Voir Liste en Ann. 18

⁵⁶⁵ Les initiales présentes sont L., T.M., R. (pour Raoul ?), S. de G. (pour Société de Géographie), O. Ch., et une catégorie « Diverses » utilisée pour les tirages que Georges de la Sablière voulait en plus.

⁵⁶⁶ Voir Liste en Ann. 19

⁵⁶⁷ Seul manque Georges de Massol.

⁵⁶⁸ Voir Listes en Ann. 20, 21 et 22

⁵⁶⁹ Voir Listes en Ann. 23 et 24

D'après les listes rédigées par Georges de la Sablière, Xavier de Monteil est la personne à qui le photographe va faire parvenir le plus grand nombre de clichés. On constate en effet que là où Georges de la Sablière envoie au maximum un tirage de chaque photographie aux autres correspondants, Xavier de Monteil en reçoit deux et parfois trois⁵⁷⁰, ce qui témoigne de l'intérêt de ce dernier pour les photographies. Une fois la liste de tirages demandée, Georges de la Sablière fait une estimation du coût qu'il communique à ses compagnons de voyage⁵⁷¹ avant de leur faire suivre les tirages reçus par M. Flamant. M. Flamant les envoie par colis postal à Georges de la Sablière, qui ensuite les envoie à ses correspondants : « Je vous envoie par colis postal en gare la presque totalité des photographies, il en reste environ un cent à terminer »⁵⁷².

Xavier de Monteil reçoit donc près de deux cent photographies de la part de Georges de la Sablière qu'il va classer dans deux albums⁵⁷³. Si Georges de la Sablière a lui aussi réalisé ce type d'albums personnels, l'écriture et l'ex-libris de la famille de Monteil prouvent que Xavier de Monteil est bien celui qui a réalisé ces deux albums, conservés à l'iconothèque du Musée du Quai Branly.

Les photographies sont organisées dans le premier album selon un ordre qui se veut chronologique : on y trouve d'abord les clichés pris en Floride, en Arizona, en Californie et en Oregon, puis viennent ensuite les photographies prises en Alaska, classées indépendamment de leur date de prise de vue, 1886 ou 1889. S'il n'a pas accompagné Georges de la Sablière en Alaska en 1886, il n'en est pas moins intéressé par les clichés pris par ce dernier, dont les sujets sont similaires et parfois identiques aux clichés de 1889. On trouve à différentes pages de l'album un grand nombre de photographies achetées par Xavier de Monteil au long de son voyage (Fig. 23, 24, 91, 96 à 112, 114 à 116, 118 à 21)⁵⁷⁴, que nous étudierons dans une partie suivante. La majorité des tirages a été fait sur papier albuminé dont la coloration brune est caractéristique, ces tirages ont ensuite été collés sur les planches de l'album puis légendés à la main par Xavier de Monteil. On distingue sur les planches des lignes qu'il a tracées au crayon à la manière d'une maquette de livre, ayant permis à Xavier de Monteil de réaliser une mise

⁵⁷⁰ Voir Liste en Ann. 20

⁵⁷¹ Il y a plusieurs types d'envois. Il semble que pour ses compagnons de voyage les tirages soient payants, contrairement aux envois de courtoisie servant un intérêt scientifique ou politique.

⁵⁷² Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 9 Avril 1890 envoyée par M. Flamant à Georges de la Sablière, depuis Paris.

⁵⁷³ Du moins deux albums à notre connaissance.

⁵⁷⁴ Deux autres photographies (Fig. 51 et Fig. 53) sont également susceptibles d'avoir été achetées.

en page soignée et homogène. Chaque planche comporte en moyenne quatre tirages photographiques dont la taille correspond à celle des plaques de verre utilisées, tirages qui ont vraisemblablement été obtenus par contact. On remarque que certaines photographies ont été retouchées à la peinture fuchsia par Xavier de Monteil de manière à apporter de la couleur et du relief à certains clichés (Fig. 14, 31, 79, 82) : on observe sa technique sur une photographie de la réserve Yuma (Fig. 31) où il vient rehausser certains détails avec son pinceau (Fig. 32), ou encore sur deux photographies-souvenirs d'Alaska (Fig. 79, 82) où il semble pallier le manque de contraste du cliché.

Dans le deuxième album, on trouve presque exclusivement des tirages de Georges de la Sablière⁵⁷⁵, également organisés selon le déroulé du voyage de 1889 avec quelques clichés de 1886. Les tirages sont cette fois photomécaniques⁵⁷⁶, non retouchés manuellement, et collés en pleine page sur du papier blanc fin formant un cadre autour de l'image, lui-même collé sur les planches de l'album, créant ainsi une mise en page plus soignée que celle du premier album. L'album présentant un cliché par page, la sélection de photographies est plus restreinte et témoigne de véritables choix faits par Xavier de Monteil, nous permettant de comprendre quels étaient ses sujets favoris et les prises de vue qu'il jugeait les plus réussies. Il faut noter qu'une photographie (Fig. 154) semble avoir subi un processus de virage à l'or, lui donnant une teinte rougeâtre caractéristique. Les mâts Tlingit étant des pièces fortement colorées, il a vraisemblablement paru pertinent à Xavier de Monteil ou à Georges de la Sablière⁵⁷⁷ de demander l'utilisation d'un tel procédé, utilisé alors par les photographes pictorialistes, pour témoigner de l'intensité de ces couleurs.

Les photographies de Georges de la Sablière sont également présentes sur trois planches, du même type que celles qu'on trouve dans les deux albums (Fig. 174, 178, 181). Les photographies présentes sur ces planches datent exclusivement de 1886.

Huit montages photographiques ont également été réalisés par le laboratoire photographique du Musée de l'Homme (Fig. 189 à 196). Les clichés les plus intéressants ont été reproduits pour ensuite être collés sur des planches et des éléments de classification (vignettes, thèmes, lieux) ainsi qu'une légende ont été ajoutés pour documenter chaque cliché.

⁵⁷⁵ Une photographie (Fig. 170) semble pouvoir être attribuée à William Partridge, voir III.1.A.b.

⁵⁷⁶ Les procédés photomécaniques comme la phototypie ou l'héliochromie permettent des tirages d'une grande qualité avec un respect de la trame et des détails.

⁵⁷⁷ On ne sait lequel a donné l'indication.

b- Les photographies collectées au fil du voyage

Au cours de son voyage, Xavier de Monteil va acheter de nombreuses photographies, qu'il va coller dans son album avec les clichés pris par Georges de la Sablière, rendant l'identification de ces photographies et leur attribution, difficiles.

Les premières photographies collectées par Xavier de Monteil (Fig. 23 et 24) sont des photographies de studio, dont la composition est similaire. Sur la première photographie (Fig. 23), deux « Indiens du Mexique »⁵⁷⁸ posent, l'un assis sur une pièce de bois, l'autre debout, à ses côtés. Les cheveux noirs et longs, ils portent tous deux un collier et sont torsos nus, uniquement vêtus d'un cache-sexe. Une grande jarre de terre cuite dont la base est entourée de pierres pour rappeler un foyer, les sépare. Derrière eux, quelques rondins de bois ont été disposés, accompagnés d'épaisses branches, érigées verticalement à la manière d'arbres. La deuxième photographie (Fig. 24) nous donne à voir deux autres indiens, également vêtus d'un cache-sexe en toile et d'un large collier. Ils tiennent à la main des armes, couteaux ou machettes et posent pour le photographe, l'un assis sur une section de tronc d'arbre, l'autre debout devant ces troncs d'arbre agencés pour la décoration de la scène. Ces deux clichés sont caractéristiques de la production photographique dite anthropologique de la fin du XIXe siècle. On a demandé à des indiens de poser pour le photographe, qui avait au préalable mis en place un décor qu'il jugeait typique de la culture indienne qu'il souhaitait représenter : des rondins de bois sec et des troncs d'arbre sont ainsi agencés de manière à recréer leur habitat naturel hostile, des pièces de poterie sont disposées dans la première photographie de manière à recréer une scène quotidienne, des bijoux de perles et de tissu leur sont donnés... Ces éléments considérés comme caractéristiques réunis autour de la figure de l'indien, puis photographiés permettent de diffuser un type anthropologique. Tout élément pouvant faire référence au monde « blanc » est supprimé de ces photographies iconiques de manière à reconstituer des scènes exotiques et romantiques rappelant celles qui étaient reproduites lors des expositions universelles de la fin XIXe-début XXe siècle. Xavier de Monteil n'ayant pas séjourné au Mexique, il est probable que Lionel du Bouëxic lui ait ramené ces photographies de sa courte mission au Mexique pour laquelle il avait quitté ses compagnons de voyage à la Nouvelle-Orléans.

⁵⁷⁸ Selon le titre donné par Xavier de Monteil.

A San Francisco, Xavier de Monteil achète à un certain « Phelan » rencontré à San Francisco⁵⁷⁹, douze vues de San Francisco et de sa baie (Fig. 43 et 44) dont plusieurs vues de la Mission Dolorès. Les vues sont des cyanotypes⁵⁸⁰ de petite taille que Xavier de Monteil qualifie également d'« instantanés »⁵⁸¹, qu'il assemble sur une seule planche de son album. Le vendeur de cet ensemble est James Duval Phelan (1861-1930) à l'époque banquier et futur maire de San Francisco en 1897⁵⁸², qui était un grand collectionneur de photographies. En témoigne une partie de sa collection aujourd'hui conservée à la *Bancroft Library* de l'Université Berkeley de Californie dont l'inventaire a été numérisé et dont une partie du fonds est consultable en ligne⁵⁸³. Certaines des photographies qu'il a collectées sont conservées avec ses papiers professionnels et personnels⁵⁸⁴ alors que la collection de photographies constituée entre 1902 et 1929 qui comprend plus de 6000 photographies est conservée dans un fonds séparé. La grande quantité de *snapshots* que l'on peut retrouver dans ce fonds témoigne de l'intérêt de James Phelan pour la photographie⁵⁸⁵ : on retrouve les mêmes formats que ceux présents dans l'album de Xavier de Monteil, la même technique (cyanotypie) ainsi que le sujet de prédilection de l'homme d'affaires, la Californie. Georges de la Sablière gardera contact avec James D. Phelan après son retour en 1889⁵⁸⁶.

Si Georges de la Sablière photographie à plusieurs reprises le glacier Muir, une photographie de ce dernier, présente dans les deux albums, n'est pas de lui (Fig. 91, 170). Le fait qu'une photographie d'une telle qualité n'ait pas été déposée à la Société de Géographie par Georges de la Sablière fut le premier indice d'une possibilité de réattribution. C'est en cherchant le titre de la photographie « La baie des glaciers à dix heures du soir – les icebergs »

⁵⁷⁹ Xavier de Monteil précise sur la page précédant les clichés que M. Phelan habite au « 71 van Ness Avenue San Francisco ». (L'indication « Van new » dans la description de l'album dans la base de données de l'Iconothèque du Musée du Quai Branly s'avère être erronée.)

⁵⁸⁰ Le procédé du cyanotype est fréquemment utilisé à partir de 1840 : « Une seule feuille de papier est enduite au pinceau d'une solution de citrate de fer ammoniacal et de ferricyanure de potassium. Après séchage, le papier a une couleur jaunâtre. Il est exposé au soleil sous un négatif. Sous l'action de la lumière, il se forme des complexes colorés. L'image est ensuite plongée dans l'eau où les sels non exposés se dissolvent. L'image prend, au cours du séchage, une coloration intense due à la formation d'un pigment bleu (ferrocyanure ferrique) », Bertrand Lavédrine, *op. cit.*, p. 163

⁵⁸¹ Le mot est à employer aujourd'hui avec précaution. Xavier de Monteil ne parle pas de développement instantané d'une photographie mais de la prise de vue, instantanée grâce aux nouvelles techniques photographiques permettant un temps de pose plus court (*snapshot*).

⁵⁸² Il sera maire de San Francisco six ans de suite. (« James Duval Phelan (1861-1930) », The virtual museum of the city of San Francisco, <http://www.sfmuseum.org/hist1/phelanbio.html>)

⁵⁸³ James D. Phelan Photograph Albums, 1902-1929, BANC PIC 1932.001--ALB, The Bancroft Library, University of California, Berkeley, Fonds en partie consultable en ligne sur le site de l'*Online Archive of California*, <http://www.oac.cdlib.org/findaid/ark:/13030/tf587008t8/>,

⁵⁸⁴ James D. Phelan Papers, BANC MSS C-B 800, The Bancroft Library, University of California, Berkeley, Inventaire consultable en ligne sur le site de l'*Online Archive of California*, James D. Phelan Papers, <http://www.oac.cdlib.org/findaid/ark:/13030/hb2v19n9q3/?query=phelan>,

⁵⁸⁵ Xavier de Monteil indique que les photographies ont été prises par James D. Phelan. Il est possible qu'elles aient seulement été collectées par lui.

⁵⁸⁶ Lire la partie III.2.D. de ce travail à ce sujet.

– après traduction et légère modification – dans les bases de données des archives possédant les collections de photographies d'Alaska les plus riches que l'on découvre que la photographie est à attribuer à William H. Partridge⁵⁸⁷. Un autre tirage de cette photographie est en effet présent dans les collections de la *DeGolyer Library* (Fig.356)⁵⁸⁸ : la date, 1887 et le lieu, Alaska, U.S. sont indiqués au dessus de la photographie qui, mesurant 11 x 19 cm, est montée sur un carton estampillé « Partridge Photo. ». Le cliché est intitulé « Muir Glacier at 10 o'clock P.M. » et l'adresse de l'atelier *Partridge Photo* est indiquée sur le carton de montage : « 2832 Washington Street, Boston ». Si la photographie que possède Xavier de Monteil ne possède pas de carton de montage, il s'agit bien de la même prise de vue du glacier Muir, que l'on retrouve également dans l'inventaire du fonds Partridge de l'*Alaska State Library*⁵⁸⁹. Xavier de Monteil a pu acheter la photographie à Sitka ou Juneau, mais plus vraisemblablement dans une ville plus importante comme Portland ou Seattle.

Au retour d'Alaska, Georges de la Sablière semble se séparer de Xavier de Monteil, qui part avec Louis de la Brosse et Lionel du Bouëxic vers le parc national de Yellowstone, le Montana puis le Canada. N'ayant plus l'appareil de Georges de la Sablière à disposition, Xavier de Monteil ne peut plus photographier les sujets qui l'intéressent et va devoir, jusqu'à son retour en France, acheter systématiquement des photographies s'il veut garder un souvenir et une preuve des lieux qu'il visite.

Il achète ses premières photographies au *Mammoth Springs Hotel*, au parc national de Yellowstone : « Le 24, après avoir acquis, à Mammoth Springs Hotel, un certain nombre de photographies destinées à nous remembrer (*sic.*) toutes les merveilles de cette partie des Montagnes Rocheuses, nous prenons le stage⁵⁹⁰ qui nous reconduit, par un orage épouvantable à Livingston »⁵⁹¹. Le but est clair : Xavier de Monteil veut garder une trace de sa visite dans le parc de Yellowstone où il a passé près d'une semaine, et achète ainsi plusieurs photographies (Fig. 96 à 99, 101 à 103, 105 à 107, 109 à 112). Celles-ci représentent les nombreux geysers, emblématiques du parc (Fig. 96 à 99, 105 à 107), les sources d'eau chaude (Fig. 101 à 103) et les chutes (Fig. 109, 110, 112) que de Monteil a pu admirer.

⁵⁸⁷ On retrouve un fonds très important (112 photographies prises en Alaska en 1886 et 1887) de William H. Partridge dans les collections historiques de l' *Alaska State Library*. Un guide de la collection Partridge est disponible à cette adresse : http://library.alaska.gov/hist/hist_docs/finding_aids/PCA088.doc

⁵⁸⁸ Un autre tirage du glacier Muir est présent dans les collections de la *DeGolyer Library*, South Methodist University ; voir Fig. 357.

⁵⁸⁹ « 36. Muir Glacier at 10:00 o'clock p.m. no. 7595. Alaska, U.S. 1887. [Small icebergs in view.] », *William H. Partridge Photograph Collection*, 1886-1887, PCA 88, Historical Collections, Alaska State Library, http://library.alaska.gov/hist/hist_docs/finding_aids/PCA088.doc

⁵⁹⁰ Il fait référence au *stagecoach*.

⁵⁹¹ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 120

Certaines de ces photographies peuvent en réalité être attribuées à Frank Jay Haynes (1853-1921), photographe professionnel originaire du Minnesota⁵⁹² qui a joué un rôle majeur dans la documentation de la colonisation de l'Ouest américain. Il a été le photographe officiel du *Northern Pacific Railway* et du *Yellowstone National Park* et ses photographies ont été très largement diffusées, notamment sous la forme de cartes postales⁵⁹³. Frank J. Haynes possédait dans les années 1880 deux magasins dans le *Yellowstone National Park* où il vendait ses photographies, qu'il semblait également vendre dans des hôtels et des relais de la région, où les touristes pouvaient lui acheter. Les clichés de F. J. Haynes ayant été largement diffusés, quelques photographies de l'album ont ainsi pu lui être réattribuées (Fig. 97, 98, 102, 106). On retrouve le cliché « Le Geyser Excelsior » (Fig. 97) attribué à F. Haynes dans les archives photographiques du *National Park Service* (Fig. 358), tout comme celui du « Geyser La Ruche » (Fig. 106), en réalité le « Lone Star Geyser » (Fig. 359). Le cliché intitulé « Mammoth Spring » (Fig. 102) par Georges de la Sablière représente plus précisément la « Pulpit Terrace », photographiée en 1888 par Frank Haynes et dont la *Michael Caden Gallery* possède aujourd'hui un tirage (Fig. 360). On retrouve la dernière photographie, intitulée « Le Geyser « Le Géant » » à nouveau dans les archives photographiques du *National Park Service* sous le titre « Crested Pool and Castle Geyser, Upper Geyser Basin » (Fig. 361), mais elle est cette fois reproduite sous forme de carte photographique colorisée.

La photographie représentant les chutes de Multnomah en Oregon et le *Timber Bridge* (Fig. 111), sur laquelle est inscrit « Multnomah Falls 800 ft high » peut également avoir été prise par F. J. Haynes, dont d'autres clichés du même site sont connus.

Viennent ensuite dans l'album trois photographies de chefs indiens, Rain-in-the-face (Fig. 114), Sitting Bull (Fig. 115) et Running Deer (Fig. 116), collées sur une même planche, légendée par Xavier de Monteil « Les Grandes chefs indiens de la dernière guerre aux Montagnes Rocheuses (Montana) ». Pratique courante à la fin du XIXe siècle, les photographies ont été colorisées dans une optique réaliste et vraisemblablement artistique, la colorisation renforçant la dimension romantique déjà affirmée d'un portrait de chef indien⁵⁹⁴. Dans la légende qu'il ajoute, Xavier de Monteil fait référence à la guerre des Black Hills ou *Sioux Great War* : en 1874, le général George Armstrong Custer (1839-1876) découvre de l'or sur une partie du territoire Sioux, qui leur avait été accordé par le traité de Fort Laramie en

⁵⁹² Son tampon, apposé au verso des photographies, mentionne « F. J. Haynes, Saint-Paul, Minnesota ».

⁵⁹³ « Frank J. Haynes & A. Aubrey Bodine », Michael Caden Gallery, <http://michaelcadengallery.com/id15.html>

⁵⁹⁴ Voir Partie I.2.C. de ce travail.

1868 et sur lequel toute présence « blanche » était interdite. En juin 1876, Sioux et Cheyennes conjuguent leurs forces pour anéantir soldats américains et éclaireurs Crows et Shoshones puis défaire le général Custer et ses hommes à la bataille de Little Big Horn. Cette victoire indienne est l'une des dernières avant le massacre de Wounded Knee, en 1890⁵⁹⁵. Xavier de Monteil choisit pour son album une photographie de Rain-in-the-face (1835 ?-1905) (Fig. 114), indien Lakota⁵⁹⁶ qui aurait selon la légende, arraché le cœur du général Custer lors de la bataille de Little Big Horn. Le second portrait représente le chef Sioux Sitting Bull (1831 ?-1890) (Fig. 115), figure emblématique de la résistance indienne face au gouvernement américain et qui a notamment mené les indiens Sioux à la victoire en 1876 en acceptant de s'allier avec la tribu de Crazy Horse⁵⁹⁷. Le troisième portrait représente l'indien Running Deer, de la tribu Crow dont certains membres avaient été choisis comme éclaireurs par l'armée américaine. On ne sait si Xavier de Monteil était conscient de la position délicate de la tribu Crow dans ces guerres et de l'appartenance de Running Deer à celle-ci, et si le choix de ce portrait montre un désir de représenter les vaincus de la bataille de Rosebud. La réserve Crow ayant été établie au sud de Billings, Montana, où Xavier de Monteil a séjourné, peut-être choisit-il le portrait de Running Deer en souvenir de cette réunion indienne à laquelle il a assisté, de loin. Il est également possible qu'il ait acheté un ensemble de photographies de chefs indiens, sans pour autant se préoccuper de l'Histoire qu'elles transmettent.

Ces trois photographies de studio sont, comme les clichés du *Yellowstone National Park*, à attribuer à Frank Jay Haynes. On retrouve la photographie de Rain-in-the-face (Fig. 114), colorisée de la même façon, mais cette fois sous forme de carte et datée de 1877 dans le fonds photographique du *Museum für Völkerkunde* de Vienne (Fig. 362). Il en est de même pour la photographie de Sitting Bull (Fig. 115), dont une reproduction de la photographie de Frank Jay Haynes est présente sous forme de carte⁵⁹⁸, éditée par le cabinet du photographe⁵⁹⁹, dans les collections de la *Denver Public Library* (Fig. 363). La Galerie Ex Kramer possède quant à elle un tirage de Running Deer similaire à celui acheté par Xavier de Monteil (Fig. 116) sur lequel est imprimé le nom de Frank Jay Haynes (Fig. 364). Les trois photographies faisaient vraisemblablement partie de la collection « Colored cabinets of noted indians », titre que l'on retrouve imprimé au dos de la carte de la *Denver Public Library* et de celle de la Galerie Ex

⁵⁹⁵ Philippe Jacquin, *op. cit.*, pp. 110-111

⁵⁹⁶ La tribu Lakota est alliée à la tribu Sioux.

⁵⁹⁷ Robert Wooster, « Defeat of the Plains Indians, Plains Wars », *Encyclopaedia Britannica Online*, <http://www.britannica.com/EBchecked/topic/1032848/Plains-Wars/300610/Defeat-of-the-Plains-Indians>

⁵⁹⁸ *Cabinet Card* pour ce format.

⁵⁹⁹ Le nom du photographe, « C. Thode » est inscrit à la main au dos de la carte.

Kramer. Il est intéressant de noter que Xavier de Monteil a rassemblé sur la même planche ces portraits de chefs indiens et le cliché d'In-to-nook, shaman du village Tlingit de Juneau, peut-être pour placer ce dernier au même rang que les chefs indiens des Plaines et insister sur le pouvoir du shaman dans la société Tlingit, équivalent voire supérieur à celui du chef. Les trois portraits des chefs amérindiens illustrent de manière très juste la vision romantique de l'Indien que nous avons évoquée dans la partie I.2. Le chef indien ne doit porter sur lui aucun indice de sa nouvelle vie, largement influencée par le mode de vie américain, et doit lui préférer des éléments traditionnels, de manière à renouer avec un passé bientôt oublié : « Mais ne dirigeant leurs objectifs sur l'indien d'Amérique, les photographes se rendirent bientôt compte que sa vie au quotidien était très loin de la perfection romantique. En admettant que le noble Indien avait autrefois existé, le moyen de réconcilier ses espérances et l'actualité était de remonter de la réalité présente à un passé idéal »⁶⁰⁰.

Les quatre photographies suivantes de l'album de Xavier de Monteil ont également été achetées mais nous n'avons pu rassembler d'informations sur l'endroit de leur achat ou leur photographe. Ce sont des photographies vraisemblablement destinées à être vendues aux touristes puisqu'elles représentent des sites emblématiques et des passages obligés pour les voyageurs européens ; notamment des vues de villes (Montréal (Fig. 118), Québec (Fig. 119)) et des vues des chutes du Niagara (depuis la rive canadienne (Fig. 120), depuis la rive américaine (Fig. 121)).

Xavier de Monteil n'est cependant pas le seul à avoir collecté des photographies durant ses voyages puisque l'on a retrouvé dans les archives familiales de Christian de la Sablière au domaine de Gouesnac'h, une cinquantaine de photographies et *cabinet cards* achetées et collectionnées par le photographe, témoignant ainsi d'une pratique courante d'accumulation de souvenirs, propre à l'expérience du voyage.

⁶⁰⁰ Paula Richardson Fleming, Judith Lynn Luskey, *op. cit.*, p.13

B- La collecte d'objets

Comme nous l'avons déjà évoqué à plusieurs reprises, Xavier de Monteil et ses camarades ont collecté de nombreux objets durant leur voyage (animaux naturalisés par Louis de la Brosse, artefacts indiens, matériel de campement), qu'ils ont, tout comme certains tirages photographiques, envoyé vers la France de manière à ne pas surcharger leurs bagages. Xavier de Monteil évoque ainsi l'envoi de ces objets depuis Tacoma, avant d'entamer le voyage retour vers la France : « A Tacoma le soir de remettre de l'ordre dans mon bagage et d'expédier directement à New-York les objets de collection et tout ce qui nous devenait inutile, fourrures, objets de campement, de tout cela nous prit une grande (...?) et nous ne pûmes quitter la ville que le 7 Juillet dans la matinée »⁶⁰¹.

Il avait précédemment évoqué la planche du mât « au grand-nez » qu'ils avaient subtilisé à Fort Wrangel, la nuit précédant leur départ, ou encore les fourrures qu'ils ont pu acheter à un prix bradé que leur a fait un indien Tlingit :

« Comme nous allions nous rembarquer un indigène nous attira à l'écart dans les premiers fourrés à quelques pas du village et nous proposa des peaux d'ours et de renard argenté, silver fox. Nous étions encore trop loin du retour pour songer à ajouter à nos bagages un surcroît aussi encombrant que des peaux d'ours fraîchement dépecées, sans parler de l'espérance que nous conservons de nous procurer nous-mêmes cette cargaison dans nos chasses futures; quant aux renards argentés, les fourrures en sont trop rares et trop précieuses pour laisser passer une telle occasion et nous traitons à 1/2 de leur valeur réelle. Les peaux étaient de première qualité, d'un noir de jais et nous emportons aussi un long couteau indien à manche en bois sculpté, et aussi un hameçon monumental, proportionné à la grosseur des halibut et des saumons qui abondent sur la côte, au pêcheur lui-même et spécimen curieux et authentique du travail de ces peuplades. »⁶⁰²

Si Xavier de Monteil évoque les fourrures de renard argenté que les voyageurs ont acheté en Alaska, il parle également d'un « hameçon monumental » qui est vraisemblablement le hameçon présent aujourd'hui dans les collections du Musée du Quai Branly. Deux objets portant le nom du donateur « Du Puytison » peuvent en effet être identifiés dans les collections du Musée du Quai Branly. Vraisemblablement donnés au Musée de l'Homme par

⁶⁰¹ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 115

⁶⁰² Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 87

le neveu de Xavier de Monteil au même moment que les albums photographiques, le carnet de dessin et le carnet de notes, on ne dispose que de très peu d'informations sur les conditions d'acquisition du hameçon Tlingit et du panier.

Le hameçon (Fig. 248), en très bon état de conservation et complet⁶⁰³, est de même type que celui qu'on a pu observer sur une photographie de Georges de la Sablière prise en 1886, vraisemblablement chez George T. Emmons (Fig. 179.1). C'est un hameçon traditionnel pour flétan, dont l'espèce est comme on l'a vu, abondante dans l'archipel Alexandre. Il est en bois, en forme de V, une corde permettant d'attacher un poids et ainsi de retenir le poisson lui est accrochée et il possède également une pointe de fer permettant de blesser l'animal une fois capturé⁶⁰⁴, fixée à l'hameçon par des racines. La pièce est traditionnellement réalisée avec deux espèces de bois différentes, la partie supérieure, qui est la partie sculptée étant sculptée dans le bois le plus léger pour permettre à la pièce de flotter, laissant la partie incurvée sous l'eau. La partie supérieure est sculptée en forme de poisson, de manière à représenter l'esprit du flétan que les Tlingit souhaitaient pêcher⁶⁰⁵ et ainsi bénéficier de son aide. Xavier de Monteil parle de « gigantesque » hameçon car la pièce mesure 26,5 cm sur 18 cm avec une épaisseur d'environ 5 cm, ce qui est beaucoup plus grand que les hameçons qu'il pouvait utiliser en France, mais qui était en Alaska nécessaire puisque la technique de pêche est différente : une lanière de poulpe faisant office d'appât est enroulée autour de l'hameçon, ce qui attire le poisson qui se retrouve emprisonné dans l'hameçon. L'hameçon étant lesté avec un système de poids, si le poisson tente de s'échapper, la pointe s'enfonce dans sa chair et le retient tout en le blessant. Ce système ingénieux permettait aux indiens Tlingit d'attraper des poissons pouvant peser jusqu'à une quarantaine de kilos. La particularité de l'objet et l'importance de la pêche pour les indiens de la côte en font un objet emblématique de la culture Tlingit, dont on a ici un très bel exemple ramené par Xavier de Monteil.

Le second objet ramené par Xavier de Monteil présent dans les collections du Musée du Quai Branly est un panier réalisé en vannerie cordée (Fig. 249) à l'aide de fibres textiles⁶⁰⁶. La vannerie est un art très important chez les Tlingit, comme on l'a vu avec les chapeaux coniques, dont la production est restée exclusivement réservée aux femmes, ce que confirme Xavier de Monteil : « Les femmes tressent des paniers, de fort jolis paniers en joncs teinté de diverses couleurs qu'elles savent à merveille apposer en arabesques régulières -

⁶⁰³ Il manque souvent la corde attachée à l'hameçon.

⁶⁰⁴ Cette pointe était autrefois en os.

⁶⁰⁵ Lire partie II.2.C.

⁶⁰⁶ Ces fibres peuvent également être d'origine végétale.

confectionnent les vêtements en peau de phoque, les mocassins en peau de cerf ornés de perles, préparent les repas et fument »⁶⁰⁷. Si les paniers peuvent présenter un décor de *crests*, ils sont le plus souvent ornés comme celui-ci de plusieurs bandes à dessins géométriques, mises en valeur par différentes couleurs et motifs obtenus par teinture des fibres ou par une technique de fausse broderie sur les fibres. Ces paniers, d'un usage quotidien, étaient produits dans chaque village en très grande quantité et ils furent très vite vendus aux touristes et voyageurs qui pouvaient les rapporter chez eux en souvenir de leur passage :

«The women of some villages were renowned for their skill in weaving baskets, and many of them produced baskets for sale to Euro-Americans in the late nineteenth and early twentieth centuries. Some basket types and decorations were developed for this trade, and they were often beautifully made, with extremely fine and regular weave. Many of the baskets in museum collections were made for sale and never had native use. »⁶⁰⁸

Font également partie du fonds Xavier de Monteil quatre polaroïds (Fig. 242-245) glissés dans une fine pochette. Vraisemblablement donnés avec le reste du fonds par Xavier-Martin du Puytison en 1983⁶⁰⁹, ces polaroïds représentent un hochet Tlingit du même type que celui que possédait le shaman In-to-nook et qui avait été photographié par Georges de la Sablière (Fig. 117, 155, 175, 176). Le hochet représente un corbeau dont la tête constitue l'extrémité de l'objet (Fig. 244), sur le dos stylisé (Fig. 245) duquel on retrouve un être humain allongé et une grenouille dont la langue s'étend jusque dans la bouche de l'homme. Une tête d'oiseau au long bec s'étend du manche du hochet au dos de la grenouille. L'iconographie est similaire à celle que nous avons précédemment rencontrée. Le hochet est photographié sous plusieurs angles et sur une surface blanche de manière à ce que les formes et les couleurs ressortent précisément. Comme nous l'avons déjà évoqué, le hochet est un des éléments les plus précieux d'une tribu, appartenant le plus souvent au chef et/ou au shaman et ce chez les Tlingit comme chez toutes les cultures de la Côte Nord-Ouest. Il est donc curieux que Xavier de Monteil ait pu s'en procurer un aussi facilement : Lui a-t-on donné ?⁶¹⁰ L'a-t-il volé ? Ou,

⁶⁰⁷ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 97

⁶⁰⁸ « Les femmes de certains villages étaient renommées pour leur habileté à tisser des paniers, et beaucoup d'entre elles produisaient des paniers pour les vendre aux Euro-Américains à la fin du XIXème et au début du XXe siècle. Certains types de paniers et de décorations ont été développés pour ce commerce, et ont souvent été très bien réalisés, avec un tissage extrêmement fin et régulier. Beaucoup de paniers présents dans les collections de musées ont été faits pour la vente et n'ont jamais servi un usage indigène. », Traduction personnelle, Wayne Prescott Suttles, *op. cit.*, p.616

⁶⁰⁹ Les polaroïds ont dû être pris au moment du don au Musée de l'Homme.

⁶¹⁰ Le lieutenant George T. Emmons aurait également pu lui offrir, étant donné la richesse de sa collection.

moins probable, est-il issu d'une production pour touristes ?⁶¹¹ Les conditions d'acquisition de la pièce par Xavier de Monteil restent floues, tout comme l'endroit où se trouve cette pièce aujourd'hui, dont nous n'avons pas la moindre trace dans les archives de la collection du Musée du Quai Branly.

Xavier de Monteil collecte durant son voyage divers objets, dont une partie est aujourd'hui conservée au Musée du Quai Branly, le reste étant vraisemblablement resté dans les collections familiales. Pour ce qui est des autres membres, notamment Georges de la Sablière sur qui nous avons le plus d'éléments, aucune information ne nous est parvenue quant à la collecte possible d'objets.

⁶¹¹ On en doute car le hochet possède une valeur symbolique très importante et il ne pouvait même pas être utilisé par une personne de haut rang de la tribu, si elle n'était ni chef, ni shaman. Les étrangers n'étaient quant à eux même pas censés les voir en action lors des danses shamaniques.

2- La diffusion auprès du monde savant

A- Les sociétés savantes

A leur retour de voyage, Xavier de Monteil et Georges de la Sablière continueront de manifester un intérêt certain pour ce qu'ils ont pu voir en Alaska et vont diffuser, auprès de diverses sociétés savantes leurs nouvelles connaissances.

Xavier de Monteil, membre de la Société Historique et Archéologique du Périgord, ne fait part de ces découvertes qu'en 1894 à la dite Société. Il écrit en effet une lettre au président de la Société savante, en réponse à un article paru plus tôt dans le *Bulletin de la Société*, concernant les pagaies sculptées des îles Marquises⁶¹². Il évoque dans cette lettre la forte ressemblance qu'il pense trouver entre ces pagaies et les pagaies vues en Alaska, s'appuyant sur des études ethnographiques :

« Je ne sais si la pagaie des îles Marquises et les pagaies d'Alaska offriront entre elles quelques analogies, mais je n'en serais pas surpris ; car les rapprochements nés des études ethnographiques montrent que les hommes ont eu parfois les mêmes commencements. Notre tumulus gaulois est encore plus éloigné du « barrow » alaskien, et cependant n'est-ce pas le même travail, presque identique, accompli sous l'influence des mêmes idées. »⁶¹³

Xavier de Monteil en profite pour expliquer au président de la Société le rôle de telles pagaies pour les tribus Tlingit :

« La race « thlinket », qui peuple une partie de ces contrées polaires et qui n'est qu'une branche de la grande famille des Esquimaux, se subdivise elle-même en nombreuses tribus, qui n'ont de relations entre elles que par un seul moyen, lorsque la neige ne peut porter le traineau : la pirogue qui, plus que la hutte en terre ou en planches, est la véritable habitation de la famille. Or, chaque pirogue, entretenue et peinte avec soin, est garnie de pagaies qui servent à la fois de gouvernail, de rames et de *pavillon* ; et c'est pour ce dernier usage que les Indiens d'Alaska recouvrent leurs pagaies d'ornementations peintes avec de solides couleurs tirées des minéraux. Chaque tribu, et parfois chaque village, a sa pagaie spéciale, à l'aide de laquelle ses membres se feront reconnaître dans leurs courses le long des rivages ou chez les tribus voisines. Et, si les chefs, ou les sorciers,

⁶¹² Voir la reproduction de la lettre en Ann. 16

⁶¹³ *Ibid.*

ont des armes, des pirogues et des pagaies plus soignées et mieux entretenues que les autres naturels, ceux-ci n'en ont pas moins les mêmes objets, la pagaie peinte surtout, qui est, pour ainsi dire, le drapeau de la tribu. »⁶¹⁴

Si Xavier de Monteil se souvient si précisément des pagaies qu'il a vues cinq ans auparavant, c'est parce qu'il avait lors de son voyage recueilli des informations sur ces pagaies, puis les avait recopiées dans son carnet de notes sur le bateau du retour :

« Chaque village a sa pagaie particulière, c'est le pavillon national. Tous veillent au bon entretien de la pirogue. La pirogue ! C'est là toute la richesse, le plus précieux trésor de la famille. Elle est là sur le sable, à quelques pas de la hutte, surveillée à tous les instants, vite recouverte de (..) et de loques quand le plus timide et le plus rare des rayons de soleil vient faire briller ses couleurs vives. Que de temps, de patience, de calculs minutieux, de travail opiniâtre il a fallu pour abattre le plus bel arbre de la forêt, l'amener au rivage, le façonner, en faire sortir enfin cette pirogue légère, à la forme élégante. Point de gouvernail, le chef de famille assis à l'extrémité de la proue donne à l'aide de sa pagaie la direction dont ne se préoccupent pas autrement les 2 ou 3 rameurs, hommes ou femmes qui battent l'eau lentement, et presque perpendiculairement le long des glaciers de l'esquif. Rien n'est moins rapide que la marche ainsi obtenue, mais le "time is money" n'est point proverbe ici. La pirogue est toujours taillée dans un seul tronc d'arbre, généralement choisi parmi les spruce pine qui atteignent jusqu'à 8 pieds de diamètre »⁶¹⁵

S'il est étrange que ces pagaies n'aient jamais été photographiées par Georges de la Sablière, on trouve cependant une trace visuelle de celles-ci dans le carnet de dessins de Xavier de Monteil où une pagaie est reproduite sous le titre « Pagaies indiennes des indiens de Sitka » (Fig. 216 à 220). La pagaie est dessinée sur plusieurs pages consécutives de manière à ce que Xavier de Monteil puisse reproduire précisément les lignes révélant des *crests*. Il donne sur son carnet des indications de couleur pour chaque zone dessinée et précise également les différences de relief dans la sculpture de la pagaie⁶¹⁶.

Cette communication à la Société historique et archéologique du Périgord est la seule démarche de diffusion entreprise par Xavier de Monteil après son retour de voyage. Bien que très impliqué dans le voyage et intéressé par ce qu'il a pu en apprendre, sa passion de l'Alaska n'égale en rien celle de Georges de la Sablière.

⁶¹⁴ *Ibid.*

⁶¹⁵ Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 97

⁶¹⁶ Il indique « progressivement plat » etc.

Georges de la Sablière aura quant à lui deux occasions de faire part de son savoir et de son travail photographique à des sociétés savantes. La première société concernée est bien entendu la Société de Géographie où Georges de la Sablière est admis après le retour de son premier voyage de 1884⁶¹⁷ et son premier dépôt de photographies⁶¹⁸. Il fait mention de la Société de Géographie sur ses listes de tirages à commander à M. Flamant, et va en effet effectuer deux dépôts. Le premier dépôt, qui comprend cinquante photographies est réalisé en 1887, classé sous la série Wf82 Boite VII (Fig. 300), et intitulé « 50 phot. du Colorado et surtout d'Alaska, par Georges de la Sablière, donateur en 1887 »⁶¹⁹. Le second dépôt réalisé en 1890 comprend quant à lui quarante-neuf photographies inventoriées sous la série « Wf152 Boite XIV » (Fig. 350) et il est intitulé « 49 phot. de Floride, Arizona, Californie et Alaska en 1889 par Georges de la Sablière, donateur en 1890 »⁶²⁰. Concernant ce second dépôt, nous avons retrouvé dans les archives familiales de Christian de la Sablière une carte datée du 16 mai 1890 adressée par la Société de Géographie à Georges de la Sablière faisant office d'accusé de réception de son dépôt de photographies⁶²¹. La carte, qui confirme que le dépôt a été déposé à la bibliothèque de la Société de Géographie, dont le fonds est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Nationale de France Richelieu, est une carte standard en partie dactylographiée. Réservée aux dépôts de photographies, la carte dispose d'un blanc à remplir par le secrétaire de la société, pour indiquer le nombre et le sujet des photographies. Cette standardisation du processus de dépôt témoigne de la fréquence de ces dépôts à la Société de Géographie : les clichés déposés étant ensuite utilisés comme supports visuels pour les comptes rendus donnés par les voyageurs aux autres membres de la Société de Géographie⁶²². Ces images rapportées de voyage n'étaient bien entendu acceptées que si elles apportaient des informations nouvelles aux connaissances déjà acquises et « pendant de longues décennies, ces images restent sur le monde les plus précises et les plus précieuses »⁶²³ que l'on puisse avoir. Georges de la Sablière choisit en effet pour chaque dépôt les photographies lui paraissant les plus pertinentes face aux intérêts de la Société de Géographie. C'est ainsi que les clichés souvenirs où apparaissent les camarades de Georges de la Sablière sont en très

⁶¹⁷ Voir Ann. 13

⁶¹⁸ Paris, Bibliothèque Nationale de France, (SG WC-26), 31 photographies par Georges de La Sablière: 23 de la Norvège de Christiania au Telemark, 3 de Suède (Upsala, Drottningholm Dannemora), 5 de Finlande (Abo, Viborg, Imatra), don de G. de La Sablière en 1885

⁶¹⁹ Paris, Bibliothèque Nationale de France, (SG WF-82), 50 photographies du Colorado et surtout d'Alaska, par Georges de La Sablière, don G. de la Sablière en 1887

⁶²⁰ Paris, Bibliothèque Nationale de France (SG WF-152), 49 photographies de Floride, Arizona, Californie et Alaska en 1889 par Georges de La Sablière, don G. de la Sablière en 1890

⁶²¹ Voir Ann. 15

⁶²² Antoine Lefébure, *op. cit.*, p.19

⁶²³ *Ibid.*

petit nombre et que les photographies faisant le plus précisément état de la population, de l'économie, des pratiques religieuses et culturelles mais surtout de l'environnement de l'Alaska, comme du Colorado pour le dépôt de 1887 ou de la Floride, de l'Arizona et de la Californie pour celui de 1890, sont favorisées.

Dès son arrivée en France en Août 1889, Georges de la Sablière avait également envoyé une lettre au président de la Société de Géographie pour l'informer de son retour d'Alaska. Il lui faisait part dans cette lettre de l'échec de sa mission de gravir le Mont Saint-Elie dû à un accident qui faillit être mortel pour Georges de Massol mais l'assure qu'il a la ferme intention de repartir pour le Nord, dès qu'il en aura la possibilité : « Ce n'est, j'espère, que partie remise et pour mon compte j'ai plus que jamais l'intention, si les événements le permettent de reprendre l'année prochaine la route du Nord »⁶²⁴

Cette lettre sera communiquée puis retranscrite par le secrétaire général Charles Maunoir dans les comptes Rendus des séances de la Société de Géographie de l'année 1889, lors de la séance du 8 Novembre⁶²⁵.

Quelques mois après son retour en France, Georges de la Sablière reçoit une lettre de l'*Alaska Historical Society*⁶²⁶, l'informant qu'il a été élu membre honoraire de la société et qu'il devient par là, s'il accepte cette position, un référent à propos des connaissances sur l'Alaska en France. Le président de l'*Alaska Historical Society* précise le rôle qu'endosse la société : « Le but de notre Société est la collection et la préservation, dans une forme permanente, de tous renseignements documentaires et événements historiques touchant l'histoire passée et présente de l'Alaska. Les archives créées de cette manière seront préservées soigneusement pour l'instruction future de toutes personnes qui s'intéresseront en ce sujet »⁶²⁷. Il ajoute que la société est désireuse de s'entourer de tous ceux qui pourraient d'une manière ou d'une autre l'aider dans ses projets et que c'est dans cette optique qu'ils l'ont élu membre honoraire de la société : « Pour cette raison elle sollicite respectueusement votre coopération et espère d'être honoré de vous avec une acceptance (*sic.*) autographe de votre élection »⁶²⁸. Georges de la Sablière accepte l'honneur qui lui est fait et devient un correspondant pour la

⁶²⁴ Voir la reproduction de la lettre en Ann. 17

⁶²⁵ *Comptes Rendus des séances de la Société de Géographie et de la commission centrale*, Séance du 9 Novembre 1889, Année 1889, p.331-332

⁶²⁶ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 25 Mars 1890, envoyée par l'*Alaska Historical Society* à Georges de la Sablière, depuis Sitka, Alaska.

⁶²⁷ *Ibid.*

⁶²⁸ *Ibid.*

société historique d'Alaska. En remerciement, il leur envoie une lettre confirmant son élection, qu'il accompagne d'un album de ses photographies. Le président de l'*Alaska Historical Society* en est ravi et certifie à Georges de la Sablière dans une lettre datée du 15 Août 1890⁶²⁹ qu'il prendra « grand plaisir en présentant les deux à la séance des membres de la société au mois prochain »⁶³⁰. Il l'informe également que l'album de photographies qu'il a envoyé à la société est « à présent informellement à vue dans le magasin de Monsieur Ed. de Groff⁶³¹ et plusieurs de [leurs] membres ont déjà exprimé leur gratitude pour [son] intéressante donation. »⁶³². Le président présente ensuite les deux prochaines expéditions qui auront lieu dans la région du Mont Saint-Elie dont une sera menée par la National Geographic Society et l'autre pour le *Frank Leslie's Illustrated Newspaper* et informe Georges de la Sablière que de l'or a été trouvé près du port des français de « La Peyrouse ».

Un document présent dans les archives familiales de Christian de la Sablière permet également d'affirmer que Georges de la Sablière avait été fait membre de la Société Française de Saint-Paul, dans le Minnesota⁶³³ à son retour de voyage : aucune autre information concernant cette admission et les suites de celle-ci n'est parvenue jusqu'à nous.

B- Photographes et Explorateurs

Avant et après ses deux voyages, Georges de la Sablière va correspondre avec de nombreuses personnalités du monde scientifique (explorateurs, géographes, professeurs reconnus, photographes etc.) avec qui il va échanger des informations précieuses et à qui il va envoyer ses photographies⁶³⁴.

Les membres de l'expédition du New-York Times : Frederick Schwatka, William Libbey, et Heywood Walter Seton-Karr

En 1886, Georges de la Sablière dit avoir assisté aux préparatifs d'une expédition sur le Mont Saint-Elie : il s'agit de l'expédition financée par le New-York Times, dirigée par Frederick Schwatka et à laquelle participent William Libbey et Heywood Walter Seton-Karr.

⁶²⁹ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 15 Août 1890, envoyée par l'*Alaska Historical Society* à Georges de la Sablière, depuis Sitka, Alaska.

⁶³⁰ *Ibid.*

⁶³¹ Il s'agit d'Edward de Groff dont nous évoquerons la relation avec Georges de la Sablière dans la prochaine partie.

⁶³² Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 15 Août 1890, envoyée par l'*Alaska Historical Society* à Georges de la Sablière, depuis Sitka, Alaska.

⁶³³ Voir Ann. 14

⁶³⁴ Les photographies seront parfois déjà réunies sous forme d'album.

Frederick Swatka (1849-1892)⁶³⁵ était alors diplômé de droit, de médecine et officier de cavalerie. Il avait auparavant participé aux dernières expéditions de recherche des traces de l'expédition Franklin⁶³⁶ durant lesquelles il était parvenu à retrouver un morceau d'épave de l'un des navires. Swatka avait réussi à développer des méthodes de recherche nouvelles dans le grand nord (et notamment le Groenland), reprenant celles utilisées par les *inuit*, considérées comme les plus efficaces sur ce territoire encore peu connu. Frederick Swatka a réalisé un grand nombre d'expéditions au Groenland et dans l'arctique Canadien alors qu'il n'est allé que quelques fois en Alaska, où il retourne en 1886 et dirige la *New York Times Exploring Expedition*⁶³⁷, où il est accompagné par William Libbey (1855-1927)⁶³⁸. Ce dernier, diplômé de Princeton, avait également été assistant professeur de géographie physique et directeur du musée de géologie et d'archéologie de l'université de Princeton⁶³⁹ en 1880 avant de devenir professeur titulaire en 1883. William Libbey était membre de nombreuses sociétés de géographie et accompagne Swatka en 1886 en raison de ses connaissances en géographie, son intérêt pour les régions arctiques et subarctiques ainsi que ses compétences photographiques que cette expédition lui permettra de développer⁶⁴⁰. Swatka et Libbey sont accompagnés par Heywood Walter Seton-Karr (1859–1938)⁶⁴¹ ancien lieutenant de l'armée britannique⁶⁴², passionné comme Georges de la Sablière de chasse et de tir à la carabine⁶⁴³. Habitué des réunions et conférences de la *Royal Geographic Society*, Seton-Karr est également convié à participer à l'expédition pour ses talents artistiques reconnus : « Seton-Karr had considerable artistic ability: his own sketches illustrate these books, and a number of his watercolours were presented to the Imperial War

⁶³⁵ Les informations rassemblées sur Frederick Swatka proviennent en grande partie d'une biographie publiée en ligne par l'Université de Calgary, Canada. « Frederick Swatka », Canada, Arctic Profiles, University of Calgary, Alberta, <http://pubs.aina.ucalgary.ca/arctic/Arctic37-3-302.pdf>

⁶³⁶ L'expédition Franklin (1845) était menée par le capitaine britannique John Franklin dans le but de traverser pour la première fois le « passage Nord-Ouest » reliant les deux océans. Les navires de l'expédition sont bloqués par des icebergs alors qu'ils traversent le détroit Victoria, au nord du Canada, condamnant le capitaine et son équipage. De nombreuses missions sont alors lancées pour retrouver des traces (épaves, corps, matériel) de l'expédition, en vain. La recherche a marqué un grand nombre de scientifiques de la seconde moitié du XIXe siècle, notamment par sa durée d'une trentaine d'années.

⁶³⁷ Il retournera en Alaska une deuxième fois en 1891.

⁶³⁸ Les informations rassemblées sur William Libbey proviennent en grande partie d'une notice biographique publiée en ligne par l'Université de Princeton, Etats-Unis. « William Libbey Correspondence, Collection Creator Biography », Princeton University Library, <http://findingaids.princeton.edu/collections/C0872#description>

⁶³⁹ Ce dernier était alors appelé : *Elizabeth Marsh Museum of Geology and Archaeology*

⁶⁴⁰ William Libbey fera également partie de plusieurs expéditions scientifiques, parmi lesquelles celles menées par Robert E. Peary au Groenland en 1894 et 1899. Il est également le photographe officiel de la première expédition de Peary en 1894.

⁶⁴¹ Les informations rassemblées sur Heywood Seton-Karr proviennent en majeure partie de la notice biographique écrite par Anita Mc Connell et publié dans *l'Oxford Dictionary of National Biography* : Anita McConnell, « Karr, Heywood Walter Seton- (1859–1938), soldier and game hunter », *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford University Press, publié en 2004; mis en ligne en Mai 2010, <http://www.oxforddnb.com/view/article/61117>

⁶⁴² Il devient lieutenant en 1882 puis quitte l'armée en 1884.

⁶⁴³ Sa passion pour le tir à la carabine l'a notamment mené en Afrique tropicale (dix-neuf fois), en Inde (son pays natal, une vingtaine de fois), et en Scandinavie (une vingtaine de fois également).

Museum »⁶⁴⁴. Seton-Karr écrit en effet son premier livre *Shores and Alps of Alaska*⁶⁴⁵ avant l'expédition du New-York Times, dont il conseille la lecture à Georges de la Sablière dans une de ses lettres⁶⁴⁶ et qui est résumé comme suit par *l'Oxford Dictionary of National Biography* : « *Shores and Alps of Alaska* (1886) described his journey as one of the first passengers to cross Canada by the new Canadian Pacific Railway, then a steamship journey north, and an abortive attempt to scale the 18,000 ft⁶⁴⁷ Mount St Elias in Alaska, where the party was forced to turn back at 7200 ft⁶⁴⁸ »⁶⁴⁹. Seton-Karr réitérera l'ascension durant l'été 1886 lors de la mission Schwatka.

Le 31 mai 1886, la Société de Géographie de Paris reçoit une lettre de Frederick Schwatka, expliquant que ce dernier planifie une mission d'exploration de la région du Mont Saint-Elie et qu'il sera accompagné par William Libbey pour la « planification scientifique »⁶⁵⁰ ainsi que six ou huit autres personnes qui partiront pour l'Alaska le 14 juin. Georges de la Sablière précise dans son carnet de notes l'objet de l'expédition : « L'objet de ce voyage était une évaluation précise de la hauteur de cette énorme montagne⁶⁵¹, cotée 19 500 pieds sur les cartes, d'après un mesurage assez ancien et fort primitif »⁶⁵². Comme indiqué plus haut, les voyageurs furent obligés de rebrousser chemin avant d'atteindre leur objectif et leur mission est de fait qualifiée par Georges de la Sablière d'« échec » : « Ils étaient envoyés de New-York, soit 2000 lieues de voyage, pour gravir une montagne ou tout au moins en déterminer la hauteur. Ce qui ne fut pas fait, alors, pourquoi cette allure de triomphe du New York Times qui intitule ses articles : "Succès de notre expédition" et revient à tout moment sur ce soi-disant succès »⁶⁵³. Si l'objectif de l'expédition ne semble pas atteint pour Georges de la Sablière, ce dernier admet qu'elle a donné lieu à « des résultats ethnographiques et artistiques

⁶⁴⁴ « Seton-Karr avait une capacité artistique considérable : ses propres croquis illustrent ses livres et un certain nombre de ses aquarelles ont été présentées à l'*Imperial War Museum*. », Traduction personnelle, Anita McConnell, *op. cit.*

⁶⁴⁵ Ce livre sera suivi par deux autres ouvrages : *Ten Years' Wild Sports in Foreign Lands, or, Travels in the 1880s*, publié en 1889 dans lequel Seton-Karr raconte ses aventures au Canada, en Scandinavie mais aussi en Corse ou en Inde; puis *Hunting in the White Mountains, or, Alaska and British Columbia Revisited* publié en 1890 où l'aventurier raconte une expédition de chasse réalisée en canoë et en traineau en Alaska et en Colombie Britannique.

⁶⁴⁶ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°1

⁶⁴⁷ Un peu moins de 5500 mètres

⁶⁴⁸ Un peu moins de 2200 mètres

⁶⁴⁹ « *Shores and Alps of Alaska* (1886) décrit son voyage en tant qu'un des premiers passagers à traverser le Canada par le nouveau *Canadian Pacific Railway*, puis décrit son voyage dans le Nord sur un navire à vapeur et la tentative avortée d'escalader les 18 000 pieds du Mont Saint-Elie en Alaska, où l'équipe a été forcée de revenir à 7200 pieds », Traduction personnelle, Anita McConnell, *op. cit.*

⁶⁵⁰ « Amérique », *Comptes Rendus des séances de la Société de Géographie et de la commission centrale*, Séance du 18 Juin 1886, Année 1886, p.365

⁶⁵¹ Il parle ici du Mont Saint-Elie.

⁶⁵² Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Georges de la Sablière, Carnet de notes n°3

⁶⁵³ *Ibid.*

intéressants »⁶⁵⁴ et ajoute : « Les photographies du mont Saint-Elie nous montreront j'espère une série de sites admirables, et j'imagine que les détails des déserts de glace, nous réservent bien des étonnements »⁶⁵⁵.

La correspondance que vont entretenir les membres de l'expédition du New-York Times et Georges de la Sablière concerne en grande partie les photographies prises par William Libbey ou Georges de la Sablière. Dès le mois de novembre 1886, après le retour de Georges de la Sablière en France, Seton-Karr demande à celui-ci de lui envoyer des photographies dès qu'il en a la possibilité⁶⁵⁶ ; ce que le voyageur français fera à trois reprises en 1887, 1889 et 1890⁶⁵⁷. Seton-Karr est ravi de ces envois et s'applique à monter sur carte les photographies et à les encadrer, ce qui montre son intérêt pour celles-ci : « I am hoping for some of your near photographs which you are going to send me. If they are not mounted on cards, then I should like them not mounted, because then I put them on one large card and frame them. »⁶⁵⁸. Dans une lettre datée du 11 mars 1887, Heywood Walter Seton-Karr mentionne même à Georges de la Sablière qu'une exposition de ces photographies, bien que courte, va être organisée⁶⁵⁹ : « I have yet received your beautiful photographs, for which I thank you much. they are without doubt magnificent. I was very much interested. I can remember when you took some of them, it seems to me only a day or two ago instead of much longer. I shall have some framed and send them to this club for a short time on exhibition »⁶⁶⁰. Georges de la Sablière enverra également en 1887 ses photographies au professeur William Libbey, qui, lui même chargé de photographie sur l'expédition de 1886, saura les apprécier : « I find the photographs very good indeed and have enjoyed looking them over very much »⁶⁶¹. Libbey évoquera dans la

⁶⁵⁴ *Ibid.*

⁶⁵⁵ *Ibid.*

⁶⁵⁶ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 18 Novembre 1886, envoyée par Heywood Walter Seton-Karr à Georges de la Sablière

⁶⁵⁷ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 11 Mars 1887, envoyée par Heywood Walter Seton-Karr à Georges de la Sablière, Lettre datée du 22 Mars 1889 envoyée par Heywood Walter Seton-Karr à Georges de la Sablière et Lettre datée du 18 Novembre 1890 envoyée par Heywood Walter Seton-Karr à Georges de la Sablière.

⁶⁵⁸ « J'attends certaines des photographies récentes que vous allez m'envoyer. Si elles ne sont pas montées sur cartes, alors je les apprécierai non montées parce que je les mets sur une grande carte et les encadre. », Traduction personnelle, Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 22 Février 1890, envoyée par Heywood Walter Seton-Karr à Georges de la Sablière

⁶⁵⁹ Nous n'avons malheureusement aucune information supplémentaire à ce sujet.

⁶⁶⁰ « J'ai déjà reçu vos magnifiques photographies, pour lesquelles je vous remercie beaucoup. Elles sont sans aucun doute superbes. J'étais très intéressé. Je me souviens quand vous avez pris certaines d'entre elles, cela me semble seulement il y a un jour ou deux et non plus longtemps. J'en ferai encadrer certaines et en enverrai à ce club pour qu'elles soient un peu exposées. », Traduction personnelle, Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 11 Mars 1887, envoyée par Heywood Walter Seton-Karr à Georges de la Sablière

⁶⁶¹ « Je trouve les photographies en effet très bonnes et il m'a été très agréable de les examiner », Traduction personnelle, Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée de l'année 1887, envoyée depuis l'Université de Princeton par William Libbey à Georges de la Sablière

même lettre les aléas qu'il rencontre avec son entreprise photographique : « I was quite successful with my own except in the use of a part of the roll 2 used on the inland passage, which was bad. »⁶⁶². Il ajoutera que pour l'instant, il n'a fait que développer certains clichés pour en faire des diapositives qui lui serviront lors de présentations⁶⁶³ : « (...) i have only had time to develop them and make a set of lantern slides to use in the lectures I have been asked to give on Alaska »⁶⁶⁴. Les échanges entre William Libbey, Heywood Walter Seton-Karr et Georges de la Sablière continueront jusqu'en 1890, année durant laquelle Seton-Karr repart pour l'Alaska sans Georges de la Sablière, après lui avoir demandé de partir avec lui en février 1890⁶⁶⁵ et de venir le rejoindre en Mars 1890⁶⁶⁶. Après ce voyage, plus aucune lettre entre provenant de William Libbey ou Seton-Karr ne nous est parvenue.

John M. Vanderbilt & Edward De Groff

Georges de la Sablière entretient dès 1889 une correspondance avec le capitaine John M. Vanderbilt (?-1890) et Edward de Groff (1860-1910) qu'il rencontre lors de son second voyage en Alaska. Etabli à Fort Wrangel puis à Sitka, le capitaine John M. Vanderbilt fut un des premiers américains à s'installer en Alaska⁶⁶⁷ et il joua un rôle majeur dans la création de la *Northwest Trading Company*⁶⁶⁸. Edward de Groff arrive à Sitka en 1880 puis part à Killisnoo s'occuper de la *Northwest Trading Company* d'où il part pour Juneau pour y diriger le magasin de la compagnie, avant de revenir à Sitka où il achète celui de la ville en 1886. En parallèle de ses activités de marchand Edward de Groff commence à prendre des photographies de Sitka en 1886 qu'il va ensuite vendre dans son magasin jusque dans les

⁶⁶² « J'ai eu assez de succès avec les miennes, sauf dans l'usage d'une partie du rouleau 2, utilisé dans le passage intérieur, qui était mauvais », Traduction personnelle, Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée de l'année 1887, envoyée depuis l'Université de Princeton par William Libbey à Georges de la Sablière

⁶⁶³ Ce système était utilisé dans toutes les sociétés de géographie. C'est par ce système que s'est remplie la photothèque de la Société de Géographie de Paris, les clichés offerts étant utilisés pour les conférences et comptes rendus de mission. Si Georges de la Sablière n'a pu en faire un de ces deux précédents voyages, William Libbey, qui a fait don de quelques photographies à la Société de Géographie de Paris peut dans cette lettre parler de présentations qu'il va faire pour cette dernière. Références du fonds Libbey à la Société de Géographie : Paris, Bibliothèque Nationale de France (SG WF-157), 19 photographies de sites d'Alaska en 1886 par William Libbey, don William Libbey en 1890

⁶⁶⁴ « J'ai seulement eu le temps de les développer et d'en faire une série de diapositives pour lanterne magique que j'utiliserai lors de conférences que l'on m'a demandé de donner sur l'Alaska », Traduction personnelle, Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée de l'année 1887, envoyée depuis l'Université de Princeton par William Libbey à Georges de la Sablière.

⁶⁶⁵ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 27 Février 1890, envoyée par Heywood Walter Seton-Karr à Georges de la Sablière.

⁶⁶⁶ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 8 Mars 1890, envoyée par Heywood Walter Seon-Karr à Georges de la Sablière.

⁶⁶⁷ Il fit son premier voyage en Alaska en 1874, sept ans après l'achat de l'Alaska par le gouvernement américain.

⁶⁶⁸ Captain John M. Vanderbilt, <http://www.backwater.org/herring/history/Vanderbilt.html>

années 1890⁶⁶⁹. Vanderbilt et De Groff ont vraisemblablement travaillé ensemble de 1886 à 1890 au magasin de la *Northwest Trading Company* de Sitka, où Georges de la Sablière les rencontre en 1889⁶⁷⁰. Il avait déjà été fait mention d'Edward de Groff dans la lettre que Georges de la Sablière avait reçue de la Société Historique d'Alaska⁶⁷¹ où le président de la société lui indiquait que l'album de photographies qu'il avait envoyé était depuis exposé dans le magasin d'Edward de Groff, appartenant donc à la *Northwest Trading Company*.

Dans une lettre datée du 1^{er} août 1889⁶⁷², Edward de Groff écrit à Georges de la Sablière que s'ils veulent gravir le Mont Saint-Elie, il faudra y retourner de juin à septembre et louer les services de guides directement à Yakutat et non à Sitka. De Groff insiste dans une autre lettre⁶⁷³ sur la joie que leur procurerait la venue de Georges de la Sablière avec Seton-Karr au printemps 1890 et le remercie par avance pour les photographies qu'il voudra bien lui envoyer : « It will afford me very great pleasure to receive your photographs »⁶⁷⁴. Georges de la Sablière hésite cependant à repartir, mais leur envoie des photographies sous peu. Il a vu les photographies que de Groff a envoyé à la Société de Géographie⁶⁷⁵ et le félicite pour ses clichés, en particulier les scènes de *witchcraft* que tous les parisiens ont trouvé surprenantes : « I intend sending you next month some of my photographs of Alaska : they are not yet finished. Mr K.⁶⁷⁶ must have written I think about your photographs, they were received at the exposition by the general commissioner of the United States and they were exposed immediately. (...) I can assure you they have been much admired by many Parisians, much surprised at these curious scenes of witchcraft »⁶⁷⁷. Dans sa dernière lettre⁶⁷⁸, Edward de

⁶⁶⁹ Alaska State Library, Historical Collections, Edward de Groff Photograph Collection 1886-1900, PCA 91, 78 photographs, http://library.alaska.gov/hist/hist_docs/finding_aids/PCA091.doc. Ses photographies sont entre autres conservées à la bibliothèque de l'Université de Washington, à la bibliothèque de l'Etat d'Alaska dont une partie du fonds est accessible en ligne, mais aussi en France à la Bibliothèque Nationale de France dans les collections de la Société de Géographie.

⁶⁷⁰ Georges de la Sablière a pu les rencontrer en 1886 mais il n'est fait aucune mention d'eux avant 1889. On suppose donc que cette dernière date est celle de leur rencontre.

⁶⁷¹ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 15 Août 1890, envoyée par l'Alaska Historical Society à G. de la Sablière, depuis Sitka

⁶⁷² Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 1^{er} Août 1889, envoyée par Vanderbilt et de Groff et adressée à Georges de la Sablière, depuis Sitka

⁶⁷³ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 27 Décembre 1889, envoyée par Vanderbilt et de Groff et adressée à Georges de la Sablière, depuis Sitka.

⁶⁷⁴ *Ibid.*

⁶⁷⁵ Paris, Bibliothèque Nationale de France (SG WF-148), 21 photographies de l'Alaska, paysages, objets et scènes ethnographiques. Photographies par Edward de Groff, photographié à Sitka, Don Vanderbilt en 1889

⁶⁷⁶ M. K. est M. Kelly, un ami de de Groff dont celui-ci fait mention dans une autre lettre.

⁶⁷⁷ « J'ai l'intention de vous envoyer le mois prochain certaines de mes photos d'Alaska : elles ne sont pas encore terminées. M. K. doit avoir écrit, je pense, à propos de vos photos, elles ont été reçues à l'exposition par le commissaire général des Etats-Unis et ont été exposées immédiatement. (...) Je peux vous assurer qu'elles ont été très admirées par beaucoup de Parisiens, très surpris par ces curieuses scènes de sorcellerie », Traduction personnelle, Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Brouillon de lettre en anglais, non daté (après 1889), écrit par Georges de la Sablière et adressé à Edward de Groff.

Groff remercie Georges de la Sablière pour son envoi de photographies et le prie d'accompagner Heywood Seton-Karr lors de son prochain voyage, au printemps 1890.

C- Une figure emblématique : George Thornton Emmons

Georges de la Sablière a également entretenu une correspondance avec le lieutenant George Thornton Emmons (1852-1945), connu pour avoir étudié en détail le mode de vie et les traditions Tlingit qu'il a pu côtoyer durant plus d'une vingtaine d'années⁶⁷⁹. Ancien étudiant de l'université de Princeton, George Emmons est nommé en 1881 lieutenant de l'*U.S. Navy* et quitte San Francisco pour l'Alaska à bord de *La Pinta*, navire sur lequel il a patrouillé durant plusieurs années, dans toute la zone Sud-Est de l'Alaska : « Accordingly, the little gunboat patrolled the southeastern Alaskan waters, trying to bring a semblance of order out of the chaos created by the transfer from one governing power to another. It was an ideal assignment for an officer interested in in the culture, history, and artifacts of the natives. »⁶⁸⁰.

Cette mission a en effet permis à George Emmons de développer un réel intérêt pour les populations locales Tlingit tout en étant suffisamment respecté par eux en tant que figure d'autorité. Patrouiller a également offert à George Emmons de nombreuses opportunités de collecter des objets réalisés par les Tlingit : « In these first years on the *Pinta*, the Lieutenant's eyes were always open to the possibilities of collecting. This was the case in 1886, for example, when the *Pinta* conveyed to Yakutat a mountain climbing expedition, financed by the New-York Times and Princeton College, and led by the articulate explorer, Army lieutenant Frederick Swatka »⁶⁸¹. Jean Low évoque ici l'épisode de collecte le plus connu de la vie de George Emmons : Alors qu'il accompagnait William Libbey et Frederick Swatka dans leur expédition pour le Mont Saint-Elie, tous se retrouvèrent à Yakutat, attendant le départ des canoës pour *Icy Bay*. Le départ se faisant attendre, les membres de l'expédition ainsi que George Emmons en profitèrent pour collecter de très nombreux objets, qui vinrent largement enrichir la collection du lieutenant. La majeure partie des objets avait

⁶⁷⁸ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 27 Décembre 1889, envoyée par Edward de Groff à Georges de la Sablière

⁶⁷⁹ George T. Emmons passera seize années de sa vie à Sitka.

⁶⁸⁰ « En conséquence, la petite canonnière patrouillait dans les eaux du Sud-Est de l'Alaska, essayant d'apporter un semblant d'ordre dans le chaos créé par le transfert d'un pouvoir gouvernant à un autre. C'était une mission idéale pour un officier intéressé par la culture, l'histoire et les artefacts des indigènes », Traduction personnelle, « A biography by Jean Low » in George T. Emmons, *op. cit.*, p. xxix

⁶⁸¹ « Durant ses premières années sur *La Pinta*, les yeux du lieutenant étaient toujours ouverts à d'éventuelles possibilités de collecte. Ce fut le cas en 1886, par exemple, lorsque *La Pinta* a transporté jusqu'à Yakutat une expédition d'alpinisme, financée par le *New-York Times* et *Princeton College* et dirigée par l'explorateur et lieutenant de l'armée Frederick Swatka. », Traduction personnelle, *Ibid.*

été dérobée par Emmons et Libbey⁶⁸² à une tombe de shaman : «In this, he may have been spurred by rivalry with professor William S. Libbey of Princeton, with whom he shared the spoils of a shaman's grave at Yakutat in 1886 »⁶⁸³.

La collection d'objets ethnographiques de George Emmons, que Georges de la Sablière avait pu apprécier à plusieurs reprises en 1886 et 1889⁶⁸⁴, a en partie été vendue à l'*American Museum of Natural History* de New-York en 1887⁶⁸⁵, accompagnée de listes et de descriptifs complets de chaque pièce⁶⁸⁶ : « By August, Emmons had assembled on the dock in Sitka three tons of material, packed in twenty cases, to be shipped to the New York museum »⁶⁸⁷.

En 1888, les anthropologues de l'*American Museum of Natural History* qui correspondaient alors régulièrement avec George T. Emmons lui suggèrent d'écrire un livre rassemblant toutes les connaissances qu'il a pu glaner concernant les Tlingit : Environnement, histoire, religion, traditions, activités de subsistance etc. Sa position privilégiée auprès des indiens sont pour le musée un atout et permettrait de compiler pour la première fois, toutes les informations disponibles sur les tribus Tlingit. Après la publication de son livre⁶⁸⁸, George T. Emmons continuera ses recherches jusqu'à la fin des années 1890.

Georges de la Sablière rencontre George Emmons lors de son premier voyage en 1886, pour le retrouver à Sitka trois ans plus tard. En 1886, Emmons accompagne Schwatka et Libbey au début de leur expédition, ce qu'a également fait Georges de la Sablière, qu'il a du rencontrer à ce moment de son voyage. Quelques jours après avoir admiré et examiné la collection ethnographique du lieutenant Emmons à Sitka, Georges de la Sablière est de retour en France mais garde le contact avec George Emmons par le biais de lettres et d'envois de photographies.

⁶⁸² William Libbey était également un très grand collectionneur d'objets Tlingit.

⁶⁸³ « En cela, il peut avoir été stimulé par la rivalité avec le professeur William S. Libbey de Princeton, avec qui il a partagé le butin de la tombe d'un shaman à Yakutat en 1886 », Traduction personnelle, *ibid*, p. xviii

⁶⁸⁴ Voir la partie II.2.D.

⁶⁸⁵ George T. Emmons donnera à plusieurs reprises des objets au Musée d'Histoire Naturelle de New-York. Les objets, notes et photographies relatifs aux indiens Tlingit que le lieutenant n'a pu donner de son vivant seront donnés au musée à sa mort.

⁶⁸⁶ Provenance, Nature de l'objet, Utilisation, Description du décor, étaient parmi les données présentes.

⁶⁸⁷ « En Août, Emmons avait regroupé trois tonnes de matériel sur le quai de Sitka, emballé en une vingtaine de boîtes, pour être expédié au musée de New-York », Traduction personnelle, « A biography by Jean Low » in George Thornton Emmons, *op. cit*, p. xxx

⁶⁸⁸ Nous travaillons ici sur l'édition revue et corrigée par Frederica Laguna et publiée en 1991 par l'*American Museum of Natural History* dont voici les références complètes : Georges Thornton Emmons, *The Tlingit Indians*, Edition revue par Frederica de Laguna, Seattle [Washington], University of Washington press, Anthropological papers of the American museum of Natural History Vol.70, 1991

En Janvier 1887, Georges de la Sablière envoie une série de photographies à George T. Emmons, qui l'en remercie vivement et lui donne par la même lettre des nouvelles du shaman In-to-nook, photographié par Georges de la Sablière quelques mois auparavant et que le lieutenant revoit fréquemment : « Le père In-to-nook était (...?) dans un pays voisin et n'est de retour que depuis quelques jours. Je le fis immédiatement demander, je lui donnais les portraits que je reçus de vous quelques jours auparavant. Joyeux, je vous assure que si vous aviez été là avec votre appareils (*sic.*) le bon homme se (...?) pour s'en faire faire un autre à votre loisir. »⁶⁸⁹.

In-to-nook aurait été selon la lettre du lieutenant Emmons, très enthousiaste en voyant le résultat de la séance de prise de vue improvisée un an plus tôt, alors qu'il redoutait à l'époque les pouvoirs magiques de l'appareil photographique. Georges de la sablière apprend par cette même lettre que le shaman a confié de précieuses informations au lieutenant américain concernant la signification de son costume et de son attirail, celui-ci précisant : « le vieux diable me faisais (*sic.*) une partie de ses contorsions et de ces grimaces tout en me les expliquant »⁶⁹⁰.

Deux ans plus tard, George Emmons écrit à Georges de la Sablière après le retour de son second voyage⁶⁹¹, inquiet pour la santé de Georges de Massol. Il rassure cependant le voyageur français qui n'a pu accomplir son objectif : il a plu en continu depuis leur départ et ils n'auraient de ce fait pu gravir le Mont Saint-Elie, il n'y a aucun regret à avoir. Cependant, si Georges de la Sablière le souhaite, un certain « Dalton »⁶⁹² est prêt à l'accompagner à la saison prochaine⁶⁹³ car il n'est, lui non plus, pas allé au bout de l'ascension.

Dans les deux lettres que George T. Emmons envoie à Georges de la Sablière en 1887 et 1889, le lieutenant évoque la pratique photographique de son ami français et précise qu'il souhaiterait le voir « at act »⁶⁹⁴. Le lieutenant Emmons profite de ces courriers pour remercier

⁶⁸⁹ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 27 Janvier 1887, envoyée depuis Juneau par le lieutenant George T. Emmons à Georges de la Sablière.

⁶⁹⁰ *Ibid.*

⁶⁹¹ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 29 Septembre 1889, envoyée depuis Sitka par le lieutenant George T. Emmons à Georges de la Sablière.

⁶⁹² Cette personne n'a pu encore être identifiée. Il est cependant mentionné dans d'autres lettres les noms « Dalton & Lyons ». Georges de la sablière a du les rencontrer durant son premier voyage mais il n'en fait pas de mention précise.

⁶⁹³ Le lieutenant Emmons pense ici au Printemps 1890, durant lequel Heywood Seton-Karr devait également revenir en Alaska.

⁶⁹⁴ « à l'acte », Traduction personnelle, Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 29 Septembre 1889, envoyée depuis Sitka par le lieutenant George T. Emmons à Georges de la Sablière.

Georges de la Sablière pour ses photographies, qu'il a conservées dans sa collection personnelle et qui auraient été offertes à l'*American Museum of Natural History* de New-York à sa mort. Quatre photographies prises par Georges de la Sablière ont en effet été utilisées dans l'édition du livre de George T. Emmons *The Tlingit Indians* publié en 1991 par la *University of Washington Press*⁶⁹⁵.

La photographie montrant les compagnons de Georges de la Sablière ainsi que les deux guides indiens poussant un canoë sur la rive de l'île Baranof (Fig 82) a été recadrée et utilisée dans le chapitre « Handling the Canoe »⁶⁹⁶, à la page 95 du livre, avec pour légende « Haida canoe on the beach near Sitka, Baranof island »⁶⁹⁷. Il est indiqué que le photographe est « de la Sablier ».

La photographie d'un pêcheur Tlingit ramenant les saumons sur la rive (Fig. 68) est utilisée dans le chapitre « Food and its preparation »⁶⁹⁸, à la page 146 du livre, avec pour légende « Processing fish, Tlingit man with salmon taken in the Taku River, 1889 »⁶⁹⁹. Il est également indiqué que le photographe est G. T. Emmons lui-même.

La photographie des deux mâts de la maison du chef Shakes de Fort Wrangel (Fig. 73) a été recadrée pour être utilisée dans le chapitre « Afterlife, Spirits, Souls, Reincarnation »⁷⁰⁰ à la page 287 du livre, avec la légende « Wooden mortuary poles with receptacles for the ashes of the dead, in front of Chief Shake's house, Wrangell, ca. 1890. The pole on the left represents the Bear, that on the right the wealth-bringing water monster, both crests of Wolf 18 »⁷⁰¹. Il est indiqué en légende que le photographe est inconnu.

Une photographie d'In-to-nook (Fig.130) est utilisée sans aucune mention de l'auteur à la page 384 du livre, avec pour légende : « Taku shaman dressed for practice, Gastineau Channel, near Juneau, 1888 »⁷⁰². He wears a necklace of rattling bone or ivory pendants, and protective armbands with bear claws ; he grasps rattles in his hands, and has sprinkled himself with bird's down. »⁷⁰³.

⁶⁹⁵ Georges Thornton Emmons, *op. cit.*

⁶⁹⁶ « Maniement du canoë », Traduction personnelle, George Thornton Emmons, *op.cit.*, p. 95

⁶⁹⁷ « Canoë Haida sur la plage près de Sitka, île Baranoff », Traduction personnelle, George Thornton Emmons, *op.cit.*, p. 95

⁶⁹⁸ « La nourriture et sa préparation », Traduction personnelle, George Thornton Emmons, *op.cit.*, p. 146

⁶⁹⁹ « Traitement du poisson, Homme Tlingit avec le saumon pêché dans la rivière Taku, 1889 », Traduction personnelle, Georges Thornton Emmons, *op. cit.*, p. 146

⁷⁰⁰ « Au-delà, Esprits, Âmes, Réincarnation », Traduction personnelle, Georges Thornton Emmons, *op. cit.*, p. 287

⁷⁰¹ « Mâts mortuaires en bois avec réceptacles pour les cendres des défunts en face de la maison du chef Shakes, Wrangell, ca. 1890. Le mât de gauche représente l'Ours, celui de droite le monstre de l'eau qui apporte la richesse, les deux étant des emblèmes du Loup 18 », Traduction personnelle, Georges Thornton Emmons, *op. cit.*, p. 287

⁷⁰² La datation indiquée est fautive puisque la même photographie a été déposée à la Société de Géographie en 1886.

⁷⁰³ « Shaman de Taku habillé pour la pratique, Canal de Gastineau, près de Juneau, 1888. Il porte un collier de pendentifs en os ou en ivoire produisant un cliquetis, et des brassards protecteurs à griffes d'ours ; il tient des hochets dans ses mains, et a parsemé son corps de duvet d'oiseau », Traduction personnelle, Georges Thornton Emmons, *op. cit.*, p. 384

Les quatre photographies prises par Georges de la Sablière et utilisées dans cet ouvrage présentent une mauvaise attribution ou une absence d'attribution. La première photographie est la seule à avoir été presque correctement attribuée à un certain « de la Sablier », confirmant ainsi qu'il s'agit bien des photographies du voyageur breton. La seconde photographie a été mal attribuée à George Thornton Emmons, alors qu'il est indiqué que le photographe est inconnu pour les deux dernières photographies. Les trois premières photographies sont conservées selon leur légende dans les collections photographiques de l'*American Museum of Natural History*. Le lieu de conservation n'est pas précisé pour la dernière photographie mais le livre ayant été réalisé d'après les documents du lieutenant Emmons conservés au musée, on suppose que cette dernière fait également partie du fonds. Ces indications nous permettent d'affirmer que les photographies prises et envoyées par Georges de la Sablière en 1887 et 1889⁷⁰⁴ au lieutenant George T. Emmons sont désormais conservées dans les collections de l'*American Museum of Natural History*.

D- Les autres personnalités du monde scientifique

James Christie

En 1886, à son retour de voyage, Georges de la Sablière correspond avec un dénommé James Christie. On dispose de peu d'informations sur ce correspondant, établi en Angleterre et issu de bonne famille, mais l'on suppose qu'il peut être le petit-fils de James Christie, fondateur en 1766 de la maison de vente du même nom, *Christie's*. Les lettres reçues par Georges de la Sablière laissent deviner un homme issu d'un milieu très cultivé montrant un vif intérêt pour les arts et notamment pour la photographie. Georges de la Sablière envoie à James Christie ses photographies en 1886 ainsi que plusieurs lettres qui ne présentent finalement que peu d'intérêt pour notre sujet : l'envoi ne semble être qu'un présent de courtoisie et leur correspondance semble cesser dès 1887.

Correspondant X

En Avril 1887, un correspondant dont le nom n'est pas précisé, écrit à Georges de la

⁷⁰⁴ Si l'on ne peut affirmer sans avoir étudié de plus près les collections de l'*American Museum of Natural History* que la totalité des photographies envoyées par Georges de la Sablière sont aujourd'hui présentes dans ce fonds, on peut être certains qu'une partie de ces envois y est aujourd'hui conservée.

Sablière depuis Berlin⁷⁰⁵ qu'il a bien reçu son envoi de photographies et qu'il en est plus que satisfait : « Selon mon avis, ces photographies ne sont pas seulement très belles par elles-mêmes, mais elles sont aussi beaucoup supérieures aux vues faites par les photographes professionnels que vous connaissez sans doute... »⁷⁰⁶. Si le talent de Georges de la Sablière est reconnu par son interlocuteur, ce dernier a également cerné les intérêts du voyageur : « pays éloignés et intéressants (...) je suis sûr que toutes les contrées que vous irez étudier doivent avoir du moins ces deux qualités ». Visiblement impressionné par la qualité des clichés envoyés par Georges de la Sablière, il ajoute : « Ce qui a été admiré le plus par les monsieurs auxquels j'ai montré ces photographies, c'est l'œil sûr et le goût exquis que vous avez déployé en choisissant le point de vue pour y faire vos peintures »⁷⁰⁷. Si il nous est impossible de déterminer l'auteur de cette lettre, il est intéressant de la mentionner en ce qu'elle nous apporte un retour supplémentaire sur les clichés de Georges de la Sablière qui ont été, malgré les apparences, largement diffusées.

James Duval Phelan (1861-1930)

Comme nous l'avions évoqué précédemment⁷⁰⁸, Georges de la Sablière, tout comme son camarade Xavier de Monteil, rencontre en 1889 à San Francisco le futur maire de la ville, à l'époque fils de banquier venant juste de reprendre l'affaire familiale, et avant tout grand collectionneur de photographies. James D. Phelan était en effet celui qui avait vendu ou donné à Xavier de Monteil une série de cyanotypes sur la ville de San Francisco et sa région (Fig.43), que ce dernier avait collé dans l'Album 1 conservé à l'iconothèque du Musée du Quai Branly. A son retour de voyage, Georges de la Sablière envoie à James D. Phelan une série de photographies qu'il vient de faire tirer par M. Flamant. Le 15 octobre 1890, Phelan remercie De la Sablière par lettre et le complimente sur ses clichés : « merci de votre aimable attention, je l'apprécie beaucoup et j'admire ces vues qui sont de véritables chefs d'œuvre d'art et de bon goût »⁷⁰⁹. Il ajoute qu'il prévoit d'ajouter les photographies qu'il vient de recevoir à sa collection : « Elles feront un très bel effet dans mon album mais je ne sais comment les classer. Elles sont toutes numérotées il est vrai, mais il n'y a aucun nom »⁷¹⁰. James D. Phelan fait ici allusion aux numéros ajoutés par le photographe ou par M. Flamant en bas des plaques

⁷⁰⁵ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 8 Avril 1887, envoyée depuis Berlin par ... ? à Georges de la Sablière

⁷⁰⁶ *Ibid.*

⁷⁰⁷ *Ibid.*

⁷⁰⁸ Lire la partie III.1.A.b

⁷⁰⁹ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 15 Octobre 1890, envoyée de San Francisco par James D. Phelan à Georges de la Sablière, accompagnée de la liste de photographies envoyée par Georges de la Sablière.

⁷¹⁰ *Ibid.*

photographiques de manière à pouvoir mieux les identifier. N'ayant pas les légendes correspondant à chaque numéro, il joint à sa lettre la liste des photographies numérotées qu'il a reçues de manière à ce que Georges de la Sablière puisse la compléter.

Cet échange nous permet aussi de savoir que les clichés envoyés par le photographe breton seront conservés au même titre que les clichés déjà présents dans la collection du jeune banquier. James D. Phelan fait en effet référence aux albums dans lesquels il a conservé tous les clichés qu'il a pris ou qu'il a achetés et ce jusqu'à sa mort. 102 de ces albums sont aujourd'hui en majeure partie conservés à la *Bancroft Library* de l'Université Berkeley, Californie : les 82 premiers albums que l'on date avant 1902 sont conservés avec les papiers de James D. Phelan⁷¹¹ alors que les 20 suivants réalisés entre 1902 et 1929 ont été isolés de la collection⁷¹². Il semble donc que les tirages photographiques envoyées par Georges de la Sablière en 1890 soient aujourd'hui conservés avec les papiers de James Duval Phelan à la Bancroft Library.

Edmond Cotteau (1833-1896)

Georges de la Sablière correspond en 1890 avec Edmond Cotteau, voyageur déjà expérimenté. Ce dernier commence en effet à parcourir les continents en 1876 alors qu'il est employé comme journaliste pour *Le Temps*. Il effectue la même année son premier voyage en Amérique du Nord durant lequel il couvre notamment l'Exposition Universelle de Philadelphie. En 1877, il part en Amérique du Sud, et ce voyage lui vaut d'être employé par la revue *Le Tour du Monde*. Suivront alors des voyages en Inde, à Ceylan, en Indochine, Indonésie, Australie...⁷¹³ Membre de la société de Géographie depuis 1875, Edmond Cotteau rencontre par ce biais Georges de la Sablière, admis en 1886.

En 1890, Edmond Cotteau écrit deux lettres à Georges de la Sablière, lui demandant dans la première lettre des renseignements pour un voyage au Canada et en Alaska qu'il va effectuer durant l'été 1890⁷¹⁴ alors qu'il le tient au courant du déroulé de ce même voyage

⁷¹¹ James D. Phelan Papers, BANC MSS C-B 800, The Bancroft Library, University of California, Berkeley, Inventaire consultable en ligne sur le site de l'*Online Archive of California*, James D. Phelan Papers, <http://www.oac.cdlib.org/findaid/ark:/13030/hb2v19n9q3/?query=phelan>

⁷¹² James D. Phelan Photograph Albums, 1902-1929, BANC PIC 1932.001--ALB, The Bancroft Library, University of California, Berkeley, Fonds en partie consultable en ligne sur le site de l'*Online Archive of California*, <http://www.oac.cdlib.org/findaid/ark:/13030/tf587008t8/>

⁷¹³ « Cotteau, Edmond, 1833-1896 », Photographes de l'océan Indien (1840-1944), consulté le 2 Juillet 2013, <http://photographesenoutremerocéanindien.blogspot.fr/2009/12/cotteau-edmond-1833-1896.html>

⁷¹⁴ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 7 Juillet 1890, envoyée par Edmond Cotteau à Georges de la Sablière

dans la seconde lettre⁷¹⁵. Edmond Cotteau quitte en effet le sol français le 12 juillet 1890 avec pour but l'Alaska du Sud-Est, comme Georges de la Sablière l'année précédente. Son voyage sera l'un des seuls voyages en Alaska à avoir été relatés dans la revue *Le Tour du Monde*⁷¹⁶, et ce en deux livraisons, publiées en 1891 et intitulées « Le Transcanadien et l'Alaska »⁷¹⁷. Il expose, à la page 2 de l'article, le but de son voyage : « Mon but, en entreprenant ce nouveau voyage d'Amérique, était de parcourir dans toute son étendue la nouvelle ligne transcontinentale du Canada, de faire une rapide excursion sur les côtes de l'Alaska, de visiter ensuite les États de l'ouest, le parc du Yellowstone, et d'effectuer mon retour par le *Northern Pacific* »⁷¹⁸.

Le trajet d'Edmond Cotteau est donc le même que celui emprunté par Georges de la Sablière en 1889, la seule différence étant que Cotteau va emprunter à l'aller comme au retour le Transcanadien et non passer par le Sud des Etats-Unis. Edmond Cotteau visitera notamment Sitka où il rencontre Edward de Groff qui vend des photographies et des « curiosités indiennes » et chez qui il a fait quelques acquisitions⁷¹⁹. Il rencontre également le lieutenant George T. Emmons auprès de qui il a été introduit par Georges de la Sablière : « A mon retour en ville, j'allai voir le lieutenant Emmons, de la marine américaine pour lequel mon collègue de la Société de Géographie, M. Georges de la Sablière, qui était venu à Sitka l'année précédente, avait bien voulu me remettre une lettre d'introduction »⁷²⁰. Si Georges de la Sablière ne semble pas avoir envoyé ses photographies à Edmond Cotteau, il l'a beaucoup aidé dans le choix de son itinéraire et lui a permis de rencontrer des personnalités scientifiques locales importantes avec qui il s'était lui-même lié d'amitié. Edmond Cotteau ne publiera sur ce voyage en Alaska que les deux articles dans la revue *Le Tour du Monde* et ne déposera aucune photographie relative à ce voyage à la Société de Géographie, comme il avait pu le faire par le passé, notamment pour ses voyages en Asie à Angkor ou Ceylan⁷²¹.

⁷¹⁵ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 22 Juillet 1890, envoyée depuis Victoria par Edmond Cotteau à Georges de la Sablière

⁷¹⁶ Comme évoqué dans la partie I.2.C, la revue *Le Tour du Monde* ne publiera que trois récits concernant l'Alaska dont deux ont été écrits par Edmond Cotteau.

⁷¹⁷ Edmond Cotteau, « Le Transcanadien et l'Alaska », *Le Tour du Monde*, Paris, Hachette, 1891, Deuxième semestre, pp. 1-16 et Edmond Cotteau, « Le Transcanadien et l'Alaska, suite », *Le Tour du Monde*, Paris, Hachette, 1891, Deuxième semestre, pp. 17-32, accessibles en ligne sur la plateforme Gallica de la Bibliothèque Nationale de France : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k34427p.image>

⁷¹⁸ Edmond Cotteau, « Le Transcanadien et l'Alaska », *Le Tour du Monde*, Paris, Hachette, 1891, Deuxième semestre, p.2

⁷¹⁹ Gouesnac'h, Archives familiales de Christian de la Sablière, Lettre datée du 22 Juillet 1890, envoyée depuis Victoria par Edmond Cotteau à Georges de la Sablière

⁷²⁰ Edmond Cotteau, « Le Transcanadien et l'Alaska, suite », *Le Tour du Monde*, Paris, Hachette, 1891, Deuxième semestre p. 30

⁷²¹ On peut également noter que les gravures illustrant ses deux articles publiés dans *Le Tour du Monde* n'ont pas été réalisées d'après ses propres photographies. Ne mentionnant à aucun moment une pratique photographique lors de ce voyage en Alaska, il semblerait qu'Edmond Cotteau n'ait pas emmené son appareil photographique lors de son périple de 1890.

Si la diffusion des photographies de Georges de la Sablière n'est pas évidente lors d'une première étude du fonds, dépouillé de toute documentation, ces clichés ont en réalité été largement diffusés au sein de la communauté scientifique de l'époque comme au sein de sa famille, de ses amis et des connaissances qui l'ont accueilli durant ce voyage, nous permettant de révéler de nouvelles pistes de recherche pour la documentation du fonds « Amérique 1889 ».

CONCLUSION

Nous avons étudié par le biais de ce travail le fonds photographique « Amérique 1889 » conservé par l'iconothèque du Musée du Quai Branly, fonds qui n'avait jamais été documenté. La retranscription des carnets de notes et de la correspondance de Georges de la Sablière et de Xavier de Monteil, ainsi que la découverte de documents d'archives dans les collections familiales de Christian de la Sablière ont permis de réinsérer les clichés dans un contexte, qui est celui d'un voyage entrepris par six aristocrates érudits en Alaska, à peine vingt ans après l'achat de l'ancien territoire russe par les Etats-Unis.

Cette étude a également permis de réattribuer des photographies, de les dater, et de mettre en relation plusieurs fonds privés et publics, français comme américains, qui étaient jusqu'ici indépendants. On peut désormais associer au fonds du Musée du Quai Branly celui de la Société de Géographie et le fonds familial de Christian de la Sablière de Gouesnac'h mais aussi le fonds photographique George T. Emmons à l'*American Museum of Natural History* ou le fonds de James D. Phelan à la *Bancroft Library* de l'Université de Berkeley. Si l'on sait que des photographies de Georges de la Sablière sont présentes dans les archives de Gouesnac'h et au musée de New-York, il semble plus que probable que les photographies envoyées par Georges de la Sablière à James D. Phelan soient aujourd'hui conservées avec le reste de ses albums photographiques. On peut également espérer retrouver les clichés envoyés par Georges de la Sablière à Heywood Seton-Karr, Edward de Groff, William Libbey ou encore au planteur M. Mann chez qui ils avaient séjourné en Floride.

Nous avons également essayé de rapprocher au cours de nos recherches, le travail photographique de Georges de la Sablière avec le travail de photographes professionnels ou

amateurs de son époque et de diverses nationalités. C'est ainsi que Georges de la Sablière a côtoyé Edward de Groff et William Libbey mais aussi George T. Emmons, photographe et avant tout collectionneur. Xavier de Monteil mettra quant à lui en relation les photographies de Georges de la Sablière et de Frank J. Haynes, Carleton Watkins, William H. Partridge à travers la création de ses albums photographiques.

Le travail de Georges de la Sablière a finalement connu un intérêt et une diffusion dans le monde scientifique surprenants si l'on considère le peu de crédit qui semble être aujourd'hui accordé au photographe. Les photographies de Georges de la Sablière auraient cependant pu connaître une plus grande renommée. Il avait la passion de la photographie, un goût prononcé pour l'aventure et de nombreuses relations dans la communauté scientifique.

A son retour de voyage en 1889, Georges de la Sablière est déçu de ne pas être parvenu à accomplir ses objectifs, à savoir gravir le Mont Saint-Elie mais il remet l'ascension à plus tard, certain qu'il reviendra dès que possible en Alaska. Il informe le président de la Société de Géographie de Paris : « Ce n'est, j'espère que partie remise et pour mon compte j'ai plus que jamais l'intention, si les événements le permettent, de reprendre l'année prochaine la route du nord »⁷²². Au printemps 1890, Heywood W. Seton-Karr, Edward de Groff et George T. Emmons lui proposent de revenir à Sitka. Leurs lettres restent alors sans réponse de la part du photographe breton. En 1892, la mort du père de Georges de la Sablière confère à ce dernier le rôle de chef de famille, qu'il va assumer en se consacrant aux siens. La même année, il est élu maire de Gouesnac'h et ses obligations familiales et professionnelles l'empêchent de repartir pour les régions polaires qu'il aime tant. Six ans plus tard, il meurt d'une fièvre typhoïde à l'âge de 35 ans.

Si la mort prématurée de Georges de la Sablière explique en partie la faible notoriété du fonds photographique, on a pu démontrer par cette étude qu'il avait eu une valeur scientifique très importante, notamment pour la documentation des populations de l'archipel Alexandre, les populations Tlingit. Comme on l'a vu précédemment, les photographies qu'il a réalisées ont été utilisées par George T. Emmons⁷²³ dans son ouvrage *The Tlingit Indians*⁷²⁴. Première étude ethnographique complète publiée sur le groupe Tlingit, le livre de George T. Emmons

⁷²² Voir Ann. 17

⁷²³ Voir partie III.2.C

⁷²⁴ Georges Thornton Emmons, *The Tlingit Indians*, Edition revue par Frederica de Laguna, Seattle [Washington], University of Washington press, Anthropological papers of the American museum of Natural History Vol.70, 1991

est aujourd'hui encore une référence en la matière en raison de sa précision, uniquement possible grâce à la relation privilégiée qu'entretenait George Thornton Emmons avec les autochtones.

Le travail de documentation de George Thornton Emmons, enrichi par les photographies envoyées par Georges de la Sablière sera le point de départ de plusieurs missions scientifiques sur la côte Nord Ouest, dont la plus importante est la *Jesup North Pacific Expedition* en 1897. Dirigée par le conservateur et anthropologue de l'American Museum of Natural History Franz Boas⁷²⁵, l'expédition avait pour but de collecter des données historiques, sociologiques et anthropologiques permettant d'établir des liens entre les populations autochtones de la côte Nord-Ouest et en particulier des côtes de l'Alaska et les populations des côtes Est de la Sibérie, démontrant ainsi que ces cultures sont issues d'un même groupe, celui du *North Pacific Rim*. Cette question de l'origine du peuplement de l'Amérique était considérée par le New-York Times, en Mars 1897 comme « The biggest of the unsolved anthropological and ethnical problems »⁷²⁶ et le reste encore aujourd'hui. L'équipe en charge de l'expédition était composée d'ethnologues, d'anthropologues, d'archéologues, de linguistes, de photographes etc. qui testèrent leurs méthodes de recherche dans un premier temps sur les populations de la côte Nord-Ouest avant de les appliquer pour les populations du détroit de Béring. Les résultats de l'expédition furent colossaux : les enquêteurs au service de l'American Museum of Natural History récoltèrent près de 16 750 objets provenant de la côte Nord-Ouest, ce qui représente la moitié de la collection du musée concernant cette région. Les données scientifiques collectées furent quant à elles publiées dans *Memoirs of the American Museum of Natural History, Jesup North Pacific Expedition*.

L'implication des musées américains dans la documentation des populations de la côte Nord-Ouest et en particulier des populations Tlingit fut très importante dès l'achat de l'Alaska par les Etats-Unis : la *Smithsonian Institution* de Washington et l'*American Museum of Natural History* sont les institutions qui ont conduit le plus de programmes de recherche ethnographique. Si les photographies prises par Georges de la Sablière en 1886 et 1889 ne semblent pas résulter d'une volonté de recherche anthropologique affirmée, elles présentent un véritable intérêt historique et ethnographique qui peuvent permettre de mettre en relation

⁷²⁵ Franz Boas (1858-1942) était un anthropologue de nationalité américaine.

⁷²⁶ « Le plus grand problème anthropologique et ethnologique non résolu », Traduction personnelle, Stanley A. Freed, Ruth S. Freed, and Laila Williamson, « The American Museum's Jesup North Pacific Expedition », dans *Crossroads of Continents, op.cit.*, p.p 97-103

le travail de Georges de la Sablière avec des travaux issu de grands projets (photographies de la *Jesup North Pacific Expedition*) et de grands esprits (George T. Emmons).

Des recherches dans les fonds photographiques des deux grandes institutions (Smithsonian Institution et American Museum of Natural History) et notamment dans les archives de George T. Emmons pourraient nous en dire plus sur l'utilisation des photographies de Georges de la Sablière après leur réception par le lieutenant et sur une possible diffusion de celles-ci.

« Lorsque en vue d'un long voyage on a réussi à grouper 6 jeunes gens, en parfaite conformité de goûts, d'aspirations, ayant même désir de connaissances à acquérir et d'aventures à tenter, songer ensuite, on s'est mis d'accord les grandes lignes d'un programme commun, il reste encore une tâche difficile qui consiste à régler le détail de l'exécution. »⁷²⁷

⁷²⁷ Cette phrase a été écrite par Xavier de Monteil à la fin de son carnet de notes. Elle est la première d'un paragraphe qu'il a intitulé « Début ? », souhaitant vraisemblablement commencer la retranscription de ses notes par cette phrase.
Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly, Xavier de Monteil, *op. cit.*, p. 163

INDEX DES PERSONNALITES ET DES LIEUX

A

Admiralty, île de (Alaska, U.S.), 78, 105
AIMARD, Gustave (1818-1883) *Ecrivain*, 19, 29, 115, 7, 10
Alexandre, Archipel (Alaska, U.S.), 23, 70, 71, 73, 79, 81, 100, 128, 151
Angels, Mine (Californie, U.S.), 67
ARAGO, François (1786-1836) *Scientifique et Homme politique*, 43
ARCHER, Frederick Scott (1813-1857) *Photographe*, 35
ARTEAGA, Ignacio (1731-1783), *Officier de Marine*, 23

B

BAIRD, Spencer Fullerton (1823-1887), *Zoologue et anthropologue*, 24
Baranof, Île (Alaska, U.S.), 32, 71, 80, 144
BARANOV, Alexandre (1746-1819) *Commerçant et directeur de la Compagnie Russe d'Amérique*, 23, 80, 99
Behm, Canal de (Alaska, U.S.), 71, 72, 9
BERING, Vitus (1681-1741) *Navigateur et Explorateur*, 16, 23, 24, 71, 98, 111, 152
Billings (Montana, U.S.), 23, 114, 125
BLANQUART EVRARD, Louis (1802-1872) *Chimiste et Photographe*, 36
BOAS, Franz (1858-1942) *Anthropologue*, 152
BOILLLOT, Léon (1853-1923), 25
BROCA, Paul (1824-1880) *Médecin et Anthropologue*, 15

C

CANARY, Martha (*Calamity Jane*) (1850-1903) *Personnalité de la conquête de l'Ouest*, 20
CHARTON, Edouard (1807-1890) *Journaliste et Ecrivain*, 17
Chicago (Illinois, U.S.), 28, 32, 45, 115
Chicagof, Île (Alaska, U.S.), 71
CHIRIKOV, Alexei (1703-1748), *Navigateur et explorateur*, 23
CHRISTIE, James (? - ?), 5, 145
CODY, William Frederick (*Buffalo Bill*) (1846-1917) *Personnalité de la conquête de l'Ouest*, 20
COOK, James (1728-1779) *Navigateur et Explorateur*, 16, 23, 32, 71, 79
COOPER, James Fenimore (1789-1851) *Ecrivain*, 18, 19, 29, 115, 10
COTTEAU, Edmond (1833-1896) *Journaliste et Photographe*, 5, 25, 147, 148, 3, 6, 10
Crazy Horse (1839-1877) *Chef amérindien*, 125
CUSTER, George Armstrong (1839-1876) *Général américain*, 20, 124

E

Edgecombe, Mont (Île Kruzof, Alaska, U.S.), 32, 33, 72, 73, 80
El Paso (Texas, U.S.), 59
ELLIOTT, Henry Wood (1846-1930) *Peintre*, 16
EMMONS, George Thornton (1852-1945) *Photographe, Lieutenant et Collectionneur*, 5, 81, 82, 89, 90, 92, 107, 108, 109, 110, 128, 129, 141, 142, 143, 144, 145, 148, 150, 151, 152, 153, 2, 3, 7, 9

F

FLAGLER, Henry Morrison (1830-1913) *Homme d'affaires*, 56, 9
Fort Wrangel (Alaska, U.S.), 31, 70, 71, 79, 81, 103, 105, 106, 108, 127, 139, 144
FRANKLIN, John (1786-1847) *Explorateur*, 78, 136

G

Glaciers (Baie des), (Alaska, U.S.), 70, 74, 76, 84, 95
GROFF (de), Edward (1860-1910) *Photographe*, 5, 135, 139, 140, 141, 148, 150, 151, 3, 4

H

HAMY, Ernest Théodore (1842-1908) *Anthropologue et Ethnologue*, 15
HARRIS, Richard Tighe (1883-1907) *Mineur et Chercheur d'or*, 31, 93
HAYNES, Franck J. (1853-1921) *Photographe*, 123, 124, 125, 151, 11
HEALY, Madge (?- ?) *Amie de la famille La Sablière*, 30, 50, 51, 118
HEZETA (de), Bruno (1744-1807), *Explorateur*, 23
Homosassa (Floride, U.S.), 52
HYATT, John Wesley (1837-1920) *Chimiste*, 36

I

In-to-nook, (?- ?) *Shaman*, 32, 85, 86, 87, 88, 89, 91, 92, 98, 111, 126, 129, 143, 144

J

Jacksonville (Floride, U.S.), 51, 52, 56
Juneau (Alaska, U.S.), 6, 25, 26, 31, 33, 70, 74, 76, 79, 81, 84, 87, 89, 90, 92, 93, 94, 95, 100, 110, 123, 126, 139, 143, 144, 2, 10
JUNEAU, Joe (1836-1899) *Mineur et Chercheur d'or*, 31, 93

K

KERRET (de), Jean René Maurice, (1833-1888) *Dessinateur*, 8, 9, 47, 7
Killisnoo (Alaska, U.S.), 71, 105, 106, 139
Kruzof, Île (Alaska, U.S.), 32, 70, 72, 73, 83, 111

L

La Nouvelle Orléans (Louisiane, U.S.), 8, 51, 57, 64
LAPEROUSE (de), Jean-François (1741-1788), *Officier de Marine*, 23, 33
LIBBEY, William (jr) (1855-1927) *Professeur de Géographie*, 5, 30, 31, 32, 84, 135, 136, 137, 138, 139, 141, 142, 150, 151, 2, 11
Livingston (Montana, U.S.), 114, 123
Los Angeles (Californie, U.S.), 59, 65

M

MADDOX, Richard Leach (1816-1902) *Physicien et Photographe*, 35
Mammoth Hot Springs (Yellowstone National Park, U.S.), 114, 123
MANN, ? (?- ?) *Planteur*, 55, 118, 150
MAREY, Etienne-Jules (1830-1904) *Médecin, Physiologiste et Photographe*, 43
MAUNOIR, Charles (1830-1901) *Secrétaire général de la Société de Géographie de Paris*, 11, 21, 24, 134, 5
Minneapolis (Minnesota, U.S.), 115
Montréal (Québec, Canada), 34, 114, 115, 116, 126
Muir, Glacier (Alaska, U.S.), 31, 74, 77, 122, 123
Murphy, Mine (Californie, U.S.), 67
MUYBRIDGE, Eadward (1830-1904) *Photographe*, 24, 43, 9

N

Nanaimo (Colombie Britannique, Canada), 114
New Eddystone Rock, (Alaska, U.S.), 72, 73
New-York (New-York, U.S.), 28, 29, 30, 39, 136, 137, 142, 7, 8

O

OACKLEY, Annie (*Little Sure Shot*) (1860-1926) *Personnalité de la conquête de l'Ouest*, 20
Ocklawaha, Fleuve (Floride, U.S.), 55

P

Palatka (Floride, U.S.), 47, 55, 3
PARTRIDGE, William H. (1860-1939) *Photographe*, 120, 123, 151
PHELAN, James Duval (1861-1930) *Banquier et Collectionneur*, 5, 121, 122, 146, 147, 150, 3, 11
Portland (Orégon, U.S.), 29, 30, 53, 58, 67, 68, 123, 4
PRATT, Frederic (1865-1945) Gérant du *Pratt Institute de New-York*, 51
Pribilof, Îles (Alaska, U.S.), 98, 111
PUYTISON (du), Xavier-Martin (?- ?) *Oncle de Xavier de Monteil, Donateur*, 2, 127, 129

Q

Québec (Québec, Canada), 13, 34, 116, 126

R

Rain-in-the-face (1825-1890) *Chef amérindien*, 94
RIVIERE (Chérel de la), Raoul (?- ?) *Cousin de Georges de la Sablière*, 9, 28, 29, 30, 32, 33, 47
Running Deer, (?- ?) *Chef amérindien*, 124, 125

S

Saint-Augustine (Floride, U.S.), 56
Saint-Elie, Mont (Alaska, U.S.), 30, 31, 32, 33, 34, 71, 73, 74, 112, 113, 134, 135, 137, 140, 141, 143, 151, 6
Saint-Paul (Minnesota, U.S.), 34, 98, 124, 135, 4
San Francisco (Californie, U.S.), 14, 24, 29, 41, 48, 58, 59, 64, 65, 67, 121, 122, 141, 146, 3, 4, 11
SCHWATKA, Frederick (1849-1892) *Militaire et Explorateur*, 5, 30, 31, 32, 118, 135, 136, 137, 141, 142, 11
Seattle (Washington, U.S.), 19, 29, 66, 82, 105, 114, 123, 142, 7, 8
SETON-KARR, Heywood Walter (1859-1938) *Militaire et Chasseur*, 5, 16, 30, 32, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 143, 150, 151, 2, 3
Séville (Floride, U.S.), 55, 56, 118
SHAKES VI (chef entre 1878-1916), *Chef amérindien*, 105, 106, 144
Shasta, Mont (Californie, U.S.), 66
Silver Springs (Floride, U.S.), 52, 53, 54
Sitka (Alaska, U.S.), 6, 23, 26, 32, 70, 71, 72, 74, 79, 80, 81, 83, 86, 100, 110, 111, 112, 116, 123, 132, 134, 135, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 148, 151, 3, 4, 10
Sitting Bull (1831 ?-1890) *Chef amérindien*, 2, 20, 69, 124, 125
SWINEFORD, Alfred Peter (1836-1909) *Gouverneur d'Alaska*, 79, 81, 82, 83, 87, 94, 95

T

Tacoma (Etat de Washington, U.S.), 66, 68, 69, 114, 127
Taku, Baie (Alaska, U.S.), 85

V

VANCOUVER, George (1757-1798) *Navigateur et Explorateur*, 16, 23
VANDERBILT, John M. (1848-1890) *Capitaine*, 5, 139, 140, 3, 11
Victoria (Colombie Britannique, Canada), 20, 29, 30, 48, 66, 69, 70, 114, 136, 148, 3, 4

W

Washington D.C. (U.S.), 19, 23, 28, 51, 52, 66, 68, 70, 82, 105, 110, 123, 140, 142, 144, 152, 7, 8
WATKINS, Carleton (1829-1916) *Photographe*, 68, 151

Y

Yellowstone, Parc National (Wyoming, U.S.), 33, 114, 116, 123, 125, 148
Yuma (Arizona, U.S.), 58, 59, 60, 61, 62, 64, 65, 83, 120

BIBLIOGRAPHIE

J'ai tenu à séparer dans cette bibliographie les sources (documents d'archives, écrits non-publiés et correspondance) et les publications (monographies, catalogues d'exposition et périodiques). Les documents d'archives sont classés selon leur lieu de conservation puis leur date. Pour les publications, j'ai tenu à séparer les publications contemporaines de mon sujet d'étude, à savoir datant de la seconde moitié du XIX^e siècle des publications récentes. Les articles de périodiques, dont un grand nombre ne sont pas signés sont classés par périodique et par date, dans un souci de clarté. Les monographies récentes et articles de périodiques sont ordonnés selon le rang alphabétique du nom de famille de l'auteur, les catalogues d'exposition ordonnés par lieu de l'exposition, et les articles. J'ai tenu à classer, dans une partie « Ressources Web », les articles de l'Encyclopédie *Britannica Online* que j'ai consulté ainsi que les sites internet dont je me suis servie.

Sources

Documents d'archives

Angoulême, Archives Municipales

-Acte de naissance de M. Xavier de Monteil, Registres d'état civil des Archives municipales d'Angoulême, 1861

Gouesnac'h, Archives familiales de M. Christian de la Sablière

Les documents suivants ont été reproduits dans les annexes

- Diplôme de membre délivré à Georges de la Sablière par la Société de Géographie de Paris le 19 Mars 1886

- Diplôme de membre délivré à Georges de la Sablière par la Société Française de Saint-Paul, Minnesota, daté du 30 Août 1889, N° de membre 35

-Carte d'inscription à la Faculté de droit de Paris aux cours de 3^{ème} année pour l'année scolaire 1884-1885 attribuée à M. Blanchet de la Sablière, n°315

- Accusé de réception du dépôt de photographies de Georges de la Sablière, délivré par la Société de Géographie de Paris le 16 Mai 1890

Paris, Archives Nationales, Bibliothèque Nationale de France, Société de Géographie

-Listes imprimées des membres de la Société de géographie avec mises à jour manuscrites : au 31 décembre 1876, au 31 décembre 1881 (2 exemplaires), au 31 décembre 1882 (2 exemplaires), avec mise à jour en 1883, au 1er mai 1885 (2 exemplaires), avec mise à jour en 1886, 1887 et 1889, au 1er mai 1889 (2 exemplaires), avec mise à jour en 1892, au 1er avril 1893 (2 exemplaires), avec mise à jour en 1894 (au total 17 fascicules), SG COLIS 88 (4366)

Paris, Archives du Musée de l'Homme au sein des Archives du Musée du Quai Branly

-Marie-France Fauvet Berthelot, Document attestant du dépôt d'albums, de carnets de dessins et de notes de Xavier de Monteil, 1984

Ecrits non publiés

Gouesnac'h, Archives familiales de M. Christian de la sablière

- Georges de la Sablière, Trois carnets de notes accompagnés de feuilles de notes indépendantes sur ses voyages de 1886 et 1889.

Paris, Iconothèque du Musée du Quai Branly

- PA000186, Xavier de Monteil, *Copie des notes prises pendant mon voyage en Amérique*, 1889

Correspondance

Gouesnac'h, Archives familiales de M. Christian de la sablière

Lettres reçues par Georges de la Sablière entre 1886 et 1890

-Lettre datée du 9 Février 1886, envoyée par Heywood Walter Seton-Karr à Georges de la Sablière

-Lettre datée du 18 Novembre 1886, envoyée par Heywood Walter Seton-Karr à Georges de la Sablière

-Lettre datée du 27 Janvier 1887, envoyée depuis Juneau par le lieutenant George T. Emmons à Georges de la Sablière.

-Lettre datée de Janvier 1887, envoyée par George T. Emmons à Georges de la Sablière depuis Juneau.

-Lettre datée de l'année 1887, envoyée depuis l'Université de Princeton par William Libbey à Georges de la Sablière

-Lettre datée du 11 Mars 1887, envoyée par Heywood Walter Seton-Karr à Georges de la Sablière

-Lettre datée du 22 Mars 1889 envoyée par Heywood Walter Seton-Karr à Georges de la Sablière

-Lettre datée du 8 Avril 1887, envoyée depuis Berlin par ... ? à Georges de la Sablière

-Lettre datée du 1^{er} Août 1889, envoyée par Vanderbilt et de Groff et adressée à Georges de la Sablière, depuis Sitka

-Lettre datée du 29 Septembre 1889, envoyée depuis Sitka par le lieutenant George T. Emmons à Georges de la Sablière.

-Lettre datée du 27 Décembre 1889, envoyée par Vanderbilt et de Groff et adressée à Georges de la sablière, depuis Sitka.

-Lettre datée du 27 Février 1890, envoyée par Heywood Walter Seton-Karr à Georges de la Sablière.

-Lettre datée du 8 Mars 1890, envoyée par Heywood Walter Seon-Karr à Georges de la Sablière.

-Lettre datée du 25 Mars 1890, envoyée par *l'Alaska Historical Society* à Georges de la Sablière, depuis Sitka, Alaska.

-Lettre datée du 7 Juillet 1890, envoyée par Edmond Cotteau à Georges de la Sablière

-Lettre datée du 22 Juillet 1890, envoyée depuis Victoria par Edmond Cotteau à Georges de la Sablière

-Lettre datée du 15 Août 1890, envoyée par *l'Alaska Historical Society* à Georges de la Sablière, depuis Sitka, Alaska.

-Lettre datée du 15 Octobre 1890, envoyée de San Francisco par James D. Phelan à Georges de la Sablière, accompagnée de la liste de photographies envoyée par Georges de la Sablière.

- Lettre datée du 18 Novembre 1890 envoyée par Heywood Walter Seton-Karr à Georges de la Sablière.

Lettres envoyées par Georges de la Sablière entre 1886 et 1889 (comprend également les brouillons de lettres)

-Lettre datée du 21 Août 1886 envoyée par Georges de la Sablière à Vette

-Lettre datée du voyage Aller 1889, envoyée par Georges de la Sablière à sa mère, écrite sur le Paquebot Poste *La Gascogne*, Aller 1889

-Lettre datée du 21 Avril 1889, envoyée par Georges de la Sablière à sa tante, depuis Palatka, Floride

-Lettre datée du 24 Avril 1889, envoyée par Georges de la Sablière à sa mère

- Lettre non-datée envoyée par Georges de la Sablière à X, envoyée depuis la Floride
- Lettre datée du 6 Mai 1889 envoyée par Georges de la Sablière à sa mère, depuis San Francisco
- Lettre non datée, envoyée par Georges de la Sablière à X, depuis San Francisco
- Lettre de Georges de la Sablière à (?) datée du 22 mai 1889, de Portland (Orégon)
- Lettre datée du 22 Mai 1889, envoyée par Georges de la Sablière à sa mère ou à sa tante, depuis Portland, Orégon
- Lettre datée du 29 Mai 1889, envoyée par Georges de la Sablière à sa mère, depuis Victoria
- Lettre datée du 11 Juin 1889, envoyée par Georges de la Sablière à sa mère depuis Sitka.
- Lettre datée du 9 Janvier 1890, envoyée par M. Flamant à Georges de la Sablière depuis Paris
- Lettre datée du 12 Janvier 1890, envoyée par M. Flamant à Georges de la Sablière depuis Paris
- Lettre datée du 9 Avril 1890, envoyée par M. Flamant à Georges de la Sablière depuis Paris
- Lettre datée du 12 Avril 1890, envoyée par M. Flamant à Georges de la Sablière depuis Paris.
- Brouillon de lettre en anglais, non daté (après 1889), écrit par Georges de la Sablière et adressé à Edward de Groff.

Paris, Bibliothèque Nationale de France, Société de Géographie

- Lettre datée du 23 Août 1889, envoyée par Georges de la Sablière au président de la Société de Géographie, « Lettre sur son voyage en Alaska », SG CARTON LA-LEF (645)

Publications contemporaines du sujet d'étude

Monographies

- Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle, la terre et les hommes : Groenland, archipel polaire, Alaska, puissance du Canada, terre-Neuve. XV. Amérique Boréale*, Paris, Hachette, 1890
- Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle, la terre et les hommes. XVI. Les Etats-Unis*. Paris, Hachette, 1892

Périodiques

Paris, Société de Géographie, Bulletin de la Société de Géographie

-Roux de Rochelle, « Suites des mémoires lus à la Société de Géographie sur la découverte et la reconnaissance des côtes d'Amérique (I) », *Bulletin de la société de Géographie*, Paris, Décembre 1834, Deuxième série, Tome Deuxième, pp. 345-357

- « Actes de la Société, Extraits des procès verbaux des séances, Séance du 20 Novembre 1863, présidence de M. de Quatrefages », *Bulletin de la Société de Géographie*, Cinquième série, Tome sixième, année 1863, Juillet-Décembre, p. 452-453

-Charles Maunoir, « Rapports sur les travaux de la Société de Géographie et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1867 », *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, Année 1868, Cinquième série, Tome Quinzième, pp. 113-235

-« Rapport sur le concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie », *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, Année 1874, Janvier-Juin, Sixième Série, Tome Septième, pp. 478-493

-_Eugène Viollet le Duc, « Nouvelle carte topographique du massif du Mont-Blanc », *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, Sixième série, Tome huitième, Année 1874, Juillet-Décembre, pp.42-60

- « Actes de la Société, Extraits des procès verbaux, Séance du 17 Mars 1875, Présidence de M. Delesse », *Bulletin de la Société de Géographie*, Sixième série, Tome neuvième, Année 1875, Janvier-Juin, pp.436-445

-Charles Maunoir, « Rapport sur les travaux de la Société de Géographie sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1888 », *Bulletin de la Société de Géographie*, Septième Série, Tome Dixième, Année 1889, pp. 5-110

Paris, Société de géographie, Bulletin de la Société de Géographie, Annales de géographie

- Henri Froidevaux, « Amérique », *Annales de Géographie, Bulletin de la Société de géographie*, tome 1, n°3, Paris, A. Colin, 1892, pp. 366-367.

- Lucien Gallois « Etat de nos connaissances sur l'Amérique du Nord », in *Annales de Géographie, Bulletin de la Société de géographie*, tome 1, n°1, Paris, A. Colin, 1891-1892, pp. 67-81

Paris, Société de Géographie, Comptes Rendus des séances de la Société de Géographie et de la commission centrale

- « Amérique », *Comptes Rendus des séances de la Société de Géographie et de la commission centrale*, Séance du 18 Juin 1886, Année 1886, p.365

- « Amérique », *Comptes Rendus des séances de la Société de Géographie et de la commission centrale*, Séance du 1^{er} Avril 1887, Année 1887, pp. 201-202

-Gustave le Bon, « Application de la photographie à la géographie », *Comptes Rendus des séances de la Société de Géographie et de la commission centrale*, Séance du 1^{er} Mars 1889, Année 1889, pp 125-128

- *Comptes Rendus des séances de la Société de Géographie et de la commission centrale*, Séance du 9 Novembre 1889, Année 1889, p.331-332

-« Voyage d'exploration au Mont Saint-Elie », *Comptes Rendus des séances de la Société de Géographie et de la commission centrale*, Séance du 5 Décembre 1890, Année 1890, p.554-556

Paris, Hachette, Revue *Le Tour du Monde*

- Edmond Cotteau, « Le Transcanadien et l'Alaska », *Le Tour du Monde*, Paris, Hachette, 1891, Deuxième semestre, pp. 1-16

- Edmond Cotteau, « Le Transcanadien et l'Alaska, suite », *Le Tour du Monde*, Paris, Hachette, 1891, Deuxième semestre, pp. 17-32

Périgueux, Bulletin de la société d'histoire et d'archéologie du Périgord

- *Bulletin de la société d'histoire et d'archéologie du Périgord*, Tome XXI, Périgueux, Imprimerie de la Dordogne, 1894

- « Nécrologie », *Bulletin de la société d'histoire et d'archéologie du Périgord*, Tome LXVI, Périgueux, Imprimerie de la Dordogne, 1939

Publications récentes

Monographies

- American Museum of Natural History, *Memoirs of the Jesup North Pacific expedition*, Memoirs of the American Museum of Natural History, New-York, American Museum of Natural History

-Quentin Bajac, *La photographie, l'époque moderne : 1880-1960*, Paris, Gallimard, Découvertes Gallimard, 2005

-Quentin Bajac, *La photographie : du daguerréotype au numérique*, Paris, Gallimard, Découvertes Gallimard, 2010

-Roland Barthes, *La chambre claire : note sur la photographie*, Paris, Gallimard, Cahiers du cinéma, 1980

-Janet C. Berlo, Ruth B. Phillips, *Native North American Art*, Oxford, Oxford University Press, 1998

-Michel Bertrand et Laurent Vidal (dir.), *A la redécouverte des Amériques : les voyageurs européens au siècle des indépendances*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2002

- Franz Boas, *Primitive art*, Cambridge, Harvard University Press, 1927

- Numa Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIXe siècle. III. Amérique*, avec la collaboration de Jean-Georges Kirchheimer et Pascal Riviale, Paris, Editions du CTHS, 1999

-François Brunet, *La Naissance de l'Idée de Photographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012

-Jean-Pierre Chaline, *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France: XIXe-XXe siècles*, Paris, Editions du CTHS, 1995

-John Collier Jr. et Malcolm Collier, *Visual anthropology : photography as a research method*, New York, Holt Rinehart and Winston, 1967

- Emmanuel Dubosq, *Aventure, idéologie et représentation du monde indien chez Gustave Aimard*, Mémoire pour l'obtention de la maîtrise de lettres modernes, sous la direction de M. Gérard Gengembre, Université de Caen, Octobre 2003, accessible en ligne : <http://www.roman-daventures.com/auteurs/france/aimard/aimard-memoire-dubosq/aimard-dubosq-page-garde.htm> ou <http://www.bmlisieux.com/inédits/aimard.htm>

-Elizabeth Edwards, *Anthropology and photography 1860-1920*, New Haven London, Yale university press, Royal anthropological Institute, 1992

- Elizabeth Edwards, *Raw Histories : photographs, anthropology and museums*, Oxford New-York, Berg., 2001

-Georges Thornton Emmons, *The Tlingit Indians*, Edition revue par Frederica de Laguna, Seattle [Washington], University of Washington press, Anthropological papers of the American museum of Natural History Vol.70, 1991

- Charles-Henri Favrod, *Étranges étrangers : photographie et exotisme, 1850-1910*, Paris, Centre national de la photographie, Photo-Poche, 1989

- Christian Feest, *Native arts of North America*, Londres, Thames & Hudson, 1980

-Paula Richardson Fleming, Judith Lynn Luskey, *Voleurs d'ombres : images des Indiens d'Amérique*, Paris, Chêne, 1993

-Michel Frizot (dir.), *Nouvelle Histoire de la Photographie*, Paris, Bordas, 1994

-Anne-Laure Gerbert, *Voyage d'étude d'un Français en Alaska : étude du voyage d'Alphonse Pinart en Alaska et de ses apports avec les voyages de ses prédécesseurs et ses contemporains*, Mémoire de stage, Paris, Ecole du Louvre, sous la dir. de Anne Claire Laronde, Gwénaële Guignon, 2008

- Marjorie Halpin, *Totem poles : an illustrated guide*, Vancouver, University of British Columbia Press in association with the U.B.C. Museum of Anthropology, 1981
- Arlene B. Hirschfelder, *Histoire des indiens d'Amérique du Nord*, Paris, Larousse, 2001
- Bill Holm, *Northwest coast indian art*, Seattle, London, University of Washington press, 1965
- Philippe Jacquin, *La terre des Peaux-Rouges*, Paris, Gallimard, Découvertes Gallimard, 1987
- Pierre-Jérôme Jehel, *Photographie et anthropologie au XIXe siècle*, mémoire de DEA sous la direction d'André Rouillé et Sylvain Maresca, Paris VIII, 1995
- Aldona Jonaitis, *Art of the northern Tlingit*, Seattle, university of Washington Press, 1986
- Aldona Jonaitis, *From the land of the totem poles : the Northwest Coast Indian art collection at the American museum of Natural History*, New-York, American Museum of natural history, 1988
- Aldona Jonaitis, *Art of the Northwest Coast*, Seattle [Washington], University of Washington Press, 2006
- André Kaspi, *Les Américains*, Paris, Seuil, Points Histoire, 2008
- Tugdual de Kerros, *Journal de mes voyages autour du monde 1852-1855*, Texte et illustrations originales de Jean-René Maurice de Kerret, Brest, Cloître, 2004
- J.C.H. King et Henrietta Lidchi (dir.) *Imaging the arctic*, Seattle (Washington)/Vancouver, University of Washington press/UBC press, 1998
- Frederica de Laguna, *Under Mount Saint Elias : the history and culture of the Yakutat Tlingit*, 3 vols., Washington DC, Smithsonian Institution press, 1972
- Bertrand Lavédrine, *(Re)Connaître et conserver les photographies anciennes*, Paris, Editions du Comité des travaux historiques et scientifiques, Orientations et méthodes, 2007
- Antoine Lefébure, *Explorateurs photographes : territoires inconnus 1850-1930*, Paris, Editions La Découverte, 2003
- Jean-Michel Leniaud, « L'Etat, les sociétés savantes et les associations de défense du patrimoine : l'exception française », *Patrimoine et passions identitaires : actes des entretiens du patrimoine*, Paris, Fayard, 1998, pp. 137-154
- Claude Lévi-Strauss, *La voie des masques*, Genève, A. Skira, 1975
- Marie Mauzé, Michael E. Harkin, Sergei Kan, *Coming to shore : Northwest Coast ethnology, traditions and visions*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2004

-Frank Monaghan, *French travellers in the USA (1765-1932)*, New York, Public Library, 1933

-Christopher Morton et Elizabeth Edwards, *Photography, anthropology and history : expanding the frame*, Farnham, Ashgate, 2009

- Peter Osborne, *Travelling light : photography, travel and visual culture*, Manchester, New York, Manchester University Press, 2000

- David W. Penney, *Arts des indiens d'Amérique du Nord*, Paris, Terrail, 1998

-Jacques Portès, « Les voyageurs français et l'émigration française aux Etats-Unis (1870-1914) », *L'Émigration française : études de cas : Algérie, Canada, États-Unis*, Centre de recherches d'histoire nord-américaine, Université de Paris I, Paris, Publications de la Sorbonne, 1985 p.259-269

-Jacques Portès, *Une fascination réticente. Les Etats-Unis dans l'opinion française (1870-1914)*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990

-Hilary Stewart, *Looking at totem poles*, Seattle [Washington], University of Washington Press, 1993

-William Sturtevant, Alfonso C. Ortiz, *Handbook of North American Indians. 9. Southwest*, Washington, Smithsonian Institution, 1979

-Wayne Prescott Suttles, *Handbook of North American Indians. 7. Northwest Coast*, Washington, Smithsonian Institution, 1990

-Robert Taft, *Photography the American Scene, a social history*, New-York, Mac Millan, 1938

Catalogues d'exposition

- Paris, Bibliothèque Nationale de France, 27 octobre-31 décembre 1998, *Les voyageurs photographes et la Société de géographie, 1850-1910*

- Paris, Bibliothèque Nationale de France, Automne 2007, *Trésors photographiques de la Société de géographie*, Olivier Loiseaux (dir.)

- Paris, Galerie Flak, 9 Septembre – 20 Novembre 2008, *Totems et chamanes : arts anciens d'Alaska et de Colombie-Britannique*

- Paris, Musée du Quai Branly, 2006, *D'un regard l'autre : photographies XIXe siècle*, publié à l'occasion de l'exposition « D'un regard l'autre. Histoire des regards européens sur l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie » tenue du 19 Septembre 2006 au 21 Janvier 2007

- New-York, National Museum of Natural History, 1988, *Crossroads of Continents : cultures of Siberia and Alaska*, William W. Fitzhugh et Aron Crowell (dir.)

Articles de Périodiques

- André Delpuech, Marie Mauzé, « Chefferie et blasons : une coiffure de clan Tlingit », *Revue du Louvre*, 2006, n°3, pp. 53-57

-Serge Duigou, « Georges de la Sablière : Un quimpérois en Alaska en 1886 », *Revue Pays de Quimper*, n°3, Pont Labbé, Editions Cap Caval, p.7-15

-Serge Duigou, « Georges de la Sablière : Un quimpérois en Alaska en 1889 », *Revue Pays de Quimper*, n°5, Pont Labbé, Editions Cap Caval, p.7-11

-Thomas Graham, « Flagler's Magnificent Hotel Ponce de Leon », *The Florida Historical Quarterly*, Vol.54, N° 1 (Juillet 1975), Cocoa, Florida Historical Society, pp. 1-17, <http://www.jstor.org/stable/30155893>, (consulté le 6 Juillet 2013)

-André Gunthert , « La rétine du savant », *Études photographiques*, 7, Mai 2000, mis en ligne le 18 novembre 2002, <http://etudesphotographiques.revues.org/index205.html>, (consulté le 6 Juillet 2013)

-Dave Kiffer, « A Long Day's Journey into Behm Canal », *Stories in the News : Sitnews*, 25 Avril 2006 (consulté le 6 Juillet 2013), http://www.sitnews.us/Kiffer/BehmCanal/042506_behm_trip.html

- Claude Lévi-Strauss, « G. Thornton Emmons, The Tlingit Indians », *L'Homme*, 1993, vol. 33, n° 126, pp. 582-583, http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hom_0439-4216_1993_num_33_126_369680 , (consulté le 6 Juillet 2013)

- Sylvain Maresca (dir.), « Questions d'optiques », n° 80-81, *Journal des anthropologues*, 2000

- Marie Mauzé, « La côte Nord-Ouest du Pacifique : les sources ethnographiques et les conditions actuelles de la recherche », *Cahiers ethnologiques n. s.* 9, 1988, p. 67-89

- Marie Mauzé, « Le hochet corbeau des Indiens de la côte nord-ouest : symbolique et esthétique », *Anthropologie de l'art : formes et significations*, Paris, ORSTOM, 1988, pp. 124-134

- Marie Mauzé, « Collectes, collecteurs, collections : histoire et archives de l'anthropologie », *Gradhiva*, n°29, Paris, Editions Jean-Michel Place, 2001, pp. 59-61

-Anita McConnell, « Karr, Heywood Walter Seton- (1859–1938), soldier and game hunter », *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford University Press, publié en 2004; mis en ligne en Mai 2010, <http://www.oxforddnb.com/view/article/61117>, (consulté le 6 Juillet 2013)

-Linda N. Riggins, « First photos of Alaska by Eadward Muybridge », Suite 101, publié le 25 Mars 2013, accessible en ligne : <http://suite101.com/article/first-photos-of-alaska-by-eadward-muybridge-a78539> (consulté le 6 Juillet 2013)

-Pascal Riviale, « L'américanisme français à la veille de la fondation de la Société des Américanistes », *Journal de la Société des Américanistes*, Tome 81, 1995, Paris, Société des Américanistes, pp. 207-229

Ressources Web

Encyclopédie Britannica

- « Gustave Aimard », Encyclopaedia Britannica Online,
<http://global.britannica.com/EBchecked/topic/10531/Gustave-Aimard>
- Donald Lynch, « Alaska », Encyclopaedia Britannica Online,
<http://www.britannica.com/EBchecked/topic/12252/Alaska - toc79212>
- « Alaska Purchase (United States History) », Encyclopaedia Britannica Online,
<http://www.britannica.com/EBchecked/topic/12326/Alaska-Purchase>
- « Alexander Archipelago », Encyclopaedia Britannica Online,
<http://www.britannica.com/EBchecked/topic/14160/Alexander-Archipelago>
- Robert Wooster, « Defeat of the Plains Indians, Plains Wars », Encyclopaedia Britannica Online,
<http://www.britannica.com/EBchecked/topic/1032848/Plains-Wars/300610/Defeat-of-the-Plains-Indians>
- « John C. Frémont », Encyclopaedia Britannica Online,
<http://www.britannica.com/EBchecked/topic/218890/John-C-Fremont>
- « Juneau (Alaska, United States) », Encyclopaedia Britannica Online,
<http://www.britannica.com/EBchecked/topic/308183/Juneau>
- « The Leatherstocking Tales (novels by Cooper) », Encyclopaedia Britannica Online,
<http://global.britannica.com/EBchecked/topic/1765664/The-Leatherstocking-Tales>
- « Manifest Destiny », Encyclopaedia Britannica Online,
<http://www.britannica.com/EBchecked/topic/362216/Manifest-Destiny>
- « Sitka (Alaska, United States) », *Encyclopaedia Britannica Online*,
<http://www.britannica.com/EBchecked/topic/546817/Sitka>
- « Ultima Thule », Encyclopaedia Britannica Online,
<http://www.britannica.com/EBchecked/topic/613358/ultima-Thule>

Sites Internet consultés

- « Atlantic Coast Line Railroad », Georgia's Railroad History & Heritage,
<http://www.railga.com/acl.html>

- « Cotteau, Edmond, 1833-1896 », Photographes de l'océan Indien (1840-1944), <http://photographesenoutremerocéanindien.blogspot.fr/2009/12/cotteau-edmond-1833-1896.html>
- « Florida Historic Places, St Augustine, Hotel Ponce de Leon », National Park Service, U.S. Department of the Interior, <http://www.nps.gov/nr/travel/geo-flor/26.htm>
- « Frank J. Haynes & A. Aubrey Bodine », Michael Caden Gallery, <http://michaelcadengallery.com/id15.html>
- « William Libbey Correspondence, Collection Creator Biography », Princeton University Library, <http://findingaids.princeton.edu/collections/C0872#description>
- « James Duval Phelan (1861-1930) », The virtual museum of the city of San Francisco, <http://www.sfmuseum.org/hist1/phelanbio.html>
- « Le séquoia géant », http://www.sequoias.eu/Pages/sequoia_geant.htm#notes (source non vérifiée)
- « Frederick Schwatka », Canada, Arctic Profiles, University of Calgary, Alberta, <http://pubs.aina.ucalgary.ca/arctic/Arctic37-3-302.pdf>
- « Southeast Alaska », Alaska History and Cultural Studies, <http://www.akhistorycourse.org/articles/article.php?artID=70>
- « Tlingit fishing », Historical vignettes, Sheldon museum & cultural center, <http://www.sheldonmuseum.org/Vignettes/tlingitfishing.htm>
- « Tsimshian Villages », Musée canadien des civilisations, <http://www.civilization.ca/cmcc/exhibitions/aborig/tsimshian/vilintre.shtml>
- « Captain John M. Vanderbilt », <http://www.backwater.org/herring/history/Vanderbilt.html>
- « Yosemite », National Park Service, U.S. Department of the Interior, <http://www.nps.gov/yose/historyculture/places.htm>